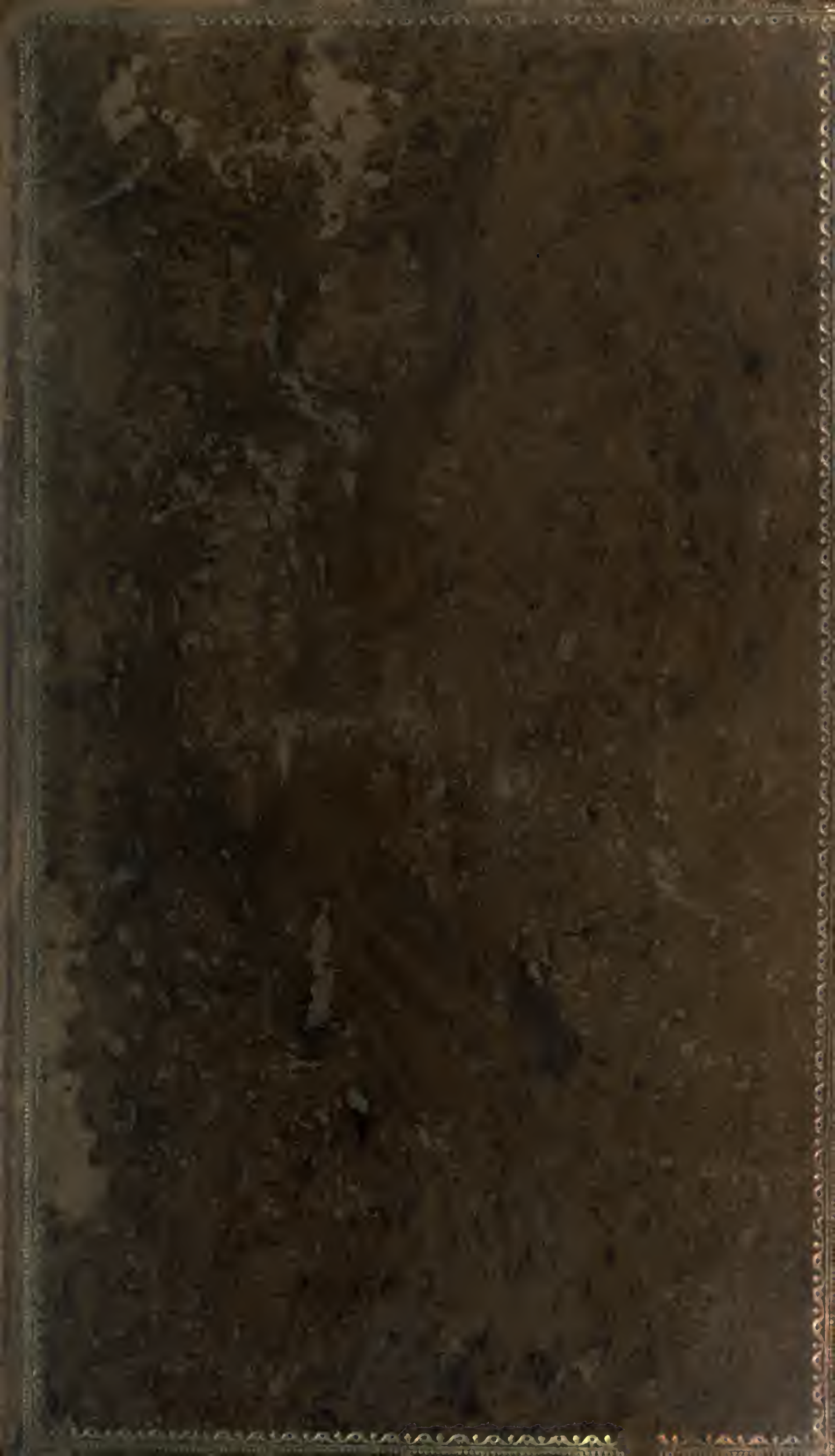
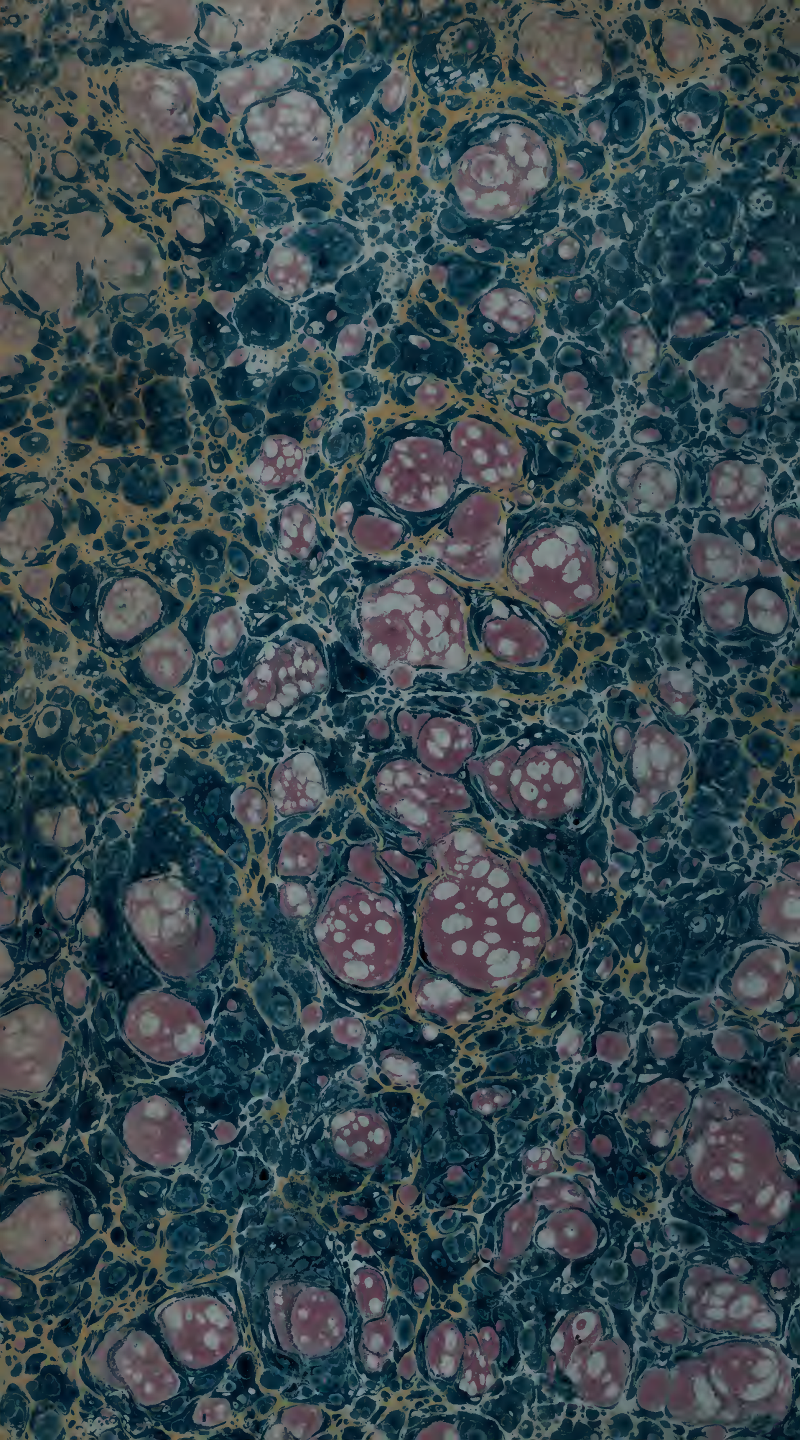
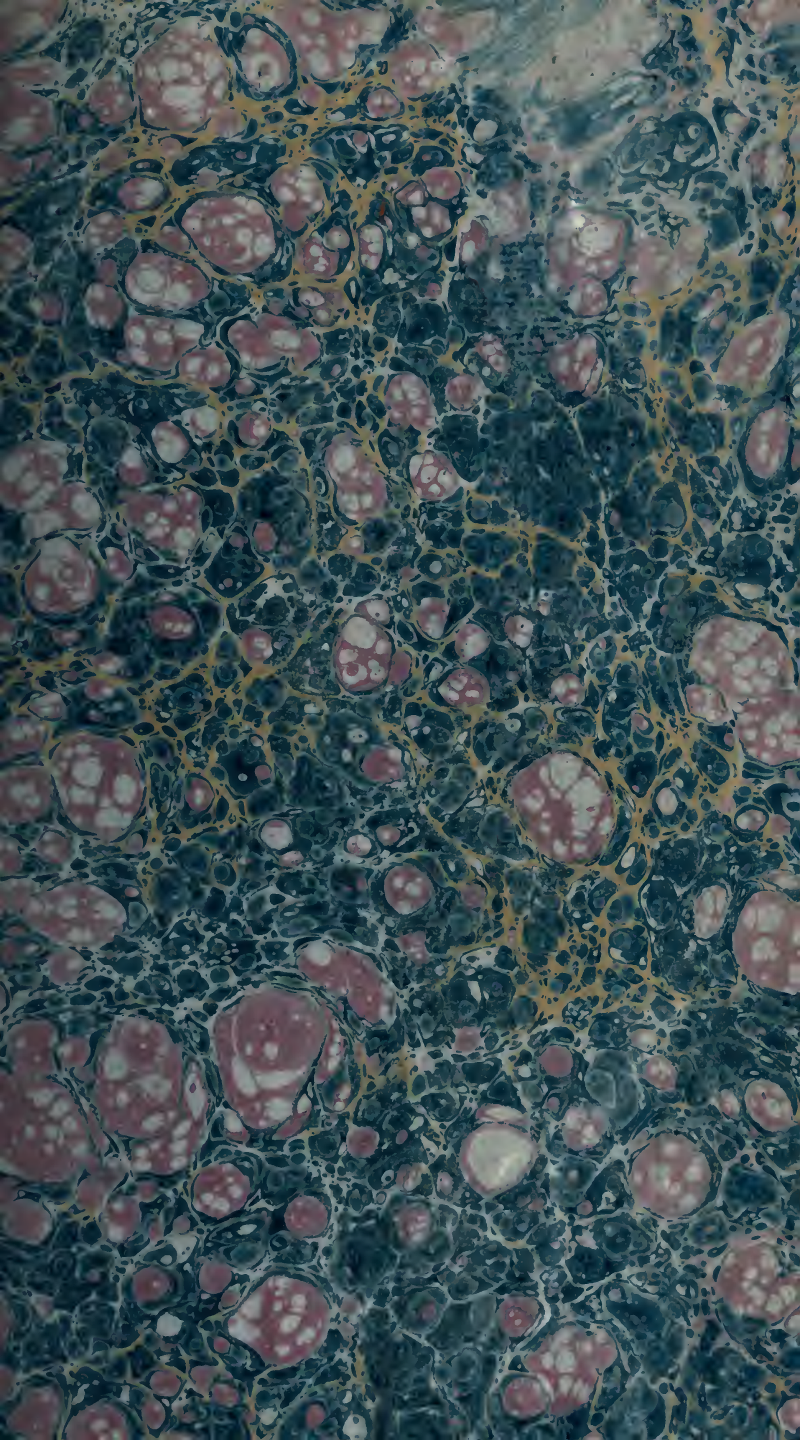






ŒUVRES

DE

[illegible]

ANDRIEUX.

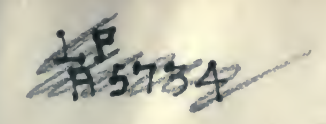
ŒUVRES

DE

FRANÇOIS-GUILLAUME-JEAN-STANISLAS

ANDRIEUX.

DE L'IMPRIMERIE DE PILLET.



ŒUVRES

DE

FRANÇOIS-GUILLAUME-JEAN-STANISLAS

ANDRIEUX,

MEMBRE DE L'INSTITUT ROYAL DE FRANCE,
ACADÉMIE FRANÇAISE.

AVEC GRAVURES D'APRÈS DESENNE.

TOME TROISIÈME.



A PARIS,
CHEZ NEPVEU, LIBRAIRE,
PASSAGE DES PANORAMAS, Nº 26.
1818.

LE
JEUNE CRÉOLE,
COMÉDIE
EN CINQ ACTES, EN PROSE;

IMITÉE DE L'ANGLAIS

DE RICHARD CUMBERLAND.

AVERTISSEMENT.

Comme je ne veux point passer pour plus habile que je ne suis, je commence par déclarer que je ne possède qu'imparfaitement la langue anglaise, que je n'ai jamais essayé de la parler, et que je n'ai appris ce que j'en sais qu'en lisant et en traduisant les auteurs.

Lorsque j'ai parcouru le *British-Théatre*, je suis tombé sur le *West-Indian* (*l'Américain* ou *le Créole*), comédie de Richard Cumberland, jouée pour la première fois, à Londres, en 1771.

Cette pièce se ressent de l'irrégularité ordinaire au théâtre anglais; ni l'unité de lieu, ni celle d'action, n'y sont observées; l'auteur n'a pas choisi toujours, avec un goût très-délicat, les objets de son imitation; il a montré des personnages et des incidens dont la vue blesserait des spectateurs accoutumés à un genre de comique moins hardi; toutefois il a su se

préserver de la licence inconcevable et du dévergondage de situation et de dialogue dont les meilleures comédies anglaises (sur-tout celles des poètes contemporains, ou à peu près, du règne de Charles II) offrent des exemples révoltans.

Voltaire a dit quelque part, en parlant d'une pièce de Wicherley (*the Country-Wife, la Femme de campagne*) : « Cette pièce n'est pas,
» si vous voulez, l'école des bonnes mœurs ;
» mais, en vérité, c'est l'école de l'esprit et
» du bon comique. »

Je connais la pièce, et j'oserai n'être pas de l'avis de Voltaire. Je conviens volontiers que la gaîté comique a ses licences; mais en même tems elle a ses bornes. Si l'on doit respecter l'enfance, on doit aussi respecter le public assemblé; il ne faut pas afficher le mépris des mœurs, ni faire dire sur un théâtre, par des personnages qu'on suppose avoir été bien élevés, des mots grossiers qui ne doivent point entrer dans leur dictionnaire, et encore moins dans leur conversation. Auprès de cette étrange comédie, les pièces graveleuses que Collé composait pour être jouées en société sur de petits théâtres, chez des princes ou chez leurs

maîtresses, étaient des chefs-d'œuvre de morale et de décence. Je ne sais si l'on représente encore à Londres cette comédie et beaucoup d'autres pièces anglaises du même genre ; mais je ne comprends pas comment des femmes honnêtes peuvent assister à leur représentation. Il est vrai que tout s'explique par la coutume et par les usages reçus. Les comédies d'Aristophane sont encore plus licentieuses que les comédies anglaises. Plaute est souvent fort obscène. Les Romains ont eu leurs *atellanes*, et même leurs *jeux floraux*, dans lesquels la pudeur publique était insultée d'une manière qu'on a peine à croire, et qui pourtant est attestée par tous les auteurs.

J'opposerai Voltaire à lui-même ; ne dit-il pas ailleurs ? « La comédie est l'école des » bienséances. » Ce n'est pas assurément la comédie de Wicherley, ni celle de Congrève, qui est cette école.

Mais je n'admettrais pas non plus cette définition de Voltaire. La comédie qui ne serait que l'école des bienséances courrait le risque d'être bien froide et bien guindée. C'est en effet ce qu'elle est devenue chez quelques-uns de nos auteurs français qui ont voulu la rendre

esclave des plus rigoureuses bienséances, qui lui ont fait prendre un ton noble et des manières contraintes ; ils en ont fait une prude et une précieuse qui n'ose ni rire ni faire rire franchement et de bon cœur.

Il en faut revenir à la définition du vieil Aristote : *La comédie est l'imitation des vices et des travers des hommes, en ce qu'ils ont de ridicule.*

Mais je m'écarte de ce que j'ai à dire dans cet avertissement.

La première lecture du *West-Indian* me plut et me toucha au point de m'engager à traduire la pièce entière ; ce que je fis avec assez de plaisir.

Quelque tems après, je songeai qu'il serait possible de l'arranger pour notre théâtre. Je crus que notre public pourrait me savoir gré de lui donner par-là un moyen de plus de connaître, jusqu'à un certain point, la comédie anglaise, et de la comparer à la nôtre ; il me sembla aussi que le fond du sujet et les principaux incidens pourraient attacher fortement les spectateurs, comme ils m'avaient attaché moi-même.

Mais il ne fallait pas songer à ne donner de

cette pièce qu'une simple traduction ; notre goût est trop différent de celui de nos voisins ; il était indispensable de la *franciser*, en quelque sorte, sans cependant lui faire perdre tout-à-fait sa physionomie étrangère.

J'ai retranché, ou du moins j'ai resserré beaucoup les deux ou trois actions subordonnées (que les Anglais appellent *under-plots, sous-intrigues*, et qu'on trouve dans toutes leurs grandes pièces), afin de ne point affaiblir l'intérêt de l'action principale; car nous n'aimons point en France que notre attention soit partagée entre plusieurs actions à-la-fois. Les Anglais, au contraire, pensent qu'une pièce où il n'y a qu'une action est trop simple et n'occupe point assez.

Il eût été bon aussi de ramener la pièce à l'unité de lieu que nous observons ordinairement, et dont nos voisins se dispensent.

Ils n'indiquent pas, comme nous, un changement de scène, toutes les fois qu'il entre ou qu'il sort un acteur ; ils ne font cette indication que lorsque le lieu de la scène change réellement ; ce qui arrive, chez eux, deux ou trois fois dans un acte. Ils n'ont donc, par acte, que deux ou trois scènes, c'est-à-dire deux ou trois

changemens de décoration. Tant que la scène reste la même, ils marquent seulement l'entrée et la sortie de chaque personnage.

J'aurais bien voulu éviter ces fréquens changemens de décoration auxquels nous ne sommes pas accoutumés; cela m'a été impossible. J'en ai du moins réduit le nombre ; j'ai supprimé le rôle d'une *lady Rusport,* qui figure dans la pièce anglaise, et je me suis passé de la décoration qui représente son appartement.

Je craindrais que l'on ne criât bien fort à la violation des règles, si cette pièce venait à être représentée. Cependant nous avons dans notre théâtre quelques exemples qui pourraient justifier les changemens *à vue* de décoration dans le cours d'un même acte : c'est ce qui arrive dans *l'Esprit follet,* de Hauteroche; dans *l'Écossaise*, de Voltaire, pièce dans laquelle on sent l'imitation de la manière anglaise, mais une imitation faite avec génie, avec goût, et de main de maître.

Cette comédie du *Jeune Créole,* composée en 1816 et 1817, a été lue et reçue au théâtre Français. Risquerai-je de l'y faire jouer? C'est ce que j'ignore. Et si j'en cours le risque, réussira-t-elle ? C'est ce que je sais encore moins.

M. le comte François de Neufchâteau, mon confrère à l'Académie, m'a appris que Gresset avait eu l'idée d'une pièce à peu près semblable à celle-ci. Il avait intitulé la sienne : *l'Esprit à la mode*, ou *les Américains*. C'était au milieu du dix-huitième siècle, dans un tems ou des créoles fort riches venaient en France se faire remarquer par leur luxe et leurs dépenses excessives. Il paraît que dans la pièce de Gresset c'était le père qui arrivait des colonies sans être connu de son fils, lequel avait été envoyé à Paris encore enfant. M. de Neufchâteau ne sait pas si Gresset avait achevé cette comédie ; mais il en a vu, m'a-t-il dit, des vers tout-à-fait dignes de l'auteur du *Méchant*.

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

UN ACTEUR.
UN ANGLAIS.
UNE ANGLAISE.

La scène est sur le theâtre de la comédie.

PROLOGUE

DU

JEUNE CRÉOLE,

COMÉDIE IMITÉE DE L'ANGLAIS.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'ACTEUR seul.

Personne encore d'arrivé pour la répétition... Je suis le premier... Nos dames se font toujours attendre... Au lieu de me promener en long et en large sur le théâtre, j'ai envie de répéter mon Prologue... Je n'ai pas besoin de mes camarades... J'y parle tout seul... Allons ; je vais le dire tout entier... comme si le public était là !.... Une répétition bien en règle... Il faut commencer par les trois révérences. — Et le souffleur?... Oh ! je puis m'en passer... j'ai bonne mémoire...

(Il va au fond du théâtre, fait les trois révérences d'usage, s'avance jusqu'à la rampe, et dit :)

Messieurs, n'ayez pas peur, et n'allez pas penser
Qu'ici je vous vienne annoncer,
Qu'une actrice soudain se trouve indisposée,

Ou, rajeunissant mal quelque formule usée,
Payer d'une défaite, et puis très-poliment
Vous changer le spectacle au bout du compliment.
Ce n'est point là, Messieurs, le dessein qui m'amène...

SCÈNE II.

LE MÊME, UN ANGLAIS, UNE ANGLAISE.

L'ANGLAIS.

Monsieur, je prie vous, vous êtes comédiene?

L'ACTEUR.

Oui, Monsieur.

L'ANGLAISE.

De cette théâtre?

L'ACTEUR.

Oui, Madame. (A part.) Ce sont des Anglais; ils avaient bien besoin de venir m'interrompre.

L'ANGLAIS.

Nous venons de louer a box... Comment dites-vous? un logement...

L'ACTEUR.

Une loge?

L'ANGLAIS.

Oui; une loge pour cette soirée à la neuve pièce que vous êtes pour jouer, et nous parcourons le salle pour examiner... C'est là tout le salle entier?...

L'ACTEUR, à part.

Il y a des gens qui ne savent jamais arriver à propos... (Haut.) Oui, Monsieur, c'est toute la salle.

L'ANGLAIS.

Il est fort beau... N'est-ce pas, mon amour?

L'ANGLAISE.

Yès, mon cher; mais non autant si beau comme Drurylane.

L'ACTEUR, à part.

Allons, il faut leur donner bonne opinion de la politesse française, et puis ils viennent louer une loge!... (Haut.) Madame, vous ne pouvez pas juger la salle dans ce moment-ci où il n'y a personne; il faudra la voir ce soir, quand elle sera remplie... si nous avons du monde.

L'ANGLAIS.

Oh! je promets à vous un monde de peuple pour cette soirée, et un heureux événement. N'est-ce pas une anglaise comédie que vous faites jouer?

L'ACTEUR.

Eh! vraiment, c'est pour cela même que nous doutons de la réussite. Quand vous êtes survenus, j'étais là seul, en attendant mes camarades, à répéter un Prologue...

L'ANGLAIS.

A Prologue? very well. Vous faites bien pour imiter nous. Il y a toujours Prologue en Angleterre devant chaque neuve comédie.

L'ANGLAISE.

Mais pourquoi dites-vous que vous êtes doutant de la réussite?

L'ACTEUR.

Ah! pourquoi?... Ecoutez; vous entendez le français?

L'ANGLAIS.

Oui, quelquefois, pour ordinairement.

L'ANGLAISE.

Et moi, semblable.

L'ACTEUR.

Eh bien! prêtez l'oreille à ce que je vais dire. C'est le Prologue que je vais continuer à réciter. (A part.) Ma foi! qu'ils l'entendent, s'ils veulent; ce n'est pas pour eux que je parle. (Haut.) Ecoutez bien... Où en étais-je donc?... Ah!...

Ce n'est pas là, Messieurs, le dessein qui m'amène;
Et si je parais sur la scène
C'est pour vous engager à souffrir que ce soir,
A présent qu'on n'est plus en guerre,
De nos illusions le magique pouvoir
Tout d'un coup vous transporte au sein de l'Angleterre.
Un de nos tragiques fameux
Dont le trépas récent et douloureux
Affligera long-tems notre Parnasse,
Sut, du Corneille anglais suivant de près la trace,
Se frayer sur ses pas un chemin hasardeux,
Et notre Melpomène approuva son audace.
Un de ses plus heureux et plus jeunes rivaux *
Rendit ce juste hommage à ses nobles travaux:
« J'aime à voir, de Shekspire évoquant la grande ombre,

* Chénier, *Epître sur la Calomnie.*

L'ANGLAISE.

De Shekspire, vous dites ? C'est de notre Shekspire que vous parlez? Le plus grand poète de toute l'univers.

L'ACTEUR.

Oui, si l'on en croit les Anglais...

J'aime à voir, de Shekspire évoquant la grande ombre,
Ducis tremper de pleurs son vers tragique et sombre.

L'ANGLAISE.

Ducis!..... Qu'est-ce que c'est ?..... Ducis ?..... (A son mari.) Point Anglais, dites-moi, mon cher ?

L'ACTEUR.

Eh! non, Madame; c'est un de nos tragiques français, dont la perte est encore récente, et qui a laissé une mémoire bien respectée et bien respectable.

L'ANGLAIS.

Tragique français ? point bonne, en cette cas.

L'ACTEUR.

Pardonnez-moi, Monsieur; c'est un très-bon poète, qui était admirateur passionné de votre Shekspire, et qui l'a imité plusieurs fois heureusement.

L'ANGLAIS, tirant son album.

Attendez... s'il vous plaît... j'écris ici sur mon album : Ducis, le meilleur poète français, n'a fait que copier Shekspire... (Il écrit sur l'album.) Tenez, mon cher, les Français pour le comédie, passablement ; mais pour le tragédie, point du tout.

L'ACTEUR.

Tout comme il vous plaira, Monsieur. (A part.) Quand j'irai disputer avec eux, c'est du tems perdu. (Haut.) Dans ce moment-ci, c'est d'une comédie qu'il s'agit. Laissez-moi donc poursuivre :

Nous allons, en risquant peut-être plus que lui,
Faire au théâtre anglais un emprunt aujourd'hui.
Il nous faudra voiler plus d'une inconvenance.
Chez nos voisins, Thalie, en sa gaîté,
Brave un peu trop l'honnêteté,
Et souvent sa conduite alarme la décence.
Les Anglais, sur ce point, moins que nous délicats,
Aiment qu'on leur présente une scène hardie;
Le beau sexe chez eux ose rire aux éclats
De cent traits scandaleux qu'admet leur comédie.

L'ANGLAISE.

Scandaleux!... Point du tout scandaleux, quand l'usage est ainsi. Oh! notre comédie fort librement, pour beaucoup rire.

L'ACTEUR.

Mesdames, toutefois ne vous effrayez pas;
Nous nous souviendrons bien qu'en France
On ne dit pas tout haut ce qu'on dirait tout bas,
Et qu'on sauve au moins l'apparence.
Chez un peuple étranger vous laissant transporter,
A ses lois, à ses mœurs, il faudra vous prêter.
En Angleterre, une fillette,
Sitôt qu'elle a seize ans, maîtresse de sa main,

Peut en disposer en cachette ;
Elle s'échappe un beau matin
Qu'elle n'est pas trop épiée,
Va trouver son amant, par l'hymen est liée,
Et puis rentre chez ses parens.
Qui ne soupçonnent pas, tant ils sont bonnes gens,
Qu'elle sortit agnès, et rentre mariée.

L'ANGLAIS.

Oui ; il est vrai. J'ai marié avec Madame de cette manière. N'est-ce pas, mon amour ?

L'ANGLAISE.

Yès, mon cher. Mais selon ce qui a été conté à moi, il arrive quelquefois en France des aventures semblables.

L'ACTEUR.

Oui, Madame, toutes semblables, au mariage près, qui exige chez nous un peu plus de formalités.

L'ANGLAISE, souriant finement.

Ah ! je entends.

L'ACTEUR.

Mais veuillez donc bien ne plus m'interrompre :

Aux comiques anglais un champ libre est ouvert.
Ce trop de liberté nuit à l'art et le perd.
Leur fable, leur intrigue est souvent décousue,
Sans unité, sans liaison ;
Au beau milieu d'un acte, et sans trop de raison,
La décoration, soudain changée à vue,
Transporte les acteurs dans une autre maison,

Fait d'un appartement un jardin, une rue;
La moitié des acteurs reste à l'autre inconnue;
Comme ils mènent de front deux ou trois actions,
Il faut bien que chez eux le spectateur entende
Deux ou trois expositions;
A cet égard leur patience est grande;
Aujourd'hui je vous la demande:
Vous verrez se mouvoir les décorations
Un peu souvent; peut-être, à ces conditions,
Notre pièce à vos yeux trouvera-t-elle grâce.
Elle a de grands défauts; afin qu'on nous les passe
Nous vous les avouons avec sincérité.
Un grand fonds d'intérêt, beaucoup de vérité,
Et quelque originalité,
Sur ces défauts réels l'emporteront peut-être.
C'est ce que votre goût va nous faire connaître.
Ce tableau peut piquer la curiosité.

L'ANGLAIS.

Mais, Monsieur, avec votre pardon, vous faites un peu plus que beaucoup la critique de nos comédies... Et si vous ne les jugez point fort excellentes, pour quel motif en faites-vous imitation?

L'ACTEUR.

Monsieur, c'est à l'auteur qu'il faudrait faire cette question, et non pas à moi... Au reste, il me semble facile de vous répondre. N'est-ce pas prouver de l'estime pour une comédie que de l'imiter, de la traduire, de la corriger peut-être?...

L'ANGLAIS, souriant.

Corriger?... Ah! ah!.... c'est un peu fort. Nous avions pensé que vous étiez pour jouer une pièce de notre stage ou théâtre, comme elle est; mais vous l'aurez dépravée par la transformation en française comédie.

L'ACTEUR.

Eh! vraiment! ce que nous craignons, c'est qu'elle ne soit encore trop anglaise. Mais venez la voir ce soir, et vous en jugerez.

L'ANGLAIS.

Oui, oui, nous viendrons; ce sera pour nous curieux. Nous serons là, dans ce logement, sur le théâtre... Eh! avez-vous achevé votre prologue?

L'ACTEUR.

Non, vraiment. Vous m'avez interrompu.

L'ANGLAISE.

Eh bien!... s'il vous plaît le réciter jusqu'à la fin? je écoute.

L'ACTEUR.

Je le veux bien. Vous savez que c'est au public que je parle:

Pour cet œuvre étranger montrez de l'indulgence;
Nous craignons bien, à parler vrai,
Qu'on ne nous taxe d'imprudence;
Mais daignez accueillir ceci comme un essai,
Et sans tirer à conséquence.
C'est du nouveau qu'ici nous voulons vous offrir;

Nous en avons la peine, ayez-en le plaisir,
Et qu'un succès nous récompense.
Nous ne décidons point entre les beaux esprits
De l'un et de l'autre pays;
Que notre pièce, enfin, soit anglaise ou française,
Un seul point nous importe, et c'est qu'elle vous plaise;
Si vous l'applaudissez, tous nos vœux sont remplis.

L'ANGLAIS.

Allons, je souhaite pour vous grand applaudissement.

L'ANGLAISE.

Et moi, je promets applaudir pour échange de votre civilité. Farewell, sir.

L'ANGLAIS.

Adieu, monsieur le comédiene.

L'ACTEUR.

Adieu, Monsieur et Madame. Je vous salue.

L'ANGLAISE.

Que nous ne causions point à vous dérangement...

L'ACTEUR.

Permettez... J'aurai l'honneur de vous accompagner.

(Ils sortent ensemble.)

FIN DU PROLOGUE.

PERSONNAGES.

M. STOCKWELL, riche négociant de Londres, membre du parlement.

BELCOUR, jeune créole, son fils.

Le capitaine DUDLEY.

L'enseigne CHARLES DUDLEY, fils du capitaine.

Miss LOUISA DUDLEY.

Le major O'FLAHERTY, Irlandais.

Miss CHARLOTTE RUSPORT.

STUKELY, commis de M. Stockwell.

JOHN, jeune noir, appartenant à Belcour.

FULMER, }
Mme FULMER, } tenant une petite boutique de librairie et des logemens garnis.

UN DOMESTIQUE de M. Stockwell.

Plusieurs NOIRS et MATELOTS, personnages muets.

La scène est à Londres.

LE JEUNE CRÉOLE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

La scène est chez M. Stockwell. Le théâtre représente le salon d'un riche négociant.

SCÈNE PREMIÈRE.

STOCKWELL entre par un côté du théâtre; il tient une lettre qu'il lit avec émotion; il lève les yeux au ciel d'un air de regret et d'attendrissement; STUKELY entre par le fond. Il vient pour parler à Stockwell; il a des papiers à la main; il s'arrête et l'observe quelques instans avant de parler.

STUKELY, à part.

Il paraît vivement ému!... Cette lettre lui apprendrait-elle quelque nouvelle fâcheuse? Il a beaucoup de capitaux exposés sur mer, des fonds considérables chez l'étranger, et je lui sais des engagemens exigibles qui s'élè-

vent très-haut... Il faut que je lui parle... Monsieur Stockwell !... Monsieur !

STOCKWELL, sortant de sa rêverie, et avec distraction.

Ah ! Stukely !... c'est vous ?... Laissez-là vos papiers ; ne parlons plus d'affaires aujourd'hui ; mon cher ami, un objet du plus grand intérêt m'occupe en ce moment.

STUKELY.

J'ai cru m'en apercevoir.

STOCKWELL.

Depuis quinze ans que vous travaillez chez moi, Stukely, je vous ai moins traité comme un commis que comme un fils ; je connais vos bonnes qualités ; je crois à votre attachement...

STUKELY.

Vous n'en pouvez douter.

STOCKWELL.

J'ai une confidence à vous faire. Ecoutez-moi.

STUKELY.

J'écoute.

STOCKWELL.

Je viens d'être informé de l'arrivée de ce jeune créole que j'attends de la Jamaïque ; vous savez bien qui je veux dire ?

STUKELY.

Oui, Monsieur. Ce jeune homme est M. Belcour, qui a hérité des grands biens du vieux Belcour, riche propriétaire.

STOCKWELL.

Ne parlons pas si haut, mon ami. M. Belcour est en

ce moment à Londres; je vais le voir dans la journée, peut-être dans une heure ; à cette idée, je suis dans une agitation !...

STUKELY.

Puis-je vous en demander la cause ?

STOCKWELL.

Vous n'en serez pas étonné, quand je vous aurai dit que ce jeune homme, que Belcour... est mon fils.

STUKELY.

Votre fils !...

STOCKWELL.

Oui, Stukely, mon fils unique ; j'étais jeune moi-même lorsque j'allai à la Jamaïque ; son grand-père, M. Belcour, avait une fille un peu plus âgée que moi ; j'eus alors, dois-je dire le bonheur ou le malheur, de l'aimer et de lui plaire ; comme mon défaut absolu de fortune m'ôtait toute espérance de l'épouser du consentement de son père, nous ne prîmes conseil que de notre tendresse ; nous fûmes mariés secrètement ; le jeune Belcour est le fruit de cette union.

STUKELY.

Sa naissance découvrit sans doute votre secret ?

STOCKWELL.

Non ; écoutez-moi jusqu'au bout. Peu de jours après notre mariage, le père de ma femme partit, et m'emmena avec lui en Angleterre ; pendant son absence, sa fille trouva moyen de cacher son état et la naissance de cet enfant ; afin de ne point s'en séparer, elle eut

l'adresse de le faire trouver exposé à sa porte comme un orphelin abandonné ; elle parut le recueillir par bonté, par charité, et déclara qu'elle en voulait prendre soin. Quelque tems après, le père me laissant à Londres, retourna seul là-bas près de sa fille ; elle sut saisir un moment favorable, un de ces momens qui décident de la destinée des gens heureux. L'enfant fut présenté par elle au vieillard, qui le trouva joli, qui l'aima, qui le reçut chez lui, et l'éleva enfin comme son propre fils.

STUKELY.

Et jamais vous n'avez révélé ce secret, ni au vieux Belcour, ni à votre fils ?

STOCKWELL.

Jamais.

STUKELY.

J'en suis surpris ; un riche négociant tel que vous êtes, un membre du parlement d'Angleterre, pouvait assurément aspirer à être le gendre d'un colon sans lui faire d'offense ; d'ailleurs la tendresse paternelle devait vous rendre ce mystère bien pénible.

STOCKWELL.

Vos remarques sont justes, et je n'aurais pas persisté à garder le silence pendant vingt-deux ans (oui, vingt-deux ans, c'est l'âge de mon fils), si je n'avais cru devoir observer religieusement les dernières volontés d'une épouse que j'adorais. La lettre que je lisais, ou plutôt que je relisais pour la centième fois, lorsque vous êtes

entré, est la dernière que j'aie reçue d'elle ; elle l'a écrite étant presque à l'article de la mort (épargnez-moi ce triste récit) ; elle m'y conjure, dans les termes les plus tendres et les plus pressans, de ne jamais révéler notre mariage, et de ne point appeler mon fils auprès de moi tant que son grand-père vivra.

STUKELY.

Mais quels purent être les motifs de votre épouse pour vous recommander cette conduite ?

STOCKWELL.

Elle en eut plusieurs. Ce fut d'abord peut-être mon propre intérêt : je dépendais encore entièrement du vieux Belcour quand sa fille mourut, et j'aurais perdu beaucoup s'il m'eût retiré sa protection ; ensuite, comme elle me l'a expliqué elle-même, elle ne voulut pas affliger son père ni l'irriter par cette révélation ; enfin, elle craignit de détruire le bonheur de l'enfant adopté par ce vieillard, auquel il avait inspiré la plus tendre affection, et dont il aurait peut-être éprouvé le ressentiment et la vengeance, s'il en eût été connu pour ce qu'il était. Moi-même, malgré les heureux changemens arrivés depuis dans ma fortune, j'ai toujours pensé que mon fils serait plus sûrement confié à la tendresse de son grand-père qu'à sa justice. Mon opinion n'a point été démentie par l'événement ; le vieux Belcour est mort en laissant au jeune homme toute sa fortune, et en lui enjoignant de prendre et de porter son nom.

STUKELY.

Ainsi vous n'avez plus de raison de vous condamner au silence ?

STOCKWELL.

Il est vrai ; mais avant de me déclarer publiquement son père, je serais bien aise de le connaître, de l'éprouver, de savoir au juste ce qu'il est ; je n'y puis réussir qu'en le laissant agir à son gré, qu'en le livrant à lui-même ; en un mot, je le jugerai mieux en gardant avec lui le simple rôle de correspondant, et en lui cachant que je suis son père. Voilà ce que j'avais à vous dire.

STUKELY.

Rien ne pouvait m'intéresser davantage. Je prends part du fond du cœur à la situation où vous allez vous trouver...

SCÈNE II.

LES MÊMES, JOHN, jeune noir, habillé d'une petite livrée, suivi de plusieurs autres noirs, en matelots, portant des valises, des coffres, etc.

JOHN.

Bonjour la compagnie. Ici case à M. Stockwell ?

STOCKWELL.

C'est moi-même, mon enfant.

JOHN.

Ah ! bon ! moi pas tromper. Li maître à moi, M. Belcour ; moi nègre à li.

STOCKWELL.

Fort bien.

JOHN.

Moi faire porter tout bagage à maître ici, dans cette case; patron de la chaloupe amener bientôt tous les animaux.

STOCKWELL.

Comment! tous les animaux!... M. Belcour amène-t-il avec lui une ménagerie?

JOHN.

Ménagerie!... moi pas savoir. Maître amener un, deux, trois, quatre singes verts; un, deux, trois et puis encore trois perroquets gris, et deux grands chiens de Terre-Neuve que maître aimer beaucoup; et voilà tout.

STOCKWELL.

Ah! voilà tout!

JOHN.

Mon Dieu! oui... Et puis aussi amener nègres... vous voir ici... pas davantage... Tous vouloir venir avec li... tous bien pleurer quand bon jeune maître partir...

STOCKWELL.

Ses nègres l'ont regretté?

JOHN.

Moi mourir, si pas amener moi avec li dans vaisseau... moi plutôt venir à la nage...

STOCKWELL.

Il me paraît que vous lui êtes attaché.

JOHN.

Moi donner ma vie et mon sang pour li, quand il faut, tout de suite.

STOCKWELL.

Apparemment il est bon ?.... il vous traite avec douceur ?

JOHN.

Oh ! oui... bien bon... toujours bon... Vous, bon aussi, moi bien voir... Li ressembler vous par visage... un peu...

STOCKWELL, à part.

Que dit-il ?... (Haut.) Voilà qui est bien. Stukely, faites-moi le plaisir de leur enseigner où ils doivent mettre ce bagage. Qu'on les fasse rafraîchir. Allez, enfans, suivez monsieur.

JOHN.

Allons, jeune maître à moi bien reçu dans cette case... Moi content... moi boire un coup volontiers pour sa santé et pour la vôtre.

(Ils sortent avec Stukely.)

SCÈNE III.

STOCKWELL seul.

J'ai du plaisir à voir que mon fils a un ami dévoué dans ce nègre ; l'attachement qu'il inspire à ses inférieurs est d'un heureux présage pour son caractère.

SCÈNE IV.

STOCKWELL, un DOMESTIQUE de la maison.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, c'est un billet de la part de M. Belcour.

STOCKWELL.

De M. Belcour! Donne.

LE DOMESTIQUE.

Son commissionnaire dit qu'il va venir lui-même dans l'instant.

STOCKWELL, à part.

Dans l'instant!... (Haut.) On a suivi les ordres que j'ai donnés? tout est prêt au grand appartement? et nous aurons un bon dîner?

LE DOMESTIQUE.

Tout est prêt, et le cuisinier dit qu'il n'aurait pas pu mieux faire, quand ce serait pour votre propre fils.

STOCKWELL, à part.

Pour mon fils...! (Haut.) Laissez-moi.

(Le Domestique sort.)

SCÈNE V.

STOCKWELL seul.

Voyons ce qu'il m'écrit. (Il lit.) « Monsieur, je vous » écris sortant des mains du coiffeur; aussitôt que j'au-

» rai passé un habit décent, j'aurai l'honneur de vous
» rendre mes devoirs.

» Votre affectionné Belcour. »

Il écrit sans façon; il est loin d'imaginer que cette lettre s'adresse à son père; à son père! comme ce mot fait palpiter mon cœur!... Il va venir!... je vais voir mon fils pour la première fois de ma vie!... Où trouverai-je assez de fermeté pour cacher ce que je vais sentir?... S'il faut qu'il ressemble à sa pauvre mère, je suis perdu, je me trahirai... Mais, non, suivons mon projet... Eprouvons-le d'abord, et qu'il ne soupçonne pas même...

SCÈNE VI.

STOCKWELL, le DOMESTIQUE de la maison.

LE DOMESTIQUE, *annonçant.*

Monsieur Belcour.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

STOCKWELL, *à part, en le voyant entrer.*

Le voilà!... Il est bien!... il est fort bien!...

BELCOUR.

C'est M. Stockwell que j'ai l'honneur de saluer?

STOCKWELL.

C'est moi-même.

BELCOUR.

Bonjour, mon cher correspondant. Permettez-vous que je vous embrasse?

STOCKWELL.

Très-volontiers.

(Ils s'embrassent.)

BELCOUR.

Qu'avez-vous ?.. vous me paraissez bien ému !...

STOCKWELL.

Oui... cela se peut... votre vue me rappelle... quelqu'un...

BELCOUR.

Qui ? un fils peut-être ? Avez-vous un fils de mon âge ? Mais non ; vous n'êtes pas marié, je crois ?...

STOCKWELL.

Non. Je suis, quant à présent, sans famille.

BELCOUR.

C'est un bonheur pour moi de faire connaissance de plus près avec vous, mon cher correspondant. Vos lettres vous ont déjà acquis mon estime, et m'ont disposé à vous aimer.

STOCKWELL.

Tant mieux. Je suis content, fort content de vous voir, et je puis vous dire aussi que nos relations par écrit m'ont donné de vous une opinion avantageuse. (A part.) Tout l'extérieur est tel que je le souhaite ; bonne nature, fais que son ame y réponde, et je suis un heureux père !

BELCOUR.

Qu'avez-vous ?... quelque affaire vous occupe ?... je suis arrivé mal à propos peut-être ?...

STOCKWELL.

Au contraire.... ; je vous attendais, et je suis tout entier au plaisir que me cause votre arrivée.

BELCOUR.

Et celui que me fait cette entrevue me dédommage de tous les périls que j'ai courus pour arriver jusqu'à vous.

STOCKWELL.

Vous m'effrayez !..... quels périls ? Je n'aurais pas pensé que dans cette saison votre traversée dût être dangereuse et pénible.

BELCOUR.

Aussi ne l'a-t-elle pas été ; c'est depuis que je suis descendu à terre que j'ai eu à combattre le plus de difficultés ; c'est dans mon voyage du port jusqu'ici que j'ai éprouvé le plus de traverses.

STOCKWELL.

Comment cela ?... le tems ne vous a pas contrarié !... Il fait un beau jour d'été !

BELCOUR.

Vous appelez cela un beau jour d'été ? le mois de juillet de ce pays-ci ne vaut pas le mois de janvier de mon pays... Je mourrais de froid, si je ne m'étais échauffé à courir... Mais, d'un autre côté, j'ai rencontré tant d'obstacles !...

STOCKWELL.

Expliquez-vous ; quels obstacles ?

BELCOUR.

Innombrables. Quel fracas dans votre ville !... quels

amas de marchandises sur vos quais!... quelle foule d'hommes dans vos rues! à moins de marcher avec de l'artillerie en avant, aucun des travaux d'Hercule n'est aussi difficile que celui de s'ouvrir un passage à travers tout ce tumulte.

STOCKWELL.

Je suis fâché que vous ayez eu tant de peine; cependant...

BELCOUR.

Il faut que j'avoue qu'il y a un peu de ma faute. Accoutumé comme je le suis à commander à des esclaves, je ne suis pas très-patient... Entre autres mésaventures, voici ce qui m'est arrivé. J'avais pris d'abord une voiture de place, et j'avais ordonné au cocher d'aller à toutes jambes...; il s'est trouvé arrêté par un chariot rempli de pierres, qui aurait pu se ranger aisément et rendre la rue libre. Le conducteur s'obstinait à rester en place... Je me suis fâché; et, mettant la tête à la portière, je l'ai appelé coquin... «Vous avez raison, m'a-t-il dit, je suis un coquin, et vous un honnête homme, car vous êtes en carrosse, et je suis à pied. — Fort bien, mon ami, lui ai-je répondu; vous venez de me donner une fort bonne leçon, et que je dois payer.» Je lui ai offert une guinée qu'il a prise, et je l'ai aidé moi-même à ranger son chariot. Mon action a été fort applaudie d'une foule de regardans...

STOCKWELL.

Si je m'étais trouvé là, j'aurais joint mes applaudissemens aux leurs.

BELCOUR.

Il y en a eu un pourtant de mauvaise humeur, ou qui n'avait pas bien vu l'affaire ; il m'a insulté, m'a mis en colère, et je l'ai rossé d'importance, non pas sans recevoir quelques coups qui ont endommagé ma toilette et qui m'ont obligé d'en faire une autre pour me présenter devant vous. Mais j'ai encore eu l'avantage dans ce combat ; et, comme j'ai renversé mon homme, les rieurs se sont mis de mon côté, sur-tout lorsqu'après l'avoir relevé je lui ai donné de quoi boire largement à ma santé, et cela pour lui prouver que je n'avais point de rancune. Ensuite, j'ai continué ma route à pied, pour aller plus vîte.

STOCKWELL.

Fort bien. J'ai envie de vous faire des excuses pour la brutalité de notre peuple...

BELCOUR.

Vous pouvez vous en dispenser ; si je n'étais qu'un simple voyageur, je pourrais désirer de trouver ici des manières plus polies ; mais je ne hais pas cette âpreté énergique, cette rudesse mâle de mes compatriotes anglais; ils jouissent avec un peu d'excès de leur liberté, mais ils la conservent, et je participe avec eux à ses avantages ; cela vaut bien que l'on passe sur quelques désagrémens. N'est-ce pas, monsieur Stockwell ?

STOCKWELL.

Vous avez parfaitement raison. (A part.) Oh ! que

j'aurais de plaisir à me jeter à son cou, et à lui dire : Je suis ton père!...

BELCOUR.

Oh! çà, mon cher correspondant, me voilà pour la première fois de ma vie en Angleterre, à la source de tous les plaisirs, de toutes les jouissances. Mon heureuse étoile m'a donné un immense revenu, et j'ai dans mon naturel de grandes dispositions à le dépenser.

STOCKWELL.

Vous voulez dire sans doute à en faire usage, mais non pas à le dissiper.

BELCOUR.

A le dissiper ?... non pas précisément; mais à ne pas le ménager. Du reste, j'espère que je n'en ferai pas un mauvais emploi; j'aurai toujours en réserve la part que le riche doit faire à l'infortune ; monsieur Stockwell, je suis moi-même un enfant du malheur, vous le savez...

STOCKWELL.

Vous, monsieur Belcour ?

BELCOUR.

Sans doute; j'ignore quel est mon père, et je n'ai nul espoir de le connaître jamais...

STOCKWELL.

Pourquoi ?... Qui sait...

BELCOUR.

Quelle apparence?... Je dois à la bonté, à la charité du vénérable M. Belcour la richesse dont je jouis; je ne garderai pas pour moi seul ce bienfait; mais,

Monsieur, mes passions, qui n'ont jamais été réprimées, ont sur moi un fatal empire ; elles me mènent où elles veulent; et bien souvent elles ne me permettent que des vœux stériles pour le bien que je devrais faire, ou des regrets tardifs pour le mal que j'ai fait.

STOCKWELL.

Voilà au moins de la franchise; celui qui s'accuse lui-même si sévèrement doit parvenir à se corriger.

BELCOUR.

Me corriger ? je l'ai essayé quelquefois, mais c'est un travail dont je suis las; je désirerais bien que quelqu'un voulût l'entreprendre... je me mettrais entre ses mains... Vous, par exemple, monsieur Stockwell ?

STOCKWELL.

Moi !... vous croyez ?...

BELCOUR.

Mais vous n'avez pas le loisir de prendre les fonctions de mon mentor.

STOCKWELL.

Pourquoi ?

BELCOUR.

Vous faites un commerce dans les quatre parties du monde, et cela est plus important pour vous que de conduire un jeune étourdi.

STOCKWELL.

Si vous me croyez capable de vous donner de bons conseils, je suis à vos ordres.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE DOMESTIQUE.

STOCKWELL, *le voyant entrer.*

Qu'est-ce ?

LE DOMESTIQUE.

C'est une lettre de miss Charlotte Rusport ; son commissionnaire attend une réponse.

STOCKWELL, *à Belcour.*

Vous permettez ?... (*Il ouvre la lettre et la lit. Au domestique.*) Je n'ai pas le tems de répondre par écrit; allez vous-même, Tom, chez miss Charlotte; présentez-lui mes excuses; dites-lui que ce qu'elle désire sera fait dans la journée, et que j'aurai l'honneur de la voir. Allez-y sur-le-champ.

LE DOMESTIQUE.

Oui, Monsieur.

SCÈNE IX.

STOCKWELL, BELCOUR.

STOCKWELL.

Revenons à vous, monsieur Belcour. L'essentiel en ce pays-ci, et par tout le monde, je crois, l'essentiel à votre âge est de bien choisir ses liaisons. Voulez-vous vous en rapporter à moi sur ce point ?

BELCOUR.

Vos amis deviendront les miens.

STOCKWELL.

Eh bien ! j'aurais envie, pour commencer, de vous présenter chez la personne même dont je viens de recevoir une lettre ; elle est jeune, aimable; elle sera fort riche; elle est fille d'un homme qui est mort lord-maire de la ville de Londres. Elle demeure ici près avec sa belle-mère, dont elle n'a pas, dit-on, fort sujet de se louer. Vous ne serez pas fâché de la connaître; et qui sait?...

BELCOUR.

Eh! quoi ? monsieur Stockwell, pensez-vous déjà à me marier ?

STOCKWELL.

Pourquoi non? Ce serait peut-être le meilleur moyen de vous rendre sage.

BELCOUR.

Non, non; il faut commencer par être sage, et je me marierai ensuite. Or, mes leçons de sagesse, c'est de vous que je veux les prendre.

STOCKWELL.

Vous consentez donc à devenir mon pupille?

BELCOUR.

De tout mon cœur; et je vous conjure d'entrer dans vos fonctions de tuteur à l'instant même.

STOCKWELL.

Soit.

BELCOUR.

Comptez sur ma docilité.

STOCKWELL.

Comptez sur ma tendresse, mon cher... pupille. Venez ; je vais vous établir dans votre appartement.

BELCOUR.

Je vous suis. Que de bontés !... Je vois que nous nous entendrons à merveille.

STOCKWELL.

C'est tout ce que je désire. (A part.) Allons, voilà un beau jour pour moi.

BELCOUR.

Allons, mon cher tuteur.

(Ils sortent ensemble.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

La scène est chez Fulmer. Le théâtre représente une salle assez mesquinement meublée et de peu d'apparence. Quand la porte du fond s'ouvre, on aperçoit l'intérieur d'une boutique de libraire. Sur un des côtés du théâtre, il y a une porte qui conduit aux chambres d'en haut.

SCÈNE PREMIÈRE.

Miss CHARLOTTE RUSPORT, le major O'FLAHERTY, FULMER.

CHARLOTTE, *tenant une lettre à la main.*

Chez M. Fulmer, libraire, dans Piccadilly; c'est l'adresse qu'elle me donne dans sa lettre.

FULMER.

C'est ici, Milady; c'est moi-même, prêt à recevoir vos ordres.

CHARLOTTE.

Cette chère Louisa ! que j'aurai de plaisir à la revoir... ! Elle n'est arrivée que d'hier à Londres ?

FULMER.

Hier seulement ; son père, le capitaine Dudley, est

avec elle; ils m'ont fait l'honneur de prendre un appartement chez moi.

CHARLOTTE.

Son frère n'est-il pas aussi du voyage ?

FULMER.

Oui, Milady; son frère, un jeune enseigne qui a obtenu un congé de quinze jours de son régiment, à ce que j'ai ouï dire.

CHARLOTTE.

Je voudrais savoir s'ils sont à la maison; je vais monter.

FULMER.

Que Milady ne s'en donne pas la peine. Si elle veut bien s'asseoir ici un moment, j'irai voir si mes locataires sont chez eux, et je viendrai l'en informer.

CHARLOTTE.

Vous me ferez plaisir. Allez; vous pouvez dire à miss Louisa que c'est Charlotte Rusport qui vient pour l'embrasser.

FULMER.

Je n'y manquerai pas.

(Il sort par la porte de côté.)

O'FLAHERTY.

Voilà un honnête libraire qui paraît bien serviable. C'est dommage que son magasin de livres soit si dégarni, et que sa maison ait l'air si misérable.

SCÈNE II.

MISS CHARLOTTE, le major O'FLAHERTY.

CHARLOTTE.

C'est très-aimable à vous, major O'Flaherty, d'avoir bien voulu m'accompagner jusqu'ici.

O'FLAHERTY.

J'ai toutes sortes de motifs de m'empresser à faire ce qui peut vous être agréable, miss Charlotte; mais de plus, je viens ici pour m'acquitter d'une commission dont la respectable lady Rusport, votre belle-mère, m'a fait l'honneur de me charger.

CHARLOTTE.

Je ne vous demande pas quel est l'objet de cette commission.

O'FLAHERTY.

Il me serait impossible de vous le dire ; mais je dois l'exécuter avec toute la ponctualité dont je suis capable, et que milady, votre belle-mère, a droit d'attendre de son très-humble serviteur.

CHARLOTTE.

Je crois que vous ne perdrez pas vos soins et vos assiduités auprès d'elle, Major ; je ne suis pas bien fine; mais je crois pénétrer vos intentions.

O'FLAHERTY.

Je ne cache pas mes intentions, Miss ; je ne les cache pas du tout; il n'y a pas le moindre mal dans mes

projets : pourquoi un brave militaire, maltraité par la fortune, ne chercherait-il pas à faire une fin avantageuse pour lui, en épousant une veuve honorable et riche ?

CHARLOTTE.

C'est cela même. Allons ; je vois bien que vous aurez le bonheur d'être le troisième mari de milady Rusport. Vous serez presque mon beau-père ; j'en serai enchantée, je vous assure.

SCÈNE III.

LES MÊMES, FULMER.

FULMER.

Ils sont tous sortis. Ma femme dit que miss Louisa Dudley n'est pas allée loin, et qu'elle ne doit pas tarder à rentrer. Pour le capitaine et son fils, elle croit qu'ils seront plus long-tems dehors, parce qu'ils lui ont dit en sortant qu'ils avaient beaucoup d'affaires. C'est tout simple, au moment où l'on arrive !

CHARLOTTE.

Eh bien ! j'ai envie d'attendre miss Louisa. Je vais monter chez elle ; j'y trouverai sûrement quelque livre.

FULMER.

Très-sûrement, et de plus tout mon magasin est au service de Milady. Si elle voulait jeter les yeux sur le catalogue d'abonnement ?

CHARLOTTE.

Cela est inutile. Major, que je ne vous retienne pas; vous pouvez avoir affaire. Je vous remercie de votre complaisance...

O'FLAHERTY.

Disposez de moi, Miss; mais, en effet, je songe que j'ai une visite de devoir indispensable à rendre ici près. Je reviendrai dans une heure voir si le capitaine sera rentré. (A Fulmer.) Adieu, mon cher bon ami. (A miss Charlotte.) Miss Charlotte, je vous présente mes très-humbles hommages.

CHARLOTTE.

Adieu, Major.

FULMER.

Je vais conduire Milady.

SCÈNE IV.

FULMER, Mme FULMER.

Mme FULMER.

Monsieur Fulmer, il faut que je vous parle sur-le-champ.

FULMER.

C'est bon, c'est bon, ma femme. Je reviens dans l'instant.

(Il sort.)

SCÈNE V.

Mme FULMER seule.

C'est bon, c'est bon, ma femme!... Il ne s'inquiète de

rien ! il me laisse toute la peine, tout l'embarras !... En vérité, je n'ose rester là, dans ce magasin !... il me semble, à tout moment, voir entrer des créanciers ou des recors !... Il faut pourtant que cela finisse !...

SCÈNE VI.

Mme FULMER, FULMER.

FULMER, rentrant avant que sa femme ait achevé le monologue précédent.

Eh bien ! voyons !... que veux-tu que j'y fasse ?... Ma chère amie, devriez-vous m'importuner de ces détails de ménage ?... Que diable ! arrange-toi... tu as de l'esprit : à quoi te sert-il ?...

Mme FULMER.

De l'esprit !... Eh ! c'est de l'argent qu'il me faudrait ; je n'ai pas dix schellings à la maison.

FULMER.

Est-il possible !... O Fortune ! déesse quinteuse ! je te guetterai si bien, que je te saisirai enfin dans un moment de bonne humeur.

Mme FULMER.

Dépêche-toi donc ; car il n'y a pas un instant à perdre.

FULMER.

Eh ! ma pauvre enfant, que veux-tu ?... Il y a deux manières de gagner sa vie, l'une qui est honnête, et l'autre qui ne l'est pas : j'ai essayé de toutes les deux,

et n'en suis pas plus avancé... Mais laisse-moi faire ; mon génie n'est point épuisé...

Mme FULMER.

Ma foi, ton génie me réduit assez souvent à un ordinaire assez frugal...

FULMER.

Oui, j'en conviens ; il y a comme cela des tems d'adversité dans la vie ; cela ne durera pas ; cela ne peut pas durer : tôt ou tard le mérite perce...

Mme FULMER.

Oh ! le mérite est peu de chose dans ce pays-ci ; il faut de l'intrigue et des protections.

FULMER.

Eh bien ! je ne suis pas un sot ; j'intriguerai ; tu es jeune et jolie ; tu te feras des protecteurs ; il ne faut pas se désespérer.

Mme FULMER.

Eh ! sur quoi pourrais-je fonder quelques espérances ?

FULMER.

Oh ! que diable !... Vous m'attristez aujourd'hui, madame Fulmer... Au lieu de me noircir l'imagination par de lugubres complaintes, rappelle-moi plutôt l'heureux tems que nous avons passé ensemble... Il y a trois ans, je revenais d'Espagne avec un jeune baronnet dont j'étais le secrétaire...

Mme FULMER.

Secrétaire !...

FULMER.

Si je n'écrivais pas ses lettres, je les portais; j'avais sa confiance entière ; j'étais une manière d'homme d'affaires, d'intendant... C'était une fort jolie place !... Nous comptions voir la France, et nous allions passer les Pyrénées, lorsque, dans une plaine de la Biscaye, nous rencontrâmes une troupe de bohémiens... La curiosité nous fit descendre de voiture pour les considérer de plus près.... Ce fut alors que je te vis, ma chère Margarita ; tu étais la plus jolie petite bohémienne !...

Mme FULMER.

Ma foi, mon cher ami, tu fis là une assez pauvre rencontre, et je n'en fis pas une meilleure.

FULMER.

Le tendre amour me tourna aussitôt la cervelle... Votre troupe alla coucher dans la grange d'une auberge où nous nous arrêtâmes ; et dans la nuit même je t'enlevai... J'étais si fort occupé de ma passion nouvelle, que je ne songeai pas à rendre à mon compagnon de voyage sa bourse, qu'il m'avait confiée; j'échangeai même, par distraction, mon porte-manteau contre sa malle... Nous fîmes quelque tems figure aux dépens du baronnet, et tu peux te souvenir que nous menions une vie assez agréable; mais l'argent vint à manquer... Nous fîmes alors ressource de nos talens... Tu disais la bonne aventure, et je montrais les marionnettes... Nous arri-

vâmes ainsi à Cadix, où je m'embarquai avec toi... Quand nous fûmes de retour en Angleterre, dans mon pays natal, je voulus prendre un vol plus haut; nous nous établîmes comédiens ambulans; nous courûmes quelques provinces en jouant des pièces que j'arrangeais, et où nous remplissions chacun cinq à six rôles différens, bien entendu qu'il ne paraissait jamais plus de deux personnages à-la-fois... Malheureusement, je me suis lassé de cette vie errante et vagabonde; j'ai voulu venir à Londres, et je ne sais quel démon m'a inspiré de me faire libraire. Il y a trop de livres et trop peu de lecteurs. Les journalistes se tirent encore d'affaire avec l'esprit de parti, la petite guerre et les injures.

Mme FULMER.

Il faudra renoncer à notre établissement littéraire, et chercher des moyens d'existence un peu plus certains... Si nous pouvions trouver, chacun de notre côté, à nous placer!...

FULMER.

Eh! si je rencontrais, par bonheur, un maître aussi aimable, aussi confiant que mon jeune baronnet!...

Mme FULMER.

On m'a parlé, ces jours derniers, d'une place de femme de charge dans une très-grande maison; mais il fallait fournir des répondans: on demandait même la preuve écrite de mon mariage avec toi; et tu sais qu'il me serait difficile de la produire.

FULMER.

C'est une petite formalité que nous avons négligée jusqu'à présent.

Mme FULMER.

Nous devrions, quelque jour, nous mettre en règle à cet égard; j'ai dans l'idée que cela nous porterait bonheur.

FULMER.

Au contraire; je craindrais que cela ne me portât malheur, à moi...

Mme FULMER.

Que veux-tu dire?

FULMER.

Oh! tu m'entends de reste, mon enfant; crois-moi, restons comme nous sommes; vivrions-nous en aussi bonne intelligence depuis trois ans, si nous étions mari et femme?... Non, assurément; entière liberté; l'amour seul, le tendre amour...

Mme FULMER.

C'est dommage que le tendre amour ne donne point à souper... Mais il me semble voir entrer quelqu'un dans le magasin... Je suis sûre qu'on vient me demander le paiement de cet effet de trente guinées...

FULMER.

Il n'est échu que d'aujourd'hui... Ces gens-là sont donc bien pressés!... Tu les laisseras demander!... Sommes-nous les seuls honnêtes gens qui ne paient pas

leurs dettes?... Je crois que j'aperçois le capitaine Dudley qui rentre.

Mme FULMER.

Ecoute. Ne pourrions-nous pas mettre ces honnêtes gens, nos locataires, dans nos intérêts? Je ne les crois pas riches, quoiqu'ils nous aient payé leur loyer d'avance; mais je gagerais qu'ils tiennent à quelque grande famille.

FULMER.

Cela se peut; ils ont l'air de fort braves gens, et ils connaissent des personnes très comme il faut, à ce qu'il paraît.

Mme FULMER.

Miss Louisa Dudley est belle comme un ange; elle fera quelque jour un grand mariage; son père est un ancien militaire, un homme respectable...

FULMER.

Et tu vois qu'il n'en est pas plus à son aise; quand je te dis que la fortune se plaît à persécuter le mérite...

Mme FULMER.

Le voici qui vient. Parle-lui; et moi, je vais trouver ce créancier, et lui donner de mauvaises raisons, faute de bon argent.

FULMER.

Cela revient au même. Va donc.

SCÈNE VII.

LE CAPITAINE, FULMER.

FULMER.

Capitaine, votre humble serviteur.

LE CAPITAINE.

Je vous salue, monsieur Fulmer.

FULMER.

Monsieur le capitaine est-il satisfait de la maison?

LE CAPITAINE.

Oui, mon cher hôte; très-satisfait.

FULMER.

Nos appartemens ne sont pas aussi grands, aussi beaux que nous le voudrions; mais on est chez d'honnêtes gens.

LE CAPITAINE.

Je le crois.

FULMER.

Monsieur le capitaine se propose-t-il de rester longtems dans ce pays-ci?

LE CAPITAINE.

Ma foi, mon cher, cela dépendra du succès d'une affaire que j'ai bien de la peine à arranger. Je sollicite ici un échange de ma demi-paie contre une compagnie en pied qui est près de s'embarquer pour Sénégambie, sur la côte d'Afrique; c'est une mince faveur; croiriez-vous qu'on me fait éprouver mille difficultés?

FULMER.

Eh ! oui ; voilà comme cela va ; des intrigans se glissent partout, enlèvent tout ; et des hommes de mérite comme vous et moi sont mis à l'écart ; aussi !...

LE CAPITAINE.

Dans le cas où j'obtiendrais cet échange, j'aurais besoin d'un peu d'argent pour m'équiper et pour faire le voyage ; j'offre alors d'engager ma paie, et je ne trouve pas un sou ! Toutes les bourses me sont fermées.

FULMER.

Quand je vous ouvrirais la mienne, vous n'y trouveriez pas grand'chose, en vérité.

Mme FULMER, appelant en dedans.

Monsieur Fulmer !...

FULMER.

C'est ma femme qui m'appelle !... (A part.) Je ne sais trop si je dois y aller !... La lettre de change me fait peur !...

Mme FULMER, appelant plus fort.

Monsieur Fulmer !...

FULMER.

Allons ; j'y vais. (A part.) Il faut faire tête à l'orage comme nous pourrons... (Au Capitaine.) Il y a là haut une jeune personne qui est venue voir miss Louisa.

LE CAPITAINE.

Une jeune personne, dites-vous ? C'est miss Charlotte Rusport ?

FULMER.

C'est elle-même.

LE CAPITAINE.

Elle est bien bonne, bien obligeante, de nous prévenir ainsi... Je vais... Mais j'aperçois mon fils... Il faut que je sache de lui...

FULMER.

Capitaine, avant de nous quitter, un mot. Si j'avais une aussi jolie fille que la vôtre, je voudrais, dans un mois au plus tard, être colonel, tout au moins. Vous m'entendez?... Adieu.

LE CAPITAINE.

Qu'est-ce que cela signifie? Je veux bien ne pas le comprendre; sans cela, morbleu!... Parce que je lui ai dit l'embarras où je suis, il se rend familier.

SCÈNE VIII.

LE CAPITAINE, CHARLES DUDLEY.

LE CAPITAINE.

Charles, j'apprends à l'instant que miss Rusport est là haut. Elle est venue pour voir votre sœur.

CHARLES.

Et ma sœur est sortie précisément pour aller chez elle. N'allons-nous pas la recevoir, mon père?

LE CAPITAINE.

Je conçois votre impatience. Mais un mot d'abord. Avez-vous vu votre tante, lady Rusport?

CHARLES.

Oui. Mais quel accueil m'a-t-elle fait!... Quelle dureté! quelle froideur! Désapprouvant le parti que vous prenez, comme si elle songeait à vous en offrir un meilleur; blâmant notre arrivée à Londres...

LE CAPITAINE.

Je le crois. Elle craint de nous voir. Notre présence est pour elle un reproche.

CHARLES.

Je m'en suis aperçu. D'où lui vient, en effet, sa première fortune? de ce que ma mère, sa sœur, a été déshéritée par son père pour vous avoir épousé sans l'aveu de ses parens. Ma chère tante n'a fait nulle difficulté de s'enrichir des dépouilles de sa sœur; elle a encore osé, devant moi, faire un crime à la mémoire de ma mère de ce qu'elle appelle sa mésalliance; elle a, dit-elle, hérité de tout le juste ressentiment de mon grand-père; elle veut dire de tout son bien.

LE CAPITAINE.

Je suis fâché de vous avoir fait faire cette démarche auprès d'elle. Nous n'en devions rien attendre.

CHARLES.

J'ai vu d'autres personnes qu'on m'avait indiquées, et qui devaient vous faire prêter de l'argent sur votre paie...

LE CAPITAINE.

Eh bien?

CHARLES.

On s'est dédit; on allègue l'insalubrité du climat. O ciel! faut-il que mon père aille exposer ses jours dans cette fatale contrée?...

SCÈNE IX.

Les mêmes, LOUISA.

(Louisa entre avec précipitation, effrayée, et regardant derrière elle.)

CHARLES.

Qu'est-ce, ma sœur?

LE CAPITAINE.

Qu'avez-vous, Louisa? Vous paraissez bien émue, ma chère fille?

LOUISA.

Je le suis, en effet. En revenant de chez miss Rusport, j'ai rencontré un jeune homme qui m'a obsédée d'une manière extraordinaire.

CHARLES.

Cela est indigne; j'espère qu'il ne vous a pas insultée?

LOUISA.

Non; mais il m'a été très-importun, en voulant me parler malgré moi, et en essayant plusieurs fois de lever mon chapeau. Il m'a suivie jusqu'au détour de la rue, et là je lui ai échappé!... J'en suis encore toute tremblante!...

LE CAPITAINE.

Il ne faut plus sortir, ma chère fille, sans votre frère

ou sans moi ; c'est une gêne, sans doute ; mais notre situation nous en commande bien d'autres. N'importe, mes chers enfans, soyez toujours ce que vous êtes ; je pourrai supporter et braver le malheur, tant que je trouverai en vous ma joie, mon orgueil et ma consolation. Allons, Louisa, rentrons ; et venez vous remettre avec nous du trouble que vous avez éprouvé.

CHARLES.

Miss Charlotte est ici.

LOUISA.

Charlotte ?... Ah ! je cours la voir, l'embrasser. Sa vue achevera de me remettre et de me calmer.

(Ils sortent.)

SCÈNE X.

BELCOUR seul, après avoir regardé par la porte ouverte, entre.

Personne ?... pas une ame ?... Voilà une singulière maison !... L'adroite et jolie fugitive m'a bien donné le change... Dans cette maudite ville de Londres, toutes les boutiques se ressemblent... Je crois pourtant être sûr que c'est dans celle-ci qu'elle est entrée... Qu'elle est charmante !... Quel air modeste !... réservé !... un peu trop fier, cependant... Non ; je n'ai vu de ma vie une personne aussi intéressante... Auprès d'elle toutes les autres femmes doivent paraître laides... Je ne veux plus regarder qu'elle seule ; je ne veux plus penser qu'à

elle... Je la trouverai... Elle ne peut rester long-tems cachée.. Sa beauté extraordinaire suffit pour la faire découvrir... Te voilà pris, pauvre Belcour !... En vérité, je suis fou!... Que dois-je faire ?... Abandonnerai-je la poursuite de cette belle inconnue?... Non, assurément; il faut que je la trouve... Ah! une femme!... Est-ce elle ?... Oh! non; celle-ci n'est pas trop mal; mais quelle différence!...

SCÈNE XI.

BELCOUR, Mme FULMER.

Mme FULMER.

Monsieur, votre servante.

BELCOUR.

Bonjour, Madame.

Mme FULMER.

Monsieur, qu'y a-t-il pour votre service ? Voulez-vous parler à M. Fulmer ?

BELCOUR.

M. Fulmer ?... Je n'ai pas l'honneur de le connaître.

Mme FULMER.

Venez-vous pour louer quelque livre ? Voulez-vous lire un nouveau roman ?

BELCOUR.

Non; mais je crois que je vais en commencer un.

Mme FULMER.

Vous, Monsieur? vous n'êtes pas un auteur, ce me semble? A votre bonne mine, soit dit sans flatterie, je ne vous soupçonne pas de faire un si méchant métier... C'est peut-être le capitaine que vous venez voir?...

BELCOUR.

Ou la femme du capitaine. (A part.) Se pourrait-il qu'elle fût sa femme?... Elle est si jeune!...

Mme FULMER.

Le capitaine n'est pas marié, Monsieur.

BELCOUR.

Ah! tant mieux. Mais, dites-moi, n'y a-t-il pas une dame dans la maison? une dame qui vient de rentrer dans l'instant? C'est elle à qui j'aurais grande envie de parler.

Mme FULMER.

Qui est-elle, cette dame? Quel est son nom?

BELCOUR.

Je n'en sais rien.

Mme FULMER.

Pourriez-vous me la dépeindre?

BELCOUR.

Oh! c'est ce qui n'est pas facile. Rassemblez tous les charmes imaginables, toutes les grâces, une taille élégante, une figure... céleste.

Mme FULMER.

Pour le coup, Monsieur, je crois que vous la flattez.

BELCOUR.

Au contraire ; et je n'exprime pas la moitié de ce qu'elle me fait sentir...

Mme FULMER.

Cela est trop obligeant, en vérité ; car c'est de moi que vous parlez...

BELCOUR.

De vous ?

Mme FULMER.

Je suis la seule femme que vous ayez aperçue dans la maison ; j'étais dans le magasin quand vous venez d'y passer en courant.

BELCOUR.

Vous!... vous êtes fort bien, assurément; mais ce n'est pas vous, ma parole d'honneur.

Mme FULMER, à part.

Voilà un singulier original !

BELCOUR.

C'est une jeune dame que j'ai suivie, à qui j'ai parlé dans la rue ; mais qui, tout-à-coup, d'une marche légère, pleine de grâce, m'a échappé, comme un sylphe, et est entrée, je crois, dans cette maison... Mais j'ai pu me tromper ; ainsi je vous fais bien des excuses, et je vais poursuivre ailleurs mes recherches... Adieu, Madame.

(Il va pour sortir.)

Mme FULMER.

Eh ! mais... Ne serait-ce pas miss Louisa ?... Oui ;

il me semble qu'elle est rentrée il n'y a qu'un moment... C'est elle-même.

BELCOUR, revenant.

Miss Louisa, dites-vous ?

Mme FULMER.

Ecoutez donc, Monsieur : aux renseignemens que vous me donnez, je crois savoir de qui vous voulez parler. Cette jeune dame demeure en effet dans cette maison ; elle tient de moi un appartement.

BELCOUR.

Est-il vrai ?... Ah ! faites que je lui parle seulement, et comptez sur ma reconnaissance.

Mme FULMER.

Sur votre reconnaissance ?.... (A part.) Eh ! mais, la rencontre pourrait devenir heureuse pour nous.

BELCOUR.

Qu'est-ce que vous dites ?

Mme FULMER.

Je dis qu'il faudrait d'abord savoir quels sont vos projets.

BELCOUR.

Mes projets sont ceux d'un homme vivement épris, d'un homme qui mettrait tout son bonheur à être aimé d'une si belle personne.

Mme FULMER.

Ce sont de grands mots. Mais je voudrais d'autres

preuves de la pureté de vos intentions, des preuves réelles de la générosité de vos sentimens...

BELCOUR.

Cette preuve-ci vous paraît-elle bonne; qu'en dites-vous ?...

(Il lui donne sa bourse.)

Mme FULMER, avec joie.

Excellente ! (Elle se reprend.) Vous ne m'avez pas entendue... je ne voulais pas dire... mais vous paraissez si honnête!... Enfin, je veux vous servir.

BELCOUR.

Eh bien!... la verrai-je ?... Voulez-vous me conduire, me présenter à elle ?...

Mme FULMER.

Oh! doucement, cela ne peut pas aller si vîte; on verra ce qu'on pourra faire pour vous... Il faut convenir qu'il y a de singuliers hasards dans la vie! Qui sait si le Ciel ne vous amène pas tout exprès pour rendre heureuse ma jeune amie!...

BELCOUR.

Très-heureuse, soyez-en sûre.

Mme FULMER.

Miss Louisa est à marier... Vous aussi, je suppose ?...

BELCOUR.

Sans doute.

Mme FULMER.

A la bonne heure; car vous sentez bien que, sans cela, je me ferais scrupule.... La jeune personne est fort réservée, fort timide...

BELCOUR.

Encore une fois, quand la verrai-je?...

Mme FULMER.

Aussitôt que cela sera possible... Il me faut lui parler d'abord, amener cela de loin, avec précaution... Donnez-moi votre nom, votre adresse; je vous ferai part...

BELCOUR.

Mon nom?... je n'ai qu'un nom, qui n'est pas le mien, un nom qu'on m'a donné par charité... Mon adresse?... je ne demeure pas chez moi... je n'ai pas encore de demeure fixe... j'arrive à peine; je ne suis à Londres que d'aujourd'hui...

Mme FULMER, à part.

C'est un nouveau débarqué!... il en a bien l'air.

BELCOUR.

Je reviendrai très-incessamment; vous pouvez y compter. Au moins, je sais où elle demeure.

Mme FULMER, à part.

Quel singulier jeune homme est-ce-là?

BELCOUR.

Vous vous nommez?...

Mme FULMER.

Margarita Fulmer, pour vous servir.

BELCOUR.

Je m'en souviendrai.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, FULMER.

FULMER, en entrant, à part.

Qu'est-ce que ma femme fait donc depuis si longtems avec ce beau jeune homme ? Je ne suis pas jaloux ; mais...

Mme FULMER, bas à Fulmer.

Tu viens à propos ; tiens, regarde.

FULMER, de même.

Une bourse pleine d'or!... Comment diable ?...

Mme FULMER, de même.

Paix.

FULMER, parlant haut.

J'ai parlé au capitaine Dudley, ma chère amie, comme tu me l'avais conseillé; mais il n'y a rien à faire de ce côté-là !... Le pauvre homme est fort tourmenté; il a bien assez de ses peines!...

Mme FULMER.

J'en suis fâchée... c'est dommage!... un vieux militaire!... un brave homme!... il mérite un meilleur sort. (Bas à Fulmer.) Je vais te laisser avec ce jeune inconnu ; ne le perds pas de vue; quand il sortira, suis-le; informe-toi de lui, sache qui il est, son nom, sa demeure, et tu viendras me le dire.

FULMER, bas.

Il suffit; je t'en rendrai bon compte.

Mme FULMER, à Belcour.

Adieu, Monsieur, je vais m'occuper de vous servir; je ne perds pas un instant, comme vous voyez; quand vous reviendrez, j'espère que j'aurai une bonne réponse à vous faire, (A part.) à condition que vous la paierez bien.

(Elle sort.)

SCÈNE XIII.

BELCOUR, FULMER.

FULMER.

Milord...

BELCOUR.

Je ne suis point milord; à peine sais-je ce que je suis.

FULMER.

Monsieur a des manières si aisées, un air si distingué!..

BELCOUR.

Vous me paraissez aussi un fort honnête homme.

FULMER.

Monsieur me fait bien de l'honneur.

BELCOUR.

Eh! dites-moi un peu... Votre femme... c'est votre femme qui était là tout à l'heure?...

FULMER.

Oui, Monsieur; une femme de mérite, soit dit sans vanité.

BELCOUR.

Vous lui parliez du capitaine Dudley, je crois?... Vous disiez qu'il a des peines!... Puis-je vous demander quelle en est la cause?...

FULMER.

Oh! vraiment!... il est vieux et pauvre, deux fâcheuses maladies!... Il est sur le point de rejoindre son régiment, à ce qu'il m'a dit, et pour cela il aurait besoin de faire un emprunt sur sa paie.

BELCOUR.

Eh bien!... il faut qu'il le fasse; où est la difficulté?...

FULMER.

Oh! l'on ne trouve pas si aisément de l'argent à emprunter. De plus, comme il doit aller dans un pays qui est assez mal-sain, on craint de perdre ce qu'on lui aurait avancé.

BELCOUR.

Votre Londres est donc une maudite ville où règnent la dureté de cœur et l'égoïsme; il ne s'y fait donc jamais une bonne action?...

FULMER.

Monsieur est nouvellement arrivé dans ce pays-ci, à ce que je vois?

BELCOUR.

Tout nouvellement.

FULMER.

Eh bien! Monsieur, il est vrai que les bonnes actions

n'y sont pas communes ; mais pour de belles paroles, pour des discours pleins de sensibilité, il ne tient qu'à vous d'en entendre beaucoup tous les jours.

BELCOUR.

Le capitaine est-il au logis ?

FULMER.

Je crois qu'il est là haut pour le moment.

BELCOUR.

Voudriez-vous prendre la peine de lui dire de descendre ? j'ai besoin de lui parler.

FULMER.

Je vais vous l'envoyer sur-le-champ. (A part.) Qu'est-ce que c'est que ce jeune homme-là ? Je suis à présent aussi curieux que ma femme de le connaître ; j'en viendrai à bout, sur ma parole.

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

BELCOUR seul.

La situation de ce pauvre vieil officier me touche !... Je suis entré ici, en courant sur les pas d'une jeune fille, et avec une intention que mon sage ami monsieur Stockwell pourrait bien ne pas approuver... Pour me réconcilier un peu avec moi-même, faisons à présent quelque chose qui soit bien, et dont il serait content... Il y a plus de plaisir réel à sauver un brave homme de l'infortune, qu'à causer peut-être le malheur d'une jeune innocente... Si ce capitaine est tel que je le

présume, et je vais m'en éclaircir par l'entretien que j'aurai avec lui, je veux..... Mais doucement; ceci doit être traité avec beaucoup de ménagement; respectons l'âge, la noblesse de la profession, et sur-tout le malheur..... Comment m'y prendrai-je?... Justement, voici une écritoire fort à propos; j'y trouve ce qu'il me faut... Oui... oui... c'est cela. (Il écrit précipitamment.) C'est un grand bonheur que j'aie sur moi ces billets de banque!... Allez... allez, partez; je vous dis adieu de bien bon cœur... vous couriez risque d'être beaucoup plus mal employés, en vérité... (Il met les billets avec ce qu'il a écrit dans une enveloppe qu'il cachète.) Voilà qui est bien; il peut venir quand il voudra.

SCÈNE XV.

BELCOUR, FULMER, le capitaine DUDLEY.

FULMER, à Belcour.

Monsieur, voici le capitaine. (A part.) Je ne m'éloignerai pas, et je saurai enfin ce que c'est que ce jeune homme.

(Il sort.)

SCÈNE XVI.

LE CAPITAINE, BELCOUR.

LE CAPITAINE, à Belcour.

Vous avez quelque chose à me dire, Monsieur?

BELCOUR.

Monsieur, vous vous appelez Dudley?

LE CAPITAINE.

C'est mon nom.

BELCOUR.

Vous commandez une compagnie ?

LE CAPITAINE.

Je l'ai commandée ; je suis à présent à la demi-paie.

BELCOUR.

Vous avez servi long-tems ?

LE CAPITAINE.

Assez long-tems pour voir plusieurs de mes cadets, ayant plus de mérite que moi et de meilleures recommandations, devenir officiers-généraux.

BELCOUR.

Je croirais volontiers qu'ils l'ont emporté sur vous bien moins par le mérite que par les protections. Il paraît que dans votre profession on n'avance pas vîte, si l'on n'est bien appuyé.

LE CAPITAINE.

Il en est de même dans beaucoup d'autres. Avez-vous autre chose à me dire, Monsieur ?

BELCOUR.

Accordez-moi encore un moment de patience. On m'a dit que vous étiez sur le point de rejoindre un régiment hors du royaume, dans un pays fort éloigné ?

LE CAPITAINE.

J'ai sollicité d'être placé par échange dans une compagnie en pied qui est en garnison au fort James, à

Sénégambie, sur la côte d'Afrique, mais je crains bien de ne pas réussir dans ce projet.

BELCOUR.

Pourquoi, Monsieur?

LE CAPITAINE.

Pourquoi?... Vous me permettrez de vous dire qu'avant d'interroger quelqu'un, il faut le connaître un peu mieux.

BELCOUR.

Ah! pardon; je suis loin de vouloir vous offenser.

LE CAPITAINE, à part.

Ce jeune homme est indiscret; mais il paraît honnête.

BELCOUR.

Excusez-moi en faveur de mon intention, et permettez-moi encore de vous demander ce qui vous fait désespérer du succès de votre entreprise.

LE CAPITAINE.

Une raison assez simple, et fort ordinaire à nous autres soldats, le manque d'argent; voilà tout.

BELCOUR.

Une seule question encore, et j'ai fini. Quelle est la somme dont vous pouvez avoir besoin?

LE CAPITAINE.

Je ne pense pas qu'il soit fort important pour vous de le savoir, et il me serait difficile de vous le dire d'une manière précise; cependant je crois qu'à peu près deux cents livres sterling me suffiraient.

BELCOUR.

Parbleu! voici qui est heureux!... Il se trouve justement que je puis disposer de cette somme de deux cents livres sterling; je vous en accommoderai dans des termes faciles, et dont j'espère que vous serez content.

LE CAPITAINE.

Plaît-il, Monsieur?... Puis-je croire que vous soyez dans la disposition?...

BELCOUR.

Pourquoi n'y serais-je pas? D'où vient votre surprise? Est-il si rare, dans ce pays-ci, qu'un homme veuille en servir un autre?

LE CAPITAINE.

Dites-moi du moins... Puis-je savoir à qui je parle?.. Vous proposez cela pour faire une affaire?...

BELCOUR.

Oui, une affaire, une affaire excellente pour moi.

LE CAPITAINE.

Vous ne paraissez cependant pas être, par profession, un prêteur d'argent?

BELCOUR.

Par profession?... non pas précisément. Tenez, Monsieur, si vous voulez parcourir ce papier, il vous expliquera dans quels termes j'entends traiter avec vous; pendant que vous le lirez, j'irai à la maison pour...

LE CAPITAINE.

Chercher de l'argent, peut-être?

BELCOUR.

Mais... je ne saurais vous dire... vous allez voir... lisez... quand je serai parti... je vous souhaite le bonjour.

(Il sort en courant.)

SCÈNE XVII.

LE CAPITAINE seul.

Voilà qui me paraît bien extraordinaire !.. Ce papier, dit-il, doit m'apprendre dans quels termes il entend traiter avec moi... Voyons, examinons... et si les conditions me conviennent... Pourquoi a-t-il cacheté ceci ?... (Il défait l'enveloppe.) Qu'y a-t-il là dedans ?... Qu'est-ce que je vois ? est-il possible ?... deux billets de banque de cent livres sterling chacun ?... c'est précisément ce qu'il me faudrait... Ah ! mais, j'aperçois un papier écrit ; lisons... (Il lit.) « Capitaine Dudley, obligez-» moi en acceptant cette bagatelle ; puisse-t-elle vous » être utile !... Agréez tous mes vœux pour votre bon-» heur. » Il n'a point signé !... Je n'en puis revenir !... Est-ce un rêve ?... est-ce une réalité ?...

SCÈNE XVIII.

Le capitaine DUDLEY, le major O'FLAHERTY.

O'FLAHERTY.

Salut, mon cher. N'êtes-vous pas le capitaine Dudley ?...... Mais dans quelle agitation est ce cher

homme ? A qui en a-t-il ?... Si vous avez affaire à ce joli garçon qui vient de sortir en courant, je vous préviens qu'il est très-inutile que vous essayiez de le rejoindre... il galoppe comme un houzard ; et je crois qu'il a déjà gagné une heure de marche, au train dont il allait ; mais enfin, capitaine Dudley, si c'est votre nom....

LE CAPITAINE.

Oui, Monsieur, c'est moi. Qu'y a-t-il pour votre service ?

O'FLAHERTY.

Une bagatelle, mon cher ami. Voici une lettre qui s'adresse à vous ; lisez, mon brave homme, lisez ; et quand vous l'aurez lue, j'aurai un petit mot à vous dire.

LE CAPITAINE.

Qu'est-ce que cela signifie ?... La lettre est de lady Rusport !...

O'FLAHERTY.

Oui, mon ami, de cette honorable personne elle-même.

LE CAPITAINE, après avoir lu.

Fort bien, Monsieur ; je l'ai parcourue, cette lettre ; elle est courte et positive. Vous savez ce qu'elle contient ?

O'FLAHERTY.

Moi ? je n'en sais rien du tout, je vous assure ; je ne le soupçonne même pas.

LE CAPITAINE.

Et puis-je vous demander qui vous êtes ?

O'FLAHERTY.

Denis O'Flaherty, pour vous servir ; un pauvre major de grenadiers, pas davantage.

LE CAPITAINE.

Je vous remercie de m'avoir fait connaître votre nom et votre grade. A présent, de quoi s'agit-il ? et qu'avez-vous à me dire ?

O'FLAHERTY.

Voici ce que c'est, Capitaine : j'ai promis à milady que vous exécuteriez ponctuellement ce qu'elle vous prescrit de faire par la lettre que je vous ai remise.

LE CAPITAINE.

Vous avez promis cela, Major, sans savoir ce qu'elle me prescrit, et ce que je dois, selon vous, exécuter ponctuellement ?

O'FLAHERTY.

C'est votre affaire, mon cher ; ce n'est pas la mienne ; mais, moi, je dois tenir ma promesse : vous entendez ? je dois la tenir.

LE CAPITAINE.

C'est-à-dire que, si je refusais, il nous faudrait avoir une affaire ensemble ?

O'FLAHERTY.

Sur ma parole, vous l'avez deviné.

LE CAPITAINE.

C'est, je crois, ce dont nous pouvons nous passer l'un et l'autre ; nous avons vu tous deux assez de combats, je pense.

O'FLAHERTY.

Oui, par ma foi, vous pouvez le penser ainsi, mon cher capitaine, et vous dites bien vrai; il y a trente-cinq ans révolus que je suis au service, et j'ai porté les armes en bien des pays différens.

LE CAPITAINE.

Il y a autant de tems à peu près que je suis la même carrière.

O'FLAHERTY.

J'ai fait la guerre en Flandre, en Allemagne, en Espagne, en Amérique; j'ai vingt-deux blessures sur le corps; mais, Dieu merci, je suis encore vert et prêt à recommencer pour la prospérité et l'honneur des armes de sa majesté. (Il ôte son chapeau.) Dieu conserve le roi!

LE CAPITAINE.

Fort bien, Major; je n'ajouterai pas une blessure nouvelle à celles que vous avez déjà reçues, et vous tiendrez votre promesse à lady Rusport; elle me demande de quitter Londres; mon dessein est d'en partir sous peu de jours: vous pouvez, si vous le voulez, vous faire honneur auprès d'elle de mon départ.

O'FLAHERTY.

Touchez-là, mon brave; voilà qui me la fera épouser; et quand je serai son mari, je vous traiterai en frère, voyez-vous, et sa fortune sera commune entre nous deux.

LE CAPITAINE.

Oh! pour cela non, Major; celui qui aura eu le cou-

rage d'épouser lady Rusport aura bien acquis des droits à sa fortune tout entière. J'espère pour vous, au reste, que votre attente, de ce côté, est fondée sur de bonnes raisons.

O'FLAHERTY.

Sur les meilleures raisons du monde. En premier lieu, je pense qu'elle se rendra, parce qu'elle est femme; en second lieu, je présume qu'elle ne tardera pas à capituler, parce qu'elle est veuve; et en troisième lieu, c'est que je sais un peu comment on prend un fort de cette espèce; j'en ai attaqué plus d'un dans ma vie, et il ne m'est guère arrivé d'être obligé de lever le siége; j'ai presque toujours emporté la place brusquement, entendez-vous, Capitaine? en militaire!...

LE CAPITAINE.

Vous êtes encore un peu jeune pour votre âge, Major; mais n'importe; vous paraissez, d'ailleurs, avoir de bons sentimens...

O'FLAHERTY.

Oh! ce que je vous ai dit, je le ferai : nous ne sommes, pour le présent, fort à notre aise ni l'un ni l'autre, je pense; mais après mon mariage, fiez-vous à moi; vous n'aurez plus à vous plaindre de la fortune; et sur ce, je vous salue et vous dis adieu, mon bon camarade.

LE CAPITAINE.

C'est pour vous-même, et pour vous seul, que je souhaite que vous réussissiez. Si vous devenez le mari de lady Rusport, tâchez de lui inspirer la moitié seule-

ment de votre compassion pour les malheureux. Je vais avoir l'honneur de vous accompagner.

O'FLAHERTY.

Cela est trop obligeant, mon bon ami. Ne vous dérangez pas pour moi, je vous prie.

LE CAPITAINE.

J'aurai le plaisir de vous voir plus long-tems. D'ailleurs, j'ai moi-même à sortir. (Le major sort.) Je vais voir sur-le-champ si je puis mettre mes projets à exécution. Je pense que cet argent qui m'est venu si à propos levera les difficultés. O ciel ! fais-moi trouver mon bienfaiteur, que je puisse lui témoigner ma reconnaissance.

(Il suit le major.)

SCÈNE XIX.

Miss CHARLOTTE, LOUISA, CHARLES.

(Ils descendent de l'appartement du capitaine Dudley.)

CHARLOTTE.

Adieu, ma chère Louisa. Adieu, ma bonne amie. Charles va me reconduire au logis ; et vous, Louisa, venez me voir aussi tôt, et aussi souvent que vous le pourrez.

LOUISA.

Je n'y manquerai pas. Si vous saviez quel plaisir c'est pour moi de vous retrouver toujours la même à notre égard, toujours aimable, heureuse !...

CHARLOTTE.

Ah ! heureuse !... qui est-ce qui est heureux ? et qui

est-ce qui peut l'être, quand ses amis ont des peines ?... Mais, comme je vous l'ai dit, j'espère quelque chose de la lettre que j'ai écrite à M. Stockwell ; je ne suis pas encore en âge de m'engager ni de disposer mon bien ; mais j'y vais être bientôt...

CHARLES.

Chère et aimable Charlotte, mon père ne consentira pas que vous vous engagiez pour lui : quels droits avons-nous à vos bienfaits ?

CHARLOTTE.

Oh ! çà, Louisa, faites-moi le plaisir de faire entendre raison à votre frère ; il ne sait réellement ce qu'il dit ; j'ai vu le tems où il m'aimait !...

LOUISA.

Et ce tems-là dure encore ; j'en réponds pour lui.

CHARLOTTE.

Que sont devenus les droits de notre ancienne amitié ? N'avons-nous pas été presque élevés ensemble ? Mon père voyait avec plaisir les parens de sa femme ; il estimait votre père ; il vous aimait tous deux : pourquoi l'ai-je perdu ? Ma belle-mère a fait tout ce qu'elle a pu pour nous séparer ; mais elle n'y parviendra pas : n'est-ce pas, Louisa ? n'est-ce pas, Charles ?...

CHARLES.

O miss Charlotte !... s'il m'était permis...

CHARLOTTE.

Pourquoi toujours miss Charlotte ?... Vous me don-

niez autrefois un nom plus doux; ne suis-je plus votre sœur ?

CHARLES.

O chère sœur !... ô généreuse amie !... Ah ! si jamais la fortune me devenait moins cruelle !... Si j'avais à vous offrir un sort digne de vous !...

CHARLOTTE.

Je serais moins fière que vous, et je consentirais à vous avoir obligation. Mais il y a long-tems que je suis sortie ; il faut que je retourne auprès de ma belle-mère, qui va me parler de son major irlandais, à qui elle trouve bien du mérite, parce qu'il lui fait la cour... Tout cela est d'un ennui !...... Venez, Charles. Adieu, chère Louisa.

LOUISA.

Adieu, Charlotte ; au revoir.

SCÈNE XX.

LOUISA seule.

Allons, parmi tant d'inquiétudes et de peines, il m'est doux de penser qu'il me reste au moins une véritable amie !

(Elle remonte à son appartement.)

SCÈNE XXI.

Le théâtre change ; la scène est chez M. Stockwell, comme au premier acte.

STOCKWELL seul.

Il n'est pas rentré !... Son absence est bien longue !...

Ah ! je commence à goûter les plaisirs et à ressentir les inquiétudes d'un père !... Où est mon fils, à présent ?... que fait-il ?... Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé de fâcheux !... Je persiste dans mon projet : le marier promptement est le meilleur moyen de fixer ce caractère ardent et mobile ; miss Charlotte Rusport serait un parti fort convenable ; et, d'après le bien qu'on s'accorde à dire d'elle, je l'aimerais pour ma bru... Il faut, sans contraindre Belcour, le diriger, l'amener à faire ce choix de lui-même... Mais le voici.

SCÈNE XXII.

STOCKWELL, BELCOUR.

STOCKWELL.

C'est vous, monsieur Belcour ?... Vous avez été longtems absent ?...

BELCOUR.

Vous avez eu la bonté de vous en apercevoir ?

STOCKWELL.

Puis-je vous demander si vous êtes satisfait de votre nouveau séjour ?

BELCOUR.

Très-satisfait... J'ai vu tant d'objets nouveaux pour moi !...

STOCKWELL.

Oui !... Et avez-vous fait quelque remarque particulière ?

BELCOUR.

Quelque remarque ?... je vous en réponds. (A part.) Je n'ose lui dire la rencontre que j'ai faite, et qui me tourne la tête.

STOCKWELL.

Voudriez-vous me communiquer quelqu'une de vos observations ?

BELCOUR.

Tout cela est encore bien confus dans mon esprit... Je ne peux pas vous dire... Et puis, en vérité, mes observations ne sont pas de nature à mériter votre attention.

STOCKWELL.

Pourquoi donc ?... (A part.) Me cacherait-il quelque chose ?

BELCOUR.

Je vous les communiquerai volontiers, lorsque je croirai qu'elles en vaudront la peine.

STOCKWELL.

A votre aise. Ecoutez, monsieur Belcour : je vous ai parlé tantôt de mon aimable et jeune voisine miss Rusport...

BELCOUR.

De miss Rusport ?

STOCKWELL.

Oui. Je vous ai dit que je désirais de vous faire faire connaissance avec elle, et vous m'y avez paru assez disposé...

BELCOUR.

Oh ! oui... comme il vous plaira... si vous le voulez absolument... Mais sous quel prétexte me présenter chez elle ?...

STOCKWELL.

Je puis vous en fournir un très-bon motif. Miss Rusport m'a écrit ce matin pour me prier de lui prêter trois cents guinées pour quinze jours ; ne pouvant les lui porter moi-même, comme je l'aurais désiré, je les lui ai envoyées par Stukely : elle a imaginé de lui remettre un fort bel écrin de diamans pour sûreté du prêt. Vous concevez bien que je ne veux pas prendre de gage, ni priver miss Rusport un seul instant de la jouissance de ses diamans : je voudrais donc que vous allassiez les lui rendre de ma part ; vous ajouterez qu'elle peut me regarder comme son banquier, et que je ferai honneur à toutes ses traites. Si vous voulez embellir tout cela de quelques aimables complimens, de quelques phrases galantes, il n'y aura pas grand mal : qu'en pensez-vous ?

BELCOUR.

Des complimens ?... de la galanterie ?... c'est à quoi je ne m'entends pas du tout ; personne n'y est plus gauche que moi...

STOCKWELL.

Comment ?... refusez-vous la commission ? J'avais pensé qu'elle vous serait agréable !...

BELCOUR.

Je ne la refuse pas... puisque vous voulez m'en charger ; mais...

STOCKWELL.

Monsieur Belcour, il s'est fait en vous un changement depuis tantôt... Il vous est arrivé quelque chose... Me trompé-je ?...

BELCOUR.

Non, vous ne vous trompez pas... Mais je ne puis vous dire ce que c'est... Une pareille confidence est si peu convenable à faire à un homme grave, à un homme de votre âge !...

STOCKWELL.

Il suffit que l'objet vous touche, pour qu'il m'intéresse plus que vous ne pensez. Je serais flatté, très-flatté d'obtenir votre confiance ; mais je ne veux ni la forcer, ni la surprendre... Vous m'aviez cependant demandé des conseils : comment pourrai-je vous en donner, si j'ignore...

BELCOUR.

Je vous le dirai peut-être... quelque jour... ; mais, à présent... je vous l'avoue, je craindrais vos conseils... je pourrais n'être pas disposé à les suivre.

STOCKWELL, à part.

Voilà mon jeune homme prêt à faire quelque étourderie ; cela n'est peut-être pas bien grave... Laissons-le aller... C'est un moyen de l'éprouver.

BELCOUR.

Que dites-vous ?

STOCKWELL.

Je dis que vous êtes le maître de vos actions.

BELCOUR.

Je le sais bien.

STOCKWELL.

Mais vous me promettez toujours d'aller voir miss Rusport ?...

BELCOUR.

Oui, sans doute... et même d'être avec elle aussi poli, aussi galant que je le pourrai.

STOCKWELL.

Je vais vous chercher l'écrin, et vous partirez aussitôt pour votre ambassade; vous avez vos instructions.

BELCOUR.

Je m'y conformerai.

(Stockwell sort.)

SCÈNE XXIII.

BELCOUR seul.

Sa commission me contrarie !... Je brûle de revoir miss Louisa... Je n'ai plus qu'elle dans la pensée... Je ne puis m'occuper de tout ce qui n'est pas elle... Mais pourquoi cette réserve avec ce bon monsieur Stockwell ? Je me reproche envers lui une sorte de fausseté... Non; ce n'est pas fausseté de ma part... c'est timidité... L'attachement qu'il m'inspire est mêlé de respect... Il faut m'enhardir; il faut lui tout avouer... Je veux me livrer aux bons conseils de ce sage ami... à condition pourtant qu'il ne me demandera pas le sacrifice de mon amour... Et, d'ailleurs, j'y gagnerai le plaisir de parler de miss Louisa, en attendant que j'aie celui de la revoir.

SCÈNE XXIV.

BELCOUR, STOCKWELL.

STOCKWELL, *lui remettant un écrin.*

Voici les diamans. Allez les reporter ; vous trouverez dans miss Rusport une jeune personne fort vive, dit-on, fort spirituelle, et que sa grâce et sa gaîté font rechercher dans les sociétés les plus brillantes.

BELCOUR.

Permettez-moi de vous dire que ces qualités ne sont peut-être pas celles que je désirerais le plus dans une femme... Si jamais je me marie, il faudra que ce soit à une personne douce, tranquille, raisonnable, qui supporte mes vivacités, qui me les pardonne, et qui prenne sur moi un empire dont je ne m'aperçoive pas moi-même.

STOCKWELL.

Fort bien. Quand vous aurez trouvé une personne telle que vous venez de la dépeindre, je vous donnerai mon consentement pour l'épouser.

BELCOUR, *riant.*

Je ne manquerai pas de vous le demander... Mais je n'en suis pas encore là... Tenez, monsieur Stockwell, veuillez oublier pour un instant que vous êtes... ce que vous êtes... Supposez-vous un jeune homme un peu léger, un peu étourdi, qui me ressemble, et qui soit mon ami...

STOCKWELL.

Oh! pour votre ami, ce n'est pas une supposition; je le suis réellement.

BELCOUR.

Je suis décidé. Il faut que je vous fasse ma confidence.

STOCKWELL.

Me voilà prêt à la recevoir. (A part.) Que va-t-il me dire?

BELCOUR.

Vous saurez, mon cher ami, que je suis amoureux, mais amoureux fou d'une jeune personne...

STOCKWELL.

Charmante, adorable, cela va sans dire, puisque vous l'aimez.

BELCOUR.

Oh! ne plaisantez pas. Il est impossible de rien voir d'aussi beau qu'elle; c'est une taille!... c'est un maintien!... c'est une figure céleste?

STOCKWELL.

Et vous avez déjà fait connaissance avec elle?

BELCOUR.

Oh! non pas. Je sais son nom seulement. Elle s'appelle Louisa. Je l'ai rencontrée dans la rue; je l'ai suivie; je suis entré avec elle dans sa maison; mais je ne lui ai pas parlé; j'ai trouvé une femme du logis qui m'a promis de me procurer quelque occasion de revoir cette aimable personne.

STOCKWELL.

Et qui est cette femme si obligeante?

BELCOUR.

Je ne sais pas trop. Pour la mettre dans mes intérêts, je lui ai donné ma bourse.

STOCKWELL.

Et elle l'a reçue?

BELCOUR.

Mais, oui... de fort bonne grâce.

STOCKWELL.

Il n'est pas difficile alors de juger à quelles personnes vous avez affaire.

BELCOUR.

Que voulez-vous dire?

STOCKWELL.

Je veux dire que la ville est pleine de ces sortes de femmes qui tendent des piéges aux jeunes gens et même aux vieillards, de femmes pour lesquelles on fait des folies dont on ne tarde pas à rougir et à se repentir; prenez-y garde, mon cher Belcour.

BELCOUR.

Oh! tenez, je n'aime pas les remontrances; je n'y suis pas accoutumé... Je vous l'ai déjà dit: mes passions ont sur moi un empire absolu.

STOCKWELL.

Eh bien! faites-vous-en l'esclave; augmentez leur force par votre faiblesse; bientôt vous ne pourrez plus même les combattre; ces fantaisies qui vous paraissent des bagatelles produiront des malheurs graves, et peut-être irréparables.

BELCOUR.

Vous êtes sévère.

STOCKWELL.

Je dois l'être... Ce langage est celui d'un père... je veux dire d'un ami. (A part.) Oh! comme je m'oublie moi-même!... J'ai frappé fort; il rougit.... Est-il sauvé?

BELCOUR.

Je vous l'avoue, monsieur Stockwell; j'allais peut-être me fâcher de m'entendre faire des leçons, si vous n'aviez, par inadvertance, laissé échapper le nom de père, et si je ne vous trouvais en effet un ton paternel qui me touche jusqu'au fond de l'ame... Pardonnez-moi... Donnez-moi la main... Je crois que ma folie se passe...

STOCKWELL.

Excellent jeune homme!... Que je vous embrasse!... (A part.) J'ai peine à lui cacher mon émotion. (Haut.) C'est parce que je me sens pour vous l'affection d'un père, que j'ai cru un moment en avoir les droits, et que j'en ai pris le langage. Au fond, votre correspondant n'a sur vous nul pouvoir... Faites ce que vous voudrez.

BELCOUR.

Non pas, non pas. Mon désir est de vous complaire; je vais commencer par aller chez miss Rusport.

STOCKWELL.

Commencer?... Et ensuite?... où irez-vous?...

BELCOUR.

Ne me le demandez pas; je ne réponds de rien, ou

plutôt je sens qu'il m'est impossible de ne pas chercher à revoir cette belle Louisa. Appelez cela folie, fantaisie, délire, si vous voulez. Enfin, monsieur Stockwell, vous-même, vous avez été jeune ?...

STOCKWELL.

Qu'est devenue la docilité que vous m'aviez promise ?

BELCOUR.

Je l'aurai en toute autre occasion, je vous le promets. Malgré votre sévérité, je vous aime, je vous respecte ; et, à mon retour, je ne manquerai pas de venir vous avouer mes fautes, pour que vous me grondiez encore.

(Il sort.)

SCÈNE XXV.

STOCKWELL seul.

Le voilà parti !... Quels sentimens il fait naître en moi !... Il me charme, et il m'afflige !... il m'effraye, et il me rassure !... Je lui vois des défauts, et il me semble que s'il ne les avait pas il serait moins aimable !... Il va courir quelque méchante aventure ; et qui sait tout le mal qu'en peut retomber sur lui et sur moi ?... Si j'essayais de l'en garantir !... Ne pourrais-je veiller sur lui à son insu ?... Ce n'est pas encore le moment de me découvrir à lui. Hélas ! il disait presque vrai sans le savoir ; j'ai eu aussi ma folie, étant jeune ; et je ne fus pas le maître de moi-même quand je me laissai entraîner à l'amour que m'inspirait sa mère.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

La scène est chez Fulmer.

SCÈNE PREMIÈRE.

FULMER, Mme FULMER.

FULMER.

Il s'appelle Belcour ; il arrive aujourd'hui même de la Jamaïque, son pays natal ; il loge chez M. Stockwell, son correspondant ; il est immensément riche... c'est tout ce que j'ai pu savoir.

Mme FULMER.

C'est assez. Il ne m'a pas été difficile de juger par moi-même qu'il est fort libéral, fort amoureux, fort disposé à la confiance et à croire ce qui flattera son amour ; mets tout cela ensemble, et dis-moi si le hasard ne nous a pas fait faire une rencontre assez heureuse.

FULMER.

Très-heureuse, et qui peut nous devenir très-utile ; il ne s'agit que de savoir en profiter. Spéculer sur les passions et les faiblesses des hommes, les flatter pour

en tirer parti, c'est ce que font nombre d'honnêtes gens ; les avocats, les médecins, les charlatans et bien d'autres n'ont pas d'autre secret pour vivre, et ils vivent très-bien. Tu dis donc qu'il est amoureux de miss Louisa ?

Mme FULMER.

Comme un fou ; et s'il y avait moyen de nous entendre un peu avec elle, de la faire entrer dans nos vues, on pourrait mener le jeune homme bien loin, sur ma parole.

FULMER.

Du côté de miss Louisa, il n'y a rien à faire... Un mot que j'ai hasardé tantôt en parlant au capitaine a été assez mal reçu... Ces gens-là sont des provinciaux, de bonnes gens à vues étroites, à principes sévères, à vieux préjugés... Certaines propositions pourraient les effaroucher et les décider à quitter notre maison ; il faut y prendre garde.

Mme FULMER.

Tu as raison ; mais alors il nous sera difficile de mener l'affaire à bien.

FULMER.

Sans la difficulté, où serait le mérite ? Et puis, en mettant en avant miss Louisa, nous nous réduirions à ne jouer que des confidens... des rôles subalternes... le bel honneur !... fi donc !... Il vaut bien mieux nous suffire à nous-mêmes, être les seuls entrepreneurs de l'affaire, pour en avoir seuls la gloire...

Mme FULMER.

Et le profit. Belcour ne tardera pas à revenir, je le gagerais.

FULMER.

La gageure serait bonne, car le voici.

Mme FULMER.

Que lui dirons-nous ?...

FULMER.

Il faut le voir venir... Il est passionné ; nous sommes de sang-froid; ni toi ni moi, Dieu merci, ne sommes des imbécilles; il y aura bien du malheur, si nous ne tirons bon parti de la circonstance.

SCÈNE II.

Les mêmes, BELCOUR.

BELCOUR.

Eh bien! madame Fulmer, où en sommes-nous ? lui avez-vous parlé ? consent-elle à me voir ?

Mme FULMER.

Comme vous êtes vif!... Je ne vous attendais pas sitôt; mais je parlais de vous.

FULMER.

Monsieur veut-il bien permettre que je lui présente mes hommages ?

BELCOUR.

Ah! c'est vous, monsieur Fulmer? bonjour.

FULMER.

Nous nous entretenions, ma femme et moi, de la générosité avec laquelle vous avez obligé tantôt ce vieil officier, le capitaine Dudley; car il n'a pu se taire sur votre bonne action.

BELCOUR.

Il a eu tort; cela ne valait pas la peine d'en parler.

FULMER.

Pardonnez-moi; cela est beau, cela est très-beau.

Mme FULMER.

Nous disions que sa fille, miss Louisa, mérite bien aussi tout l'amour que vous lui portez... Elle est charmante!

BELCOUR.

Sa fille, dites-vous? Miss Louisa est la fille du capitaine Dudley?

Mme FULMER.

Je le crois... On ne peut jamais répondre de ces choses-là.

BELCOUR.

Ce que vous m'apprenez me contrarie.

FULMER.

Pourquoi donc?

BELCOUR.

J'ai été assez heureux pour rendre service au père; cela m'engage vis-à-vis de lui; je suis obligé de res-

pecter sa tranquillité, celle de sa famille; je ne veux pas qu'il soit dit que j'aie abusé de l'infortune de ce vieillard.

FULMER.

Fort honnêtes sentimens!

Mme FULMER.

Il n'y a rien de plus louable. (A part.) On voit bien que c'est un nouveau débarqué; nos jeunes gens de Londres ne seraient pas si scrupuleux.

BELCOUR.

Allons... il faudra tâcher de me vaincre... M. Stockwell sera content de moi... Je vais de suite chez miss Rusport.

(Il va pour sortir.)

FULMER, bas à madame Fulmer.

Voilà qui va mal pour nos projets?

Mme FULMER, bas à Fulmer.

Son scrupule nous ruine. Comment faire?

FULMER, de même.

Attends... attends... je crois que j'y suis.

BELCOUR, revenant.

Il m'est pénible pourtant de renoncer... Ah! si elle n'avait pas été la fille du capitaine!... ou si je n'eusse pas connu ce brave homme!...

FULMER, à part.

C'est cela même... Pourquoi pas? Excellente idée!...

(Pendant tout le reste de la scène, Fulmer et sa femme se regardent et s'entendent, sans que Belcour s'en aperçoive.)

(Haut à sa femme.) Oh! çà, ma chère amie, dis-moi donc,

est-ce que tu penses que ce serait un grand mal d'avouer à Monsieur la vérité ?...

Mme FULMER.

La vérité ?... mais, en effet...

BELCOUR.

Comment ? quelle vérité ? que voulez-vous dire ?.. Parlez, madame Fulmer.

Mme FULMER, comme si elle allait faire un aveu.

Puisque mon mari a commencé...

BELCOUR.

Eh bien ?...

Mme FULMER.

Eh bien ?... qu'il achève. (A part.) Aussi bien ne sais-je pas du tout ce qu'il veut dire.

FULMER, à Belcour.

Monsieur, je vois en vous un jeune homme vertueux, riche, libéral; vous avez un tendre penchant pour ma jeune locataire, qui en est bien digne; je ne vois pas pourquoi je ne vous dirais pas les choses comme elles sont; miss Louisa m'en saura gré par la suite, j'en suis certain.

BELCOUR.

Voyons ; expliquez-vous donc.

FULMER.

Eh bien!... elle n'est pas la fille du capitaine ; voilà tout.

Mme FULMER, à part, avec étonnement.

Bon!...

BELCOUR.

Elle n'est pas la fille du capitaine ?

FULMER.

Ah ! vraiment, Monsieur, vous ne connaissez pas ce pays-ci ; il ne faut pas s'y fier aux apparences ; on y est diablement sujet à caution, je vous en avertis.

BELCOUR.

D'après ce que j'ai déjà vu, je n'en ai pas trop bonne opinion.

FULMER.

Par exemple, on y trouve des gens qui vivent publiquement sous les noms de mari et de femme, quoiqu'ils aient toujours oublié de remplir les formalités prescrites.

BELCOUR.

Vraiment ?

Mme FULMER.

Oh ! il ne faudrait pas aller bien loin pour en rencontrer.

FULMER.

Il y en a d'autres qui supposent entre eux des liens de parenté, qui s'appellent et se font appeler neveu, frère, fils, cousin, parce que cela leur convient de la sorte, tandis que dans le fait ils ne sont pas plus parens que vous et moi.

BELCOUR.

Je comprends ce que vous voulez dire. Miss Louisa n'est que la fille supposée de Dudley.

FULMER.

Faut-il vous raconter toute son histoire ?

BELCOUR.

Assurément; et j'y prêterai la plus grande attention.

FULMER.

Eh bien! demandez-la à ma femme.

Mme FULMER.

A moi?

FULMER.

Sans doute; tu la sais bien mieux que moi, c'est toi qui me l'as contée; n'es-tu pas la confidente intime de miss Louisa?

BELCOUR, à madame Fulmer.

Vous allez donc satisfaire ma curiosité?

Mme FULMER, paraissant hésiter.

Je ne sais trop si je dois...

FULMER.

Vous pouvez parler, ma femme; je ne vous le permettrais pas, si je ne voyais que c'est pour l'avantage de miss Louisa elle-même.

Mme FULMER, à Belcour.

En ce cas, je vais donc vous dire ce que je sais, ce que je tiens d'elle; cela ressemble à un roman: elle est du comté d'York; c'est la fille d'un bon gentilhomme de campagne; elle arriva ici, il y a environ un mois; elle m'était adressée par une de mes anciennes amies, une dame respectable de sa province; elle vint seule d'abord, me dit qu'elle s'appelait Louisa Dudley, qu'elle avait fui la maison paternelle, parce qu'on voulait la contraindre à un mariage qui lui était odieux; qu'elle ve-

nait exprès à Londres, espérant se cacher dans cette grande ville plus aisément que partout ailleurs ; qu'elle se proposait de vivre fort retirée, fort solitaire... ; et, en effet, c'est ainsi qu'elle a toujours vécu depuis qu'elle est chez moi. Oh ! il n'y a rien à dire sur sa sagesse, par exemple !...

BELCOUR.

Que des parens sont coupables de vouloir ainsi sacrifier une fille charmante et vertueuse !

Mme FULMER.

Oui, assurément ; car enfin ils exposent prodigieusement sa vertu en la forçant de prendre un parti si violent. Quelques jours après elle arrivèrent le capitaine et son fils ; ils sont de la même province qu'elle ; et il paraît qu'ils la connaissent depuis long-tems.

BELCOUR.

Et le fils du capitaine ne serait-il pas un amant préféré... et la véritable cause de sa fuite ?

FULMER.

Comme vous devinez !...

Mme FULMER.

Je ne le pense pas ; elle s'est fait du capitaine et de son fils des protecteurs ; elle a pris leur nom, qui n'est pas le sien ; elle les appelle mon père et mon frère pour dépayser davantage, et pour mieux échapper aux recherches que ses père et mère, à elle, font sûrement pour la découvrir.

BELCOUR.

Il n'y a rien là que de fort innocent.

Mme FULMER, à part.

Mon imagination ne m'a pas trop mal servie, à ce qu'il me semble ; et l'histoire est assez intéressante.

BELCOUR.

Que dites-vous ?

Mme FULMER.

Je dis que la position de miss Louisa la rend extrêmement intéressante.

BELCOUR.

Sans doute. Ainsi le capitaine n'est pas son père?

FULMER.

Ce n'est qu'un père d'emprunt, et dont le rôle va bientôt cesser; car il doit partir sous peu de jours.

BELCOUR.

Voilà qui me fait plaisir, par exemple, et qui me met à mon aise.

FULMER, à part.

C'est bien ce que je voulais.

BELCOUR.

Madame Fulmer, elle a confiance en vous; il faut absolument que vous me serviez auprès d'elle ; lui avez-vous déjà parlé de moi ?

Mme FULMER.

Je n'ai eu garde d'y manquer.

BELCOUR.

Et comment a-t-elle reçu ce que vous lui avez dit ?...

Mme FULMER.

Mais... pas mal.

BELCOUR.

Allons, je veux la voir et lui parler moi-même; je le veux.

Mme FULMER.

Vous êtes accoutumé à faire vos volontés, je le vois; mais prenez-y garde... il faut ici des précautions... Vous conduire chez elle, c'est ce qui n'est pas possible; mais je vais tâcher de l'engager à descendre... Je n'en réponds pas pourtant.

BELCOUR.

Allez donc; hâtez-vous, de grâce...

Mme FULMER.

Sur-tout ne lui dites pas un mot qui puisse lui faire soupçonner que je vous ai conté son histoire; car vous me brouilleriez avec elle, et je ne pourrais plus vous servir.

BELCOUR.

Ne craignez rien; mais allez donc, au nom du ciel...

Mme FULMER.

Vous devez vous attendre qu'elle vous parlera de vos bontés pour le capitaine, qu'elle appellera son père...

BELCOUR.

Ne vous occupez pas de ce qu'elle dira, et allez la chercher.

Mme FULMER.

J'y vais; il faut bien faire tout ce que vous voulez.

(A part.) Je sais le moyen de la faire venir. (A Belcour.) Attendez-moi un moment.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

BELCOUR, FULMER.

FULMER.

Ma foi! Monsieur, je vous fais compliment : voilà une affaire en bon train ; et dès que madame Fulmer s'en mêle... C'est une femme intelligente.

BELCOUR.

Mais vous paraissez aussi ne pas être mal-adroit.

FULMER.

Oh, moi!... je suis un bon homme, tout simple ; mais je prends intérêt à vous, à miss Louisa. Dans le fait, pourquoi ne chercheriez-vous pas à être aimé d'elle aussi bien que son prétendu frère ?...

BELCOUR.

Vous croyez donc qu'il lui fait la cour ? Votre femme disait que non.

FULMER.

Elle n'a pas voulu tout dire : les femmes se gardent toujours le secret entre elles sur certaines confidences... Elles vont venir ; j'ai un conseil à vous donner : point de lenteur ; point de timidité mal entendue ; et sur-tout n'oubliez pas que la libéralité est un puissant moyen de succès. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

SCÈNE IV.

BELCOUR seul.

Ma foi... puisque les choses sont ainsi, puisqu'elle n'est pas la fille du capitaine, qu'elle est libre, brouillée avec ses parens, je puis tenter l'aventure... Je puis au moins me mettre sur les rangs aussi bien que ce jeune Dudley... Je le défie de l'aimer autant que moi... Mais il me semble aussi qu'elle m'impose du respect... Je crains de n'oser lui exprimer tout ce que je sens pour elle... Allons, allons, Belcour, du courage; si tu réussis, quel bonheur!... Oui... Il faut que je parvienne à lui plaire... Il le faut... Que ne donnerais-je pas pour en être aimé?...

SCÈNE V.

BELCOUR, STOCKWELL.

BELCOUR, avec étonnement.

Monsieur Stockwell!... Comment? c'est vous, mon ami?... Par quel hasard?

STOCKWELL.

Vous ne m'attendiez pas?

BELCOUR.

Non, en vérité.

STOCKWELL.

Après que vous m'avez eu quitté tantôt, j'ai éprouvé la plus grande inquiétude... Je songeais, pardonnez-

moi ma franchise, je songeais à l'extravagance que vous alliez faire, au péril que vous alliez courir... Je vous aime, mon cher Belcour.

BELCOUR.

Oh ! je n'en doute pas ; et je puis vous le dire aussi du fond du cœur : je vous aime, mon cher Stockwell.

STOCKWELL.

Je vous ai fait suivre à votre insu par Stukely ; il est revenu m'apprendre que vous n'aviez pas commencé par aller chez miss Rusport, comme vous me l'aviez promis.

BELCOUR.

Eh ! non ; que voulez-vous ?... J'étais pourtant sorti dans cette intention; mais à peine ai-je été dehors, que je me suis senti entraîné par une impulsion irrésistible...

STOCKWELL.

Qui vous a conduit dans cette maison. Je l'ai su, et je me suis décidé à venir vous y trouver.

BELCOUR.

Je ne peux pas vous dire que je sois fort content de vous y voir. Mais, enfin...

STOCKWELL.

C'est ici que demeure l'aimable personne ?

BELCOUR.

Oui, c'est ici ; je ne l'ai pas encore vue ; je l'attends ; une femme dont je vous ai déjà parlé, qui paraît honnête, et dont je n'ai nulle raison de me défier...

STOCKWELL.

A votre âge et avec votre caractère, on ne se défie de personne.

BELCOUR.

Cette femme est l'amie de miss Louisa ; elle lui a déjà parlé de moi.

STOCKWELL.

Et savez-vous qui est cette miss Louisa, quels sont ses parens ?

BELCOUR.

Oui, je le sais ; c'est une longue histoire, et que je n'aurais pas le tems de vous dire ; mais ce que je sais bien mieux, c'est qu'à présent je l'aime plus que jamais, et que j'ai aussi plus d'espérance de m'en faire aimer.

STOCKWELL.

Si je vous proposais d'abandonner ce projet !... de sortir à l'instant de cette maison !... Je suis bien loin de l'exiger ; je ne vous le demande pas même. (A part.) Ne compromettons pas notre autorité naissante ; ne nous exposons pas à un refus formel.

BELCOUR.

Si vous le vouliez absolument ?... Mais daignez ne le pas vouloir... Tenez, je vais vous faire une autre proposition : elle va venir, du moins on me l'a promis... Demeurez ; voyez-la ; vous la jugerez... Vous la jugerez, comme moi, la plus belle de toutes les belles, et la plus digne d'être aimée.

STOCKWELL.

Soit. Mais vous irez chez miss Rusport : je l'ai fait prévenir de votre visite ; elle vous attend.

BELCOUR.

J'irai... soyez-en sûr... O ciel ! la voici ! Ah! regardez-la, regardez-la, je vous prie...

STOCKWELL.

Le premier coup-d'œil prévient en sa faveur.

BELCOUR.

Ah ! je vous le disais bien.

SCÈNE VI.

Mme FULMER, LOUISA, BELCOUR, STOCKWELL.

Mme FULMER, à part, en entrant.

Il n'est pas seul... Quelle est cette vieille figure qui est avec lui ? (A miss Louisa.) Madame, voici ce digne et excellent jeune homme, monsieur Belcour.

LOUISA, avec surprise.

Ah ! c'est lui !... je le reconnais !... c'est celui qui m'a suivie dans la rue !...

BELCOUR, à part.

C'est un ange!... Je suis hors de moi!... (S'avançant vers Louisa.) Madame, me pardonnerez-vous les importunités ?... Je crains de vous avoir déplu...

LOUISA.

Madame Fulmer m'apprend que c'est vous, Monsieur, dont mon père a éprouvé les bontés...

BELCOUR.

Oh ! ne parlons point de cela, je vous prie.

LOUISA.

Pardonnez-moi, Monsieur; je dois m'en souvenir, je dois en parler. Si mon père et mon frère eussent été au logis!... Mais ils sont sortis tous deux, et je n'ai pu résister au désir de venir vous offrir des remercîmens...

BELCOUR.

Souffrez que je vous interrompe à ce mot. Je n'ai rien fait...

LOUISA.

Vous me voyez moins effrayée que je ne l'étais tantôt quand vous m'avez rencontrée ; madame Fulmer a bien voulu m'accompagner, et vous avez avec vous un ami qui paraît si respectable!...

STOCKWELL.

Miss, rien n'est plus obligeant.

LOUISA.

Si Monsieur était votre père, monsieur Belcour, on pourrait le féliciter d'avoir un fils tel que vous.

BELCOUR, *bas.*

Eh bien! monsieur Stockwell?...

STOCKWELL, *bas à Belcour.*

J'en suis content ; j'en ai fort bonne opinion.

BELCOUR, *à Louisa.*

M. Stockwell me tient lieu de père, en effet; et s'il

voulait me faire passer pour son fils, comme il arrive quelquefois... On suppose des parentes...

Mme FULMER, bas à Belcour.

Paix donc; voulez-vous qu'elle soupçonne que vous êtes instruit? Tout serait perdu.

BELCOUR.

Enfin, M. Stockwell est mon meilleur ami.

(Bas à M. Stockwell.)

Eh bien! mon cher mentor, vous la voyez!... vous la jugez comme moi!... Est-il possible de ne pas l'aimer?

STOCKWELL, de même.

Il faudrait la connaître davantage pour prononcer.

BELCOUR, bas à Stockwell.

Laissez-moi faire connaissance avec elle... Votre présence lui impose nécessairement... Elle m'impose à moi-même...

STOCKWELL, de même.

Je vous entends... vous désirez que je vous laisse... Eh bien! soit; je m'en rapporte à votre bon naturel; je ne veux pas être pour vous un triste et importun censeur... Adieu. (A part.) Je m'en vais un peu rassuré; la jeune personne paraît réellement honnête. (Haut.) Mesdames, une affaire m'appelle; j'ai l'honneur de vous saluer... Adieu, mon ami.

SCÈNE VII.

Mme FULMER, BELCOUR, LOUISA.

BELCOUR.

Un bien digne homme!... mais un peu grave, un peu

sévère!... (A Louisa.) Oh! çà, maintenant, permettez-moi de vous exprimer, si je puis, tout ce que je sens pour vous; vous m'avez charmé à la première vue; je brûlais d'avoir avec vous un entretien, pour vous dire que depuis que je vous ai rencontrée je ne suis plus à moi, je ne veux plus vivre que pour vous.

LOUISA.

Vous m'étonnez, Monsieur; êtes-vous dans votre bon sens? Vous faites-vous un jeu de ma position et de mes malheurs? Croyez-vous tirer avantage de votre générosité?... ou êtes-vous dans l'usage de débiter de ces folies à toutes les femmes que vous rencontrez?...

BELCOUR.

Non, sur ma vie. Comme vous êtes la plus belle personne que j'aie jamais vue, vous êtes aussi la première à qui j'aie fait une pareille déclaration... Vous parlez de vos malheurs!... Devriez-vous en éprouver?... Ah! permettez-moi de chercher les moyens de les adoucir... Mettez-moi à l'épreuve; disposez de moi, de ma fortune...

LOUISA.

N'en dites pas plus, Monsieur; de pareilles offres sont presque une offense; ce n'est pas là ce qui me fera croire à la sincérité d'une déclaration faite si brusquement. Je vous ai fait mes remercîmens; je n'ai plus rien à vous dire ni à entendre de vous... Adieu.

(Elle sort précipitamment.)

SCÈNE VIII.

BELCOUR, Mme FULMER.

BELCOUR.

Oh ! comme ce petit mouvement de fierté lui sied bien, et la rend encore plus belle !

(Il va pour la suivre.)

Mme FULMER, le retenant.

Arrêtez, Monsieur, arrêtez ; si vous faites un pas pour la suivre, ne comptez plus sur moi ; ce n'est pas le moment...

BELCOUR.

Je crains de l'avoir offensée, et je voudrais...

Mme FULMER.

Offensée !... Rassurez-vous ; je connais bien mon sexe ; une déclaration ne nous plaît pas toujours ; mais elle ne nous offense jamais.

BELCOUR.

Mais ce qu'elle vient de me dire en sortant...

Mme FULMER.

Ce n'est pas à ce que les femmes disent qu'il faut croire, c'est à la manière dont elles le disent. Vous étiez trop troublé vous-même pour bien juger ce qui se passait en elle : moi, qui étais plus de sang-froid que vous deux, je vous réponds qu'elle n'était pas si fâchée qu'elle voulait le paraître ; et, pour une première entrevue, vous n'avez pas à vous plaindre, sur ma parole ; je m'y connais.

BELCOUR.

Vous paraissez une habile femme, madame Fulmer. Tenez, je vous avouerai que mon amour est encore irrité par son petit orgueil, par sa fuite précipitée...

Mme FULMER.

Sans doute ; et croyez-vous que ce n'ait pas été précisément son intention?... Quelle femme ne sait pas que sa résistance est un attrait de plus ?... Mais, Monsieur, je ne sais trop, moi, si je puis, si je dois me mêler d'une pareille affaire ; ma délicatesse ne me permet pas...

BELCOUR.

Je comprends... Tu veux que ma libéralité mette encore une fois ta délicatesse à ton aise... Eh bien ! (Il fouille dans sa poche.) Ah ! morbleu !... qu'est-ce qui m'arrive ?... Je t'ai donné tantôt ma bourse... j'ai fait usage des billets de banque que j'avais sur moi... et j'ai oublié, en rentrant au logis, de prendre de l'argent... (Il tire de sa poche l'écrin de miss Rusport.) J'ai bien là un écrin de diamans...

Mme FULMER.

Un écrin de diamans, dites-vous ?... Ah ! voyons... Permettez... (Elle le prend des mains de Belcour, et l'ouvre.) Oh ! que cela est beau !... que cela est magnifique !... Voilà un écrin qui vaut plus de mille guinées; il m'a plus d'une fois passé des pierreries par les mains.

BELCOUR.

Vaut-il bien mille guinées ?... Cela se peut; je le croirais volontiers.

Mme FULMER.

Comme vous dites cela froidement !...

BELCOUR.

Que m'importe ?...

Mme FULMER.

Comment ?... que vous importe ?... Aimez-vous miss Louisa ? Désirez-vous d'en être aimé ?

BELCOUR.

Ce serait tout le bonheur de ma vie... Depuis que je l'ai vue, depuis que lui ai parlé, il n'est rien que je ne voulusse faire... Est-ce que vous pensez que l'offre de cet écrin lui serait agréable ?...

Mme FULMER.

Si je le pense ?... Ah ! qu'on voit bien que vous venez de loin !... Mais dans quel pays les femmes n'aiment-elles pas ce qui les fait briller, ce qui ajoute à l'éclat de leurs charmes ?... Les dentelles, les cachemires, les perles et les diamans, il n'y a rien de plus persuasif au monde, il n'y a rien de plus dangereux pour la vertu des belles.

BELCOUR.

Celle-ci paraît si fière !... Vous avez vu comme elle a rejeté loin mes offres de service...

Mme FULMER.

Je le crois bien ; des paroles touchent faiblement : on peut douter qu'elles soient sincères ; mais un écrin comme celui-ci !... Oh ! ne m'en parlez pas ; il y a de quoi apprivoiser le cœur le plus récalcitrant.

BELCOUR.

Oh ! si j'en étais bien sûr !...

Mme FULMER.

Il faut vous avouer que, malgré sa fierté, Miss Louisa éprouve en ce moment une gêne extrême ; elle en est aux expédiens...

BELCOUR.

Est-il possible ?

Mme FULMER.

Ah ! mon Dieu, oui. La pauvre jeune personne est fort à plaindre : hier encore, pour me payer le loyer qu'elle me doit, elle voulait se défaire d'une petite bague à laquelle elle paraissait pourtant tenir beaucoup ; elle me disait de la lui faire vendre à tout prix...

BELCOUR.

O ciel !... une si charmante personne réduite à ces extrémités !... Vendez plutôt l'écrin ; donnez-le-lui, si elle veut l'accepter.

Mme FULMER, à part.

Bon ! nous y voilà. (Haut.) Elle l'acceptera, je vous en réponds... Mais je vous admire... Avec quelle générosité, avec quelle facilité vous faites un si riche cadeau !...

BELCOUR.

Si riche ! si riche ! une belle bagatelle ! Je lui en donnerai dix fois autant, si cela peut lui plaire.

Mme FULMER.

Dix fois autant !... Allons, allons ; votre succès est

sûr. Ecoutez, je vais sur-le-champ lui montrer cet écrin : le capitaine et son fils ne sont pas ici ; elle est seule ; le moment est favorable...

BELCOUR.

Eh ! mais, non ; cela ne se peut pas. Je pense que ces diamans sont à miss Rusport, à qui je dois les rendre...

Mme FULMER.

C'est qu'il ne faudrait pas différer... La circonstance est pressante... Vous savez ce qu'on dit : un bienfait en vaut deux, quand il arrive à propos... Je ne retrouverais peut-être pas l'occasion...

BELCOUR.

Dans le fait, je puis reporter à miss Rusport des diamans trois fois plus beaux que les siens...

Mme FULMER.

C'est cela même... et quand vous ne feriez que les lui changer, elle en serait charmée : en fait de parure, les dames préfèrent toujours les plus nouvelles... Mais vous dites cela peut-être pour me reprendre l'écrin.... tout comme il vous plaira... Si vous n'avez pas de confiance en moi, le voici... (A part.) Il faut payer d'audace.

BELCOUR.

Eh ! non, gardez-le : à qui voulez-vous que je m'adresse ?... Mais, dites-moi, de quel prétexte allez-vous vous servir ?...

Mme FULMER.

De quel prétexte ?... Il n'en faut pas ; une femme est toujours bien aise de voir de beaux diamans ; je lui montrerai ceux-ci comme pour les lui faire admirer ; je lui dirai, ce qui est vrai, qu'on me les a laissés de confiance ; et puis tout doucement, quand cette vue aura fait sur elle une certaine impression, j'amènerai les choses de loin, avec adresse, avec délicatesse... Laissez-moi faire.

BELCOUR.

C'est cela ; tu t'y entends à merveille.

Mme FULMER.

Vous vous moquez ; la nature du cadeau en rend l'offre plus facile ; un écrin de diamans de cette valeur !... dans la position où elle est !... cela ne se refuse pas ; et l'accepter une fois, vous sentez que c'est s'engager à la reconnaissance.

BELCOUR.

Tu es charmante. Allons, je vais sur-le-champ me procurer d'autres diamans pour miss Rusport ; elle n'y perdra pas... au contraire... Je crois pourtant que je fais là une étourderie...

Mme FULMER.

Bon !... quand c'en serait une, la femme la plus sage n'est point fâchée qu'on fasse pour elle une étourderie : elle en est plus certaine d'être aimée.

BELCOUR.

Je n'ai pas un instant à perdre ; je remets mon sort entre tes mains, ma chère Fulmer !...

Mme FULMER.

Fiez-vous-en à moi. Vous m'avez intéressée : je n'ai jamais su désespérer les jeunes gens bien amoureux. Je suis d'une bonté !...

BELCOUR.

Je reviendrai dans une heure.

Mme FULMER.

Dans une heure ! le terme est court... N'importe, il me suffira. Revenez.

BELCOUR.

Que je t'aurai d'obligation !... Je m'en acquitterai... tu peux y compter. (Il l'embrasse.) Adieu, ma chère amie.

(Il sort.)

Mme FULMER.

Adieu, adieu. Vous êtes un aimable jeune homme, et... (Quand il est parti.) une bien bonne dupe.

SCÈNE IX.

Mme FULMER seule.

Fulmer !... Eh ! Fulmer !... arrive donc !... Hé ! vîte !

SCÈNE X.

FULMER, Mme FULMER.

FULMER.

Me voilà : qu'y a-t-il de si pressé ?

Mme FULMER.

Ce qu'il y a ? regarde un peu : que penses-tu de ces bijoux ?

FULMER.

Qu'est-ce que c'est ? un écrin de diamans !... Comment ? diable !... déjà ? Comment as-tu fait ?...

Mme FULMER.

Ah ! ah ! devine.

FULMER.

Oh ! çà, est-ce que tu aurais exercé ici ton ancien talent ?... Tu étais d'une adresse pour escamoter une bourse, un bijou ; aussi avais-tu été à bonne école !

Mme FULMER.

Eh ! non ; où vas-tu chercher cela ? Belcour m'a donné cet écrin...

FULMER.

Il te l'a donné ?

Mme FULMER.

C'est-à-dire qu'il m'a chargée de l'offrir en son nom à miss Louisa, dont il est plus épris que jamais !...

FULMER.

Voilà un jeune homme bien confiant, et un écrin bien employé !

Mme FULMER.

Il doit revenir dans une heure; il n'y a pas un instant à perdre pour...

FULMER.

Pour décamper, n'est-ce pas ?

Mme FULMER.

Tu l'as dit.

FULMER.

On en revient toujours à ses premières inclinations. Je reconnais mon aimable bohémienne.

Mme FULMER.

Nous pouvons nous retirer dans quelque province éloignée, en Ecosse...

FULMER.

Si nous passions le détroit, qu'en dis-tu ? de l'autre côté de la mer? il me semble que cela vaudrait mieux.

Mme FULMER.

Nous y serions plus en sûreté.

FULMER.

Il ne nous faut pas un gros bagage.

Mme FULMER.

Ni de grands préparatifs. Nous avons de quoi faire face aux frais de route.

FULMER.

Je fais un abandon général à mes créanciers de tout mon avoir; je me dépouille entièrement pour eux : que peuvent-ils exiger de plus ?

Mme FULMER.

Rien, assurément.

FULMER.

S'ils aiment la lecture, ils auront de quoi se satisfaire; je leur laisse mon fonds de librairie.

Mme FULMER.

Si, pour supporter leur perte, ils ont besoin de philosophie, ils en trouveront une provision, tant reliée que brochée, sur les tablettes du magasin.

FULMER.

Allons, Margarita, partons; quittons cet ingrat pays où les honnêtes gens ont tant de peine à vivre.

Mme FULMER.

Adieu, monsieur Belcour.

(Ils sortent tous deux.)

SCÈNE XI.

Le théâtre change. La scène est chez M. Stockwell.

Miss CHARLOTTE, STUKELY.

CHARLOTTE.

M. Stockwell est sorti, dites-vous ?

STUKELY.

Oui, Madame; il sera bien fâché de ne s'être pas trouvé au logis pour vous recevoir.

CHARLOTTE.

Je venais lui faire mes sincères remercîmens. Vous en savez bien le motif: c'est vous, Monsieur, qui avez eu la complaisance de m'apporter de sa part les trois cents livres sterling que je lui avais demandées à emprunter.

STUKELY.

Et j'ai eu l'honneur de vous dire que vous lui feriez plaisir, toutes les fois que vous vous adresseriez à lui en pareille circonstance.

CHARLOTTE.

Cela est trop obligeant. Il ne veut pas non plus gar-

der mes diamans, et il m'a annoncé qu'il me les renverrait... Quel est ce M. Belcour à qui il a donné la commission de me les rapporter ?...

STUKELY.

M. Belcour est un jeune créole qui arrive de la Jamaïque, et auquel M. Stockwell prend le plus vif intérêt.

CHARLOTTE.

Il le loge chez lui, je crois ?

STUKELY.

Oui, Madame; mais M. Belcour n'est pas ici non plus pour l'instant. C'est un jeune homme d'une extrême vivacité ; il était rentré tout à l'heure avec beaucoup de précipitation, et il est ressorti de même. Il n'aime pas à rester en place, à ce qu'il me paraît.

CHARLOTTE.

Lorsqu'il viendra chez moi de la part de son ami, M. Stockwell, il peut être sûr d'être bien reçu... Mais que vois-je ?... voici quelqu'un de ma connaissance !... le major O'Flaherty ?...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, le major O'FLAHERTY.

O'FLAHERTY.

Oui, Miss, c'est moi-même, comme vous le voyez. J'ai reconnu votre voiture à la porte ; on m'a dit que vous étiez ici, et je suis entré par deux raisons que je vais avoir l'honneur de vous expliquer.

CHARLOTTE.

Je suis toujours fort aise de vous voir, Major. Monsieur Stukely, que je ne vous retienne point ; faites vos affaires.

STUKELY.

J'allais vous en demander la permission.

(Il salue et sort.)

SCÈNE XIII.

Miss CHARLOTTE, le major O'FLAHERTY.

O'FLAHERTY.

Ma première raison, c'est de vous présenter mes très-humbles hommages, et de vous offrir mes petits services, s'ils peuvent vous être utiles.

CHARLOTTE.

Je vous suis fort obligée, major. Et la seconde ?

O'FLAHERTY.

La seconde, c'est que j'ai à vous apprendre une nouvelle. Je suis brouillé avec milady Rusport, avec votre belle-mère.

CHARLOTTE.

Et peut-être vous désirez que je me mêle du raccommodement ? Je suis toute prête.

O'FLAHERTY.

Du raccommodement ?... point du tout. Je ne veux point qu'il y ait de raccommodement.

CHARLOTTE.

Cela est donc bien sérieux ?... A quelle occasion ?...

O'FLAHERTY.

Je vais vous le dire; moi, je ne cache rien. Je m'étais mis sur le pied, vous savez, de rendre à milady des soins, des assiduités; j'avais des projets, ils étaient légitimes; et je puis dire qu'en épousant le major Denis O'Flaherty, elle n'aurait pas rencontré un mal-honnête homme.

CHARLOTTE.

Je puis rendre justice à votre galanterie; j'en ai été souvent témoin.

O'FLAHERTY.

Eh bien! tantôt elle me charge de porter une lettre de sa part au capitaine Dudley, un brave et digne homme; elle me fait promettre que j'exigerai de lui qu'il fasse ce qu'elle lui mande par sa lettre; je ne savais pas seulement de quoi il s'agissait; n'importe, je le promets; j'apprends ensuite du capitaine lui-même que milady veut et ordonne qu'il s'éloigne de Londres à l'instant avec sa famille.

CHARLOTTE.

Avec sa famille?

O'FLAHERTY.

Oui, Miss; mais ce n'est rien encore que cela; mon vieux camarade, le capitaine, y consent; je retourne rendre compte à milady du succès de ma négociation; et voilà qu'en causant elle m'apprend que le pauvre capitaine lui a fait demander quelque secours d'argent, pour pouvoir se mettre d'une expédition sur la côte

d'Afrique... je ne sais où... Eh bien! lui dis-je, vous qui êtes riche, vous lui avez envoyé bien vîte ce dont il avait besoin?... Au contraire, me répond-elle, je l'ai refusé net, et il n'aura pas un sou de moi. A cette parole, je me suis levé, j'ai pris mon chapeau, et je lui ai fait une profonde révérence. Comme je sortais : « Où allez-vous, Major? m'a-t-elle demandé. — Hors de votre maison, bien vîte, lui ai-je répondu, avant que le Ciel vous punisse, et que le toit m'écrase en vous tombant sur la tête. »

CHARLOTTE.

Vous lui avez dit cela, Major?

O'FLAHERTY.

Cela même, très-positivement; et j'ai ajouté : « Oui, soyez sûre que le Ciel vous punira de votre dureté envers un vieux soldat; encore dit-on qu'il est votre parent, et très-proche!... »

CHARLOTTE.

Il est son beau-frère, seulement.

O'FLAHERTY.

Son beau-frère!... Voyez!... cela est odieux. « Allez, ai-je dit en sortant, gardez vos richesses; je ne veux point les partager avec vous, elles me porteraient malheur; le plus horrible de tous les êtres, c'est une créature humaine sans pitié pour ses semblables. Adieu, Milady. » Et je ne veux pas la revoir; et je ne la reverrai pas.

CHARLOTTE.

Ah ! Major !... vous êtes réellement un excellent homme !...

O'FLAHERTY.

Miss Charlotte n'a rien à m'ordonner ?...

CHARLOTTE.

Je vous suis obligée. Je suis venue ici pour voir le maître de la maison; je l'attends ; et je ne voudrais pas abuser de votre complaisance.

O'FLAHERTY.

C'est moi-même qui craindrais de vous importuner. Miss Charlotte, je vous présente mon très-humble respect.

(Il salue et sort.)

SCÈNE XIV.

CHARLOTTE seule.

La drôle d'aventure !... Le singulier homme que ce bon Irlandais !... A lui voir faire la cour à ma belle-mère, je le croyais avide, intéressé ; et il se trouve qu'il est du caractère le plus généreux !... Je suis charmée d'avoir fait cette découverte à son avantage, et je ne suis pas trop fâchée, je l'avoue, du désappointement qui arrive à ma chère belle-mère... elle le mérite bien !... Mais quel est ce jeune homme ?... c'est sans doute le nouvel arrivé, le jeune ami de M. Stockwell.

SCÈNE XV.

Miss CHARLOTTE, BELCOUR.

BELCOUR.

Madame, j'ai l'honneur...

CHARLOTTE.

C'est monsieur Belcour ?...

BELCOUR.

Moi-même.

CHARLOTTE.

Votre ami, monsieur Stockwell, m'avait annoncé votre visite ; mais je puis la recevoir ici...

BELCOUR.

La rencontre est heureuse pour moi... (A part.) Une fort jolie personne !...

CHARLOTTE.

Vous êtes nouvellement arrivé dans ce pays-ci, Monsieur ; puis-je vous demander si Londres est de votre goût ?...

BELCOUR.

J'en suis dans l'enthousiasme; il me semble que c'est le séjour de la richesse, des plaisirs, et en même tems de l'industrie, de l'activité...

CHARLOTTE.

Oui ; tous les matins on se tourmente pour gagner de l'argent, et tous les soirs on s'amuse à le dépenser. Et n'avez-vous pas fait quelque remarque particulière ?

BELCOUR.

Pardonnez-moi, Madame; j'ai remarqué d'abord que les femmes y sont charmantes, et ensuite que les hommes sont très-prompts à s'en laisser charmer.

CHARLOTTE.

Vous avez déjà vu cela? Vous êtes un habile observateur!...

BELCOUR.

Et les mêmes observations se présentent encore à moi dans ce moment; la première, d'après ce que je vois; la seconde, d'après ce que j'éprouve.

CHARLOTTE.

Ah! de la galanterie!... Laissons cela, je vous prie; point de complimens... N'avons-nous pas une affaire à traiter ensemble?... Il me semble que M. Stockwell m'a fait dire que vous me remettriez un écrin que je lui avais envoyé, et qu'il a eu la noblesse de ne pas vouloir garder?...

BELCOUR, *à part.*

Aïe! aïe!.... Voilà un mauvais moment à passer..... Comment en sortirai-je?...

CHARLOTTE.

Que dites-vous?

BELCOUR, *embarrassé.*

Il est vrai, Madame... J'ai reçu cette commission de M. Stockwell... Voici un écrin dans ma poche... prenez-le... serrez-le... (*Il lui donne un écrin.*) il n'y manque rien... ne vous donnez pas la peine de l'examiner.

CHARLOTTE.

Comment?... Voilà une singulière manière de traiter cette affaire!... Vous voulez que je n'examine pas?... (Elle ouvre l'écrin.) Ce ne sont pas là mes diamans, Monsieur?...

BELCOUR.

Non, Madame.

CHARLOTTE.

Ceux-ci sont beaucoup plus beaux, et d'une valeur plus considérable?

BELCOUR.

Oui, Madame.

CHARLOTTE.

Qu'est-ce que cela signifie?

BELCOUR.

Ne trouvez-vous pas que ceux-ci sont moins anciens, plus à la mode que les vôtres?

CHARLOTTE.

Je le crois, en effet... Je vous suis vraiment très-obligée d'avoir fait pour moi ce troc de mes diamans... Mais, encore une fois, qu'est-ce que cela veut dire? Je ne présume pas que vous ayez l'intention de me faire un présent; à quel titre, et comment pourrais-je le recevoir?

BELCOUR.

Tenez, Madame, ayez quelque pitié de moi. Je vois trop tard que j'ai fait une extravagance; mais je suis incapable d'inventer un mensonge, y allât-il de ma vie.

Il est très-vrai que ce ne sont pas là vos diamans ; j'ai donné les vôtres ; j'en ai disposé comme s'ils m'eussent appartenu, en me promettant de les remplacer par d'autres qui vous plairaient davantage. De grâce, pardonnez-le-moi ; acceptez ceux-ci, non pas en présent, mais en échange ; si vous ajoutiez vos reproches à ceux que je me fais déjà, ma punition serait trop sévère.

CHARLOTTE.

Votre sincérité me désarme, monsieur Belcour ; je garde pour l'instant cet écrin, non pas en échange, mais en dépôt, et parce que je vois que c'est le seul moyen de vous réconcilier avec vous-même ; mais songez très-sérieusement que je ne puis rien accepter au-delà de ce que valaient mes diamans. Ne pourriez-vous les ravoir ?... vous les avez donnés ?

BELCOUR.

Eh ! oui ; pressé par le moment, ayant fait usage de tout l'argent que j'avais sur moi, et ne me trouvant plus que cet écrin dans la poche...

CHARLOTTE.

Ah ! j'entends ; vous en avez disposé pour faire une bonne action ; le motif peut vous servir d'excuse...

BELCOUR.

Une bonne action ?... Je crains bien que mon intention ne fût pas aussi louable, aussi pure que vous avez la bonté de le supposer.

CHARLOTTE.

Comment donc ?... Expliquez-vous.

BELCOUR.

Pardon; mais c'est une aventure dont il me semble que je ne dois pas... que je n'oserais vous entretenir...

CHARLOTTE.

Vraiment!... mais je devine alors de quoi il s'agit; voilà qui justifie une partie de vos remarques; vous avez été bien prompt à vous laisser charmer; vous avez déjà fait un choix?

BELCOUR.

Un choix? non. Un choix suppose quelques réflexions, et il n'y en a eu aucune de ma part. J'ai été surpris, vaincu, en un instant, avant de connaître même l'aimable vainqueur qui m'a subjugué.

CHARLOTTE.

Vous piquez ma curiosité; allons, faites-moi votre confidence; vous pouvez compter sur ma discrétion.

BELCOUR.

Je vous ai déjà dit que je n'oserais...

CHARLOTTE.

Je l'exige; que je sache au moins à qui vous avez donné mes diamans; je vous le pardonne à cette condition.

BELCOUR.

Eh bien!... c'est à une jeune personne nouvellement arrivée de province, toute charmante; je la connais bien peu, comme vous pouvez croire; elle loge dans Piccadilly, chez un libraire nommé Fulmer.

CHARLOTTE.

Chez Fulmer, dites-vous ?... singulière rencontre !... Serait-ce miss Louisa Dudley ?...

BELCOUR.

C'est son nom, ou celui qu'elle se donne. Sa position malheureuse la rend encore plus intéressante ; des parens durs et cruels...

CHARLOTTE.

Il est vrai qu'elle n'a pas à se louer de toutes les personnes de sa famille.

BELCOUR.

Qu'est-ce, Madame ? vous la connaissez ?

CHARLOTTE.

Dispensez-moi, quant à présent, de vous en dire davantage. (A part.) Il faut auparavant que j'aie éclairci le fond de cette aventure.

BELCOUR.

Puis-je me flatter que vous ayez fait grâce à la légèreté de ma conduite ?

CHARLOTTE.

N'en parlons plus. Ainsi c'est à miss Louisa que vous avez donné mes diamans ?... Et elle les a reçus ?

BELCOUR.

Je l'espère, et je le désire.

CHARLOTTE.

Et moi, j'en doute. Il y a là quelque chose que je ne puis comprendre.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, STUKELY.

STUKELY.

Madame, monsieur Stockwell vient de m'envoyer dire qu'il est retenu par une affaire, et qu'il ne rentrera pas aussitôt qu'il le croyait. Je craindrais que vous ne l'attendissiez long-tems...

CHARLOTTE.

Allons; je reviendrai dans un moment plus favorable.

STUKELY.

Ou lui-même il aura l'honneur d'aller chez vous.

CHARLOTTE.

Monsieur Belcour, donnez-moi la main jusqu'à ma voiture; et en y allant je vous demanderai encore quelques explications. (A part.) Il faut absolument démêler la vérité de cette histoire dans laquelle ma chère Louisa se trouve compromise.

BELCOUR.

Madame, je suis à vos ordres.

CHARLOTTE.

Adieu, monsieur Stukely.

STUKELY, saluant.

Madame!...

BELCOUR, à part.

Je suis trop heureux d'avoir trouvé dans miss Charlotte une personne aussi aimable et aussi indulgente.

(Il donne la main à miss Charlotte, et ils sortent ensemble. Stukely rentre dans l'appartement.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

La scène est chez Fulmer.

SCÈNE PREMIÈRE.

LOUISA, CHARLES DUDLEY.

CHARLES, appelant.

Monsieur Fulmer!... madame Fulmer!... Ils ne répondent point!... Il est singulier que nous ne les trouvions ni l'un ni l'autre.

LOUISA.

Ordinairement, il en reste au moins un des deux à la maison.

CHARLES.

Je ne sais pourquoi la mine de ces gens-là ne me revient pas... Je ne voudrais pas m'y fier... Mais, de grâce, répétez-moi donc cette histoire de diamans; car elle est inconcevable.

LOUISA.

Vous savez que je suis allée rendre à miss Charlotte sa visite; je l'ai trouvée arrivant de chez M. Stockwell;

elle a commencé par me forcer d'accepter ces trois cents livres sterling que je viens de remettre à mon père...

CHARLES.

Bonne Charlotte!... Ensuite...

LOUISA.

Ensuite elle m'a dit qu'elle avait vu M. Belcour, et que dans leur conversation il lui avait assuré positivement qu'il m'a fait présent d'un écrin de diamans...

CHARLES.

Et que vous l'aviez reçu?

LOUISA.

Il s'en flattait; Mme Fulmer paraissait mêlée dans cette négociation.

CHARLES.

Le pis que j'y trouve, c'est que vous y soyez compromise... Quelle idée ce M. Belcour se fait-il de nous? Comment se permet-il d'assurer que vous recevez de lui des présens?

LOUISA.

Il est certain qu'il m'importe que ce mystère soit éclairci.

CHARLES.

C'est moi, c'est votre frère que ce soin regarde... N'inquiétons point mon père de cette aventure... Les Fulmer ne sont point ici; ils peuvent tarder long-tems à revenir; je vais m'adresser à M. Belcour lui-même;

je le trouverai chez M. Stockwell ; je saurai de lui la vérité de cette affaire.

LOUISA.

Vous irez sans doute aussi remercier l'aimable miss Charlotte ?

CHARLES.

Oui, ma sœur, j'irai. Vous savez combien j'aime miss Charlotte ; j'ose m'en croire aimé ; pourquoi faut-il que ma mauvaise fortune me défende de penser à des nœuds qui auraient fait mon bonheur ?

LOUISA.

Et le sien. Je vous plains, mon frère, et je vous admire.

CHARLES.

Nous sommes pauvres, Louisa, et nous devons avoir les vertus de l'infortune. Elle nous commande la prudence, et je vous engage à vous défier de Belcour. Il peut avoir des vues honorables; il peut aussi n'être qu'un homme léger, sans principes; c'est ce que je pourrai reconnaître dans la conversation que je me propose d'avoir avec lui. En attendant, je vous le répète, agissez avec prudence ; défiez-vous ; je crains pour vous quelque piége.

LOUISA.

Monsieur Belcour ne paraît pas capable de fausseté; je croirais plutôt qu'il pousse à l'excès la franchise...

CHARLES.

Ne vous laissez pas trop prévenir en sa faveur...

Souffrez ce conseil de la part d'un frère à qui votre réputation est aussi chère que la sienne, et qui sera toujours prêt à braver tous les périls pour vous protéger et pour vous défendre... Adieu, ma sœur.

(Il sort.)

LOUISA.

Revenez bientôt, mon cher frère.

SCÈNE II.

LOUISA seule.

Charles a raison... Belcour est un jeune homme prompt à céder à toutes les impressions... elles sont chez lui trop vives pour être durables... Mais il paraît bien éloigné du mensonge et de la dissimulation : un air aussi ouvert que le sien n'est pas celui d'un mal-honnête homme... La brusquerie même de ses manières a quelque chose de piquant et d'aimable... Avec quelle grâce, avec quelle délicatesse il a obligé mon père!... Mais, que dis-je? il attaque ma réputation!... il la compromet au moins!... J'ai à me plaindre de lui ; comment se fait-il que je ne puisse lui en vouloir?... et même, lors que je descends dans mon cœur, je crains, hélas!... d'y trouver un sentiment... que je saurai renfermer, ou plutôt que je saurai vaincre... Il le faut... je suis destinée à vivre malheureuse!...

SCÈNE III.

BELCOUR, LOUISA.

BELCOUR, *en entrant, à part.*

Elle est seule !...

LOUISA, *l'apercevant, jette un cri.*

Ah !...

BELCOUR, *s'approchant.*

Ne craignez rien... Oh! que je suis heureux de vous revoir!... de vous trouver seule! de pouvoir vous témoigner tout ce que je sens pour vous!... Je suis étranger dans ce pays; j'ignore l'art de la galanterie... C'est une espèce de sauvage qui vous adresse ses vœux...

LOUISA.

Je ne peux vous entendre, monsieur Belcour; laissez-moi; sortez... votre impétuosité ne sert qu'à m'effrayer...

BELCOUR.

Non, non; vous m'inspirerez votre douceur; apprenez-moi comment je dois être pour vous plaire... je le serai... Voyez en moi un esclave soumis et fidèle...

(*Il se jette à ses pieds.*)

LOUISA.

Levez-vous, monsieur Belcour, levez-vous; je le veux... (*Il se relève.*) Si quelqu'un venait!... N'êtes-vous pas content? n'avez-vous pas déjà assez nui à ma réputation?...

BELCOUR.

Qui! moi? j'aurais eu ce malheur?... J'aurais commis ce crime?...

LOUISA.

Osez-vous le nier, quand vous avez dit vous-même à miss Charlotte que vous m'aviez donné des diamans?...

BELCOUR.

Eh bien! quel mal y a-t-il à vous offrir une parure que vous embellirez, si vous daignez en faire usage?...

LOUISA.

Quel est donc ce discours? Je crois que vous extravaguez!...

BELCOUR.

Peut-être Mme Fulmer ne vous a-t-elle pas encore dit que l'écrin vous est destiné?... Tout ce que vous voudrez, ma fortune, mon existence et moi-même, il n'est rien que je ne sois prêt à vous consacrer pour toujours...

LOUISA.

Laissez-moi, Monsieur; encore une fois, je ne dois pas entendre de pareils discours... Que m'importe votre fortune!

BELCOUR.

Je connais votre position; celui qui passe ici pour votre frère ne l'est pas; ce titre supposé en cache-t-il un autre?... Votre cœur est-il engagé?... Ah! laissez-moi me flatter que mon amour, ma persévérance...

LOUISA.

C'en est trop : quelle opinion avez-vous de moi ?...

BELCOUR.

Au lieu de ce frère prétendu qui ne peut vous aimer la moitié autant que moi, souffrez que je devienne votre protecteur, votre ami, votre amant...

(Il lui prend la main, qu'elle retire aussitôt avec force.)

LOUISA.

N'approchez pas de moi, et ne me revoyez jamais. Adieu...

(Elle fait un mouvement pour s'éloigner ; Belcour l'arrête, se jette à ses pieds, ressaisit une de ses mains qu'elle veut encore retirer.)

BELCOUR.

Arrêtez ! arrêtez ! adorable Miss ! vous me mettriez au désespoir ; c'est à vos genoux que je vous jure que je ne vous quitterai pas sans avoir obtenu...

LOUISA.

Que faire ?..... que devenir ?..... (Elle aperçoit son frère.) O Charles ! j'ai recours à vous... Venez me secourir...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CHARLES DUDLEY.

CHARLES.

Que vois-je ?... Levez-vous, misérable que vous êtes, et défendez-vous.

BELCOUR, se levant.

Misérable !

(Louisa s'échappe et rentre.)

CHARLES.

Celui qui insulte cette jeune personne est un misérable ; défendez-vous, vous dis-je.

(Il ne tire l'épée qu'à demi.)

BELCOUR.

Je suis prêt à vous faire raison.

CHARLES.

Je ne me trompe pas; votre nom, je crois, est Belcour ?

BELCOUR.

C'est moi-même.

CHARLES.

Etrange, inexplicable conduite que la vôtre ! Vous vous montrez à-la-fois généreux et vil ! Je vois en vous le bienfaiteur et le persécuteur de ma famille : c'est Charles Dudley qui vous parle, le frère, le protecteur de cette jeune personne que vous avez effrayée, insultée...

BELCOUR.

Le frère !... Ah ! donnez-vous votre véritable titre !...

CHARLES.

Qu'est-ce que cela signifie ?... Vous avez employé le mensonge pour noircir la réputation de ma chère Louisa... Vous vous êtes vanté de lui avoir donné des diamans : quel était votre but ? Comment vous justifierez-vous ?...

BELCOUR.

Vos questions viennent trop tard ; le nom de Belcour et la qualification de misérable ne se sont jamais trou-

vés ensemble... Si vous m'aviez interrogé avant de prononcer cette parole inconsidérée, j'aurais peut-être consenti à vous répondre ; mais à présent je n'ai point d'explication à vous donner ni à vous demander... Défendez-vous vous-même.

(Tous deux mettent l'épée à la main et se battent.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, LOUISA, qui entre la première, et ensuite O'FLAHERTY.

LOUISA.

Arrêtez !... arrêtez !... Au nom du ciel !... Charles !... Monsieur Belcour !... A l'aide ! Monsieur ! accourez vîte !... empêchez-les de s'égorger !...

O'FLAHERTY, se mettant au milieu d'eux et les séparant.

Par saint Patrice !... y pensez-vous ? Prenez donc garde à cette pauvre enfant et au mal que vous lui faites... Elle va s'évanouir !

CHARLES, la prenant dans ses bras.

Chère Louisa, remettez-vous... Revenez à vous... c'est votre cause que je défends...

BELCOUR, à part.

Je crois que je le tuerais à présent pour les caresses qu'il lui fait... Je meurs de jalousie...

O'FLAHERTY, à Belcour.

Ah ! Monsieur, votre très-obéissant... C'est vous que j'ai eu l'honneur de rencontrer ici, tantôt, cou-

rant comme un Calmouk; et, maintenant, je vous trouve l'épée à la main contre ce jeune homme, qui ne me paraît pas plus sensé que vous.

BELCOUR.

Monsieur Dudley, quand vous aurez fait revenir votre prétendue sœur à elle-même, vous savez où l'on peut me trouver : je vous attends... Songez-y.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

O'FLAHERTY, LOUISA, CHARLES.

O'FLAHERTY.

Eh bien! il ne peut pas éviter à son adversaire la peine de l'aller chercher; il lui donne un rendez-vous, quand ils pourraient sortir ensemble... Mais il vous a nommé Dudley, jeune homme; seriez-vous le fils de mon bon ami le capitaine? Je venais pour le voir.

CHARLES.

Le capitaine est mon père, et voici ma sœur. Aidez-moi, je vous prie, à la conduire dans sa chambre; en l'absence de mon père, je me ferai un honneur de recevoir son digne ami.

O'FLAHERTY.

Allons, soit. Venez, ma belle petite. Je vous vois une affaire d'honneur sur les bras, si je ne me trompe; ne cherchez pas ailleurs un second; Denis O'Flaherty est à votre service; mais ne tirez jamais l'épée devant une femme, mon jeune ami; cela ne se fait pas: souvenez-

vous de cela toute votre vie : on ne doit jamais tirer l'épée devant une femme, jamais. Allons, allons.

(Ils rentrent tous les trois.)

SCÈNE VII.

La scène est chez M. Stockwell.

STOCKWELL seul.

Oui, j'ai du plaisir à penser que l'épreuve que j'ai déjà faite de Belcour a tourné à son avantage... Il me devient à chaque instant plus cher... Sa générosité envers le vieux capitaine Dudley, la délicatesse qu'il a mise à l'obliger, la manière toute naturelle et toute modeste dont il m'a raconté sa bonne action, un fonds de probité et d'honneur auquel se joint un peu d'étourderie et d'impétuosité... le tout ensemble compose un heureux et estimable caractère... J'aurais voulu qu'il pût convenir à miss Charlotte Rusport... mais il s'est laissé prendre ailleurs... un peu promptement, j'en conviens... ; au moins la jeune personne paraît-elle aussi honnête, aussi vertueuse qu'elle est belle... Il faut savoir qui elle est... et si elle ne lui convient pas !... Mais, non ; je ne serai pas obligé de déployer avec lui le pouvoir d'un père... Je n'aurai qu'à me féliciter d'un tel fils ; et bientôt, abjurant une pénible contrainte, je pourrai le reconnaître, l'embrasser et lui déclarer à lui-même... Mais le voici... Dans quel état ? Que lui est-il arrivé ?... O mes flatteuses espérances !... seriez-vous renversées ?...

SCÈNE VIII.

STOCKWELL, BELCOUR.

BELCOUR entre vivement, et se jette sur un sopha, en se parlant à lui-même.

Maudit emportement!... Que je m'en veux à moi-même!... Pourquoi suis-je né sous la zone torride?... Pourquoi en ai-je tous les feux dans mon bouillant caractère?...

STOCKWELL.

Qu'est-ce, monsieur Belcour?... Remettez-vous... vous paraissez dans un trouble?...

BELCOUR.

Oui, je suis troublé!... Je l'étais encore plus, il n'y a qu'un moment... J'étais hors de moi!... Que suis-je venu faire dans cette triste et froide contrée, habitée par la duplicité, par la ruse artificieuse?...

STOCKWELL.

Vous aurez rencontré quelque fripon sur votre chemin; cela se trouve partout; il ne faut pas en conclure d'une manière générale contre les habitans du pays où vous êtes...

BELCOUR.

Ce n'est pas cela... c'est à moi que j'en veux le plus... je me suis laissé aller à un mouvement de colère, de folie furieuse.... Et, rendu à la raison, je voudrais!... (A part.) Misérable!... il m'a dit : Misérable!... cela ne peut pas se pardonner. (A M. Stockwell.) De grâce, monsieur Stockwell, ne faites pas attention à moi.

STOCKWELL.

Il lui est arrivé quelque chose d'extraordinaire !

BELCOUR, *toujours se parlant à lui-même.*

Ce mal-avisé d'Irlandais avait bien affaire de venir nous séparer !.... Le hasard, le premier mouvement nous servait d'excuse.... Mais de sang-froid !.... vouloir arracher la vie à un homme !.... pour un mot !.... (*A M. Stockwell.*) Monsieur Stockwell, pardon ; je vous tiens bien mal compagnie.

STOCKWELL.

Ne me faites point d'excuses ; ne suis-je pas votre ami ? Ecoutez, monsieur Belcour ; je ne veux pas entrer dans vos confidences malgré vous ; mais il y a des occasions où manquer de curiosité, ce serait manquer d'amitié.

BELCOUR.

Je ne puis douter de la vôtre ; je vais encore la mettre à l'épreuve... J'ai besoin de m'épancher... j'ai besoin d'un conseil... Mais, que dis-je ?... il n'est plus tems... je n'ai plus de conseil à prendre.

STOCKWELL.

Vous me mettez au supplice.

BELCOUR.

J'ai une affaire d'honneur... il faut que je me batte !... il faut que je tue ou que je sois tué !...

STOCKWELL, *tombant dans un fauteuil.*

O Dieu !... que dites-vous ?

BELCOUR.

La vérité.

STOCKWELL.

Vous battre?... pour quelque bagatelle!... le jour même où je vous possède pour la première fois!... Vous ne vous battrez pas.

BELCOUR.

O mon ami!... vous ne me conseillerez rien qui soit contraire à l'honneur... J'ai été insulté par le jeune Dudley... Que voulez-vous que je fasse?... Je ne puis souffrir une insulte de qui que ce soit.

STOCKWELL.

D'où est venue cette querelle?...

SCÈNE IX.

Les mêmes, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur...

STOCKWELL.

Pourquoi nous interrompre?

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, il y a là un officier irlandais qui n'entend pas ce qu'on lui dit, et qui soutient qu'on ne peut lui refuser la porte. Il faut, dit-il, qu'il parle sur-le-champ à M. Belcour pour une affaire de la plus haute importance.

BELCOUR.

Faites-le entrer. C'est cet officier irlandais qui nous a séparés, et qui m'apporte sûrement le cartel de Dudley.

STOCKWELL.

Qu'il vienne donc.

(Le Domestique sort.)

(A part.) Quel malheur me menace! et comment le prévenir ?

SCÈNE X.

STOCKWELL, BELCOUR, O'FLAHERTY.

O'FLAHERTY, à Belcour.

Dieu vous conserve, mon cher bon ami... (à Stockwell.) Et vous aussi, Monsieur!... J'ai une petite bagatelle à vous dire en particulier, jeune homme.

BELCOUR.

Vous pouvez parler haut: Monsieur est mon intime ami.

O'FLAHERTY.

En ce cas-là, voici ce que c'est, une chose très-simple : l'enseigne Dudley désirerait mesurer son épée avec la vôtre, mon jeune ami. Il vous attendra, à dix heures précises du soir, à Green-Park, dans l'endroit où se vident ordinairement ces sortes d'affaires. Vous le connaissez, peut-être ?

STOCKWELL.

Je le connais.

BELCOUR.

J'aurai soin de m'y rendre.

STOCKWELL.

Nous irons tous deux; je conduirai moi-même M. Belcour sur le pré.

O'FLAHERTY.

Vous, mon brave homme?

STOCKWELL.

Je lui servirai de témoin.

O'FLAHERTY.

Et moi, je serai le témoin de Dudley; et si vous vouliez, Monsieur, me faire l'honneur?...

STOCKWELL.

Ne m'en défiez pas; je serais assez fou pour cela peut-être; ne me faites pas souvenir de ma jeunesse.

O'FLAHERTY.

Ce sera comme il vous plaira; je serai à vos ordres. Mais il ne faut pas que j'oublie une partie essentielle de ma commission : Belcour, voici la somme que vous avez prêtée au vieux Dudley; deux billets de banque de cent livres sterling chacun; voyez, c'est bien cela; vous aurez la bonté de dire que je vous les ai remis; je ne vous demande pas d'autre quittance.

BELCOUR.

Je n'en veux point; reportez-les.

O'FLAHERTY.

Pardonnez-moi; il faut que vous les gardiez, s'il vous plaît, parce qu'à présent que le père est quitte envers vous, le fils peut vous tuer régulièrement; et ce sera pour vous une leçon qui vous apprendra à ne pas insulter une autre fois la sœur d'un homme d'honneur.

BELCOUR.

La sœur, dites-vous ?

O'FLAHERTY.

Oui, la sœur, la propre sœur. Je ne parle pas très-bien, je le sais ; mais pourtant je me fais comprendre ; miss Louisa Dudley, c'est son nom ; une fort aimable et fort honnête personne. C'est très-mal à vous, Belcour, de vouloir faire le galant hors de propos... Diantre ! il faut savoir à qui l'on s'adresse. Ah ! çà, vous m'avez bien entendu tous les deux ; je vous souhaite toute sorte de bonheur... A ce soir, mes bons amis ; ce sera une charmante partie, sur mon honneur. Adieu.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

STOCKWELL, BELCOUR.

STOCKWELL.

Ainsi c'est avec le jeune Dudley que vous avez eu querelle ?... avec le fils de ce digne homme que vous avez obligé ?...

BELCOUR.

Avec lui-même.

STOCKWELL.

A l'occasion de sa sœur ?

BELCOUR.

Elle passe pour sa sœur, et cet officier le croit comme les autres ; mais elle n'est pas sa sœur, elle est sa maîtresse.

STOCKWELL.

Sa maîtresse ?... cette jeune personne, si aimable, si modeste, que j'ai vue ce matin ?...

BELCOUR.

Elle-même ; elle se donne pour la fille du capitaine Dudley.

STOCKWELL.

Et ce vieux capitaine se prêterait à ce mensonge ?... Vous m'en avez parlé comme d'un homme d'honneur.

BELCOUR.

C'est l'opinion que je m'en étais faite ; j'avais aussi l'idée la plus avantageuse de la jeune personne ; et si l'on ne m'eût donné des renseignemens positifs... Miss Charlotte Rusport m'a paru la connaître ; mais elle a refusé de s'expliquer avec moi sur ce qu'elle en savait.

STOCKWELL.

A propos, vous ne m'avez pas dit comment vous avez été accueilli vous-même par miss Rusport ?

BELCOUR.

Avec grâce, avec bonté ; c'est une charmante personne.

STOCKWELL.

Depuis que vous êtes allé chez elle, j'ai appris indirectement qu'elle est fort prévenue en faveur de Charles Dudley ; c'est pour lui, sans doute, qu'elle m'a emprunté les trois cents guinées ; elle lui aura remis cette somme, qui sert précisément à vous rembourser celle que vous aviez donnée au capitaine.

BELCOUR.

Cela est assez probable ; mais, en ce cas, Dudley la trompe, en lui faisant accroire qu'il l'aime, tandis qu'il est l'amant secret de Louisa.

STOCKWELL.

Quand je rassemble toutes les circonstances, je commence à croire qu'on vous en a imposé sur le compte de cette jeune personne.

BELCOUR.

Que voulez-vous ? je n'aurais jamais formé un doute sur sa vertu, si je n'en avais cru que mes yeux et mon cœur ; mais ce qui m'a été dit par des personnes qui doivent la bien connaître...

STOCKWELL.

Quelles sont ces personnes ?

BELCOUR.

Les maîtres de la maison où elle demeure avec ses prétendus parens ; M. et M[me] Fulmer auraient-ils voulu me tromper ?

STOCKWELL.

Comment les nommez-vous ?... Fulmer?

BELCOUR.

Oui, Fulmer, eux-mêmes.

STOCKWELL.

Ce nom m'est connu ; ce sont des fripons, ou je suis bien trompé... Aujourd'hui même Stukely m'a conté une histoire... Ce sont des fripons, vous dis-je... (Il appelle.)

Monsieur Stukely !... monsieur Stukely !... Il ne vient pas... Allons le trouver.

BELCOUR.

O ciel !... est-il possible que j'aie été abusé à ce point ?

STOCKWELL.

Voilà ce que j'avais prévu ; voilà ce que je vous avais annoncé, quand vous m'avez quitté pour courir aux piéges tendus à votre inexpérience... Mais ce n'est pas le moment de vous faire des reproches... Laissez-moi... je vais réfléchir à ce qu'il convient de faire.

BELCOUR.

O mon bon, mon digne ami ! que de peines je vous cause !... Je me remets dans vos mains... Disposez de moi... Mais vous savez ce que prescrit l'honneur...

STOCKWELL.

Je vais chercher Stukely, et puis vous rejoindre.

(Belcour sort.)

SCÈNE XII.

STOCKWELL seul.

Eh bien !... j'étais heureux... ou je croyais l'être... Comme tout est changé !... J'allais le reconnaître pour mon fils... lui ouvrir mes bras... Ce n'est plus le moment... Peut-être au retour... Au retour ! Y en aura-t-il un pour lui ? O ciel ! inspire-moi !... montre-moi le moyen de sortir de la plus cruelle situation où puisse se trouver un père !...

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

La scène est à Green-Park. Le théâtre représente un endroit solitaire, dans un bois. L'action se passe sous de grands arbres.

SCÈNE PREMIÈRE.

STOCKWELL, BELCOUR.

(Tous deux ont leurs épées.)

STOCKWELL.

C'est ici le lieu du rendez-vous.

BELCOUR.

Est-il possible que vous veniez ici pour moi ? que vous vous exposiez ?... De grâce, laissez-moi vider seul cette triste querelle.

STOCKWELL.

Et Stukely n'est pas encore venu?... Je me flattais qu'il pourrait être ici avant nous.

BELCOUR.

On ne peut songer à accorder cette affaire; j'ai été traité de misérable; une pareille injure ne peut pas, ne doit pas se supporter.

STOCKWELL.

C'est un mot dont le jeune Dudley devrait vous faire des excuses.

BELCOUR.

Il me les fera, je vous en réponds ; et je l'y forcerai.

STOCKWELL.

Et s'il s'y refuse, que va-t-il arriver? Pour réparer le mal que vous avez pu faire à la réputation de la sœur, vous vous proposez le meurtre du frère ?...

BELCOUR.

Le meurtre ?

STOCKWELL.

C'est le nom que la religion donne à l'action que vous voulez commettre. Le faux et brutal honneur de nos tems modernes l'appelle autrement... Dans les tems et chez les peuples anciens, il y a eu aussi des braves qui n'ont pas connu cette manie furieuse... Mais Stukely ne vient point... et voici votre adversaire.

SCÈNE II.

LES MÊMES, CHARLES DUDLEY, O'FLAHERTY.

O'FLAHERTY.

Messieurs, je suis votre très-humble. Vous n'avez point de reproches à nous faire ; le rendez-vous était pour dix heures (Il tire sa montre.), et il s'en faut de deux minutes et demie ; voyez vous-mêmes; je vais très-bien, comptez là dessus; ainsi nous ne sommes point en retard.

STOCKWELL.

Nous ne vous en accusons pas ; nous ne faisons nous-mêmes que d'arriver.

O'FLAHERTY.

Ah! fort bien. C'est que je sais un peu ce que c'est que ces affaires-là ; et j'aime que tout s'y passe dans la grande règle... Nous voilà donc tous réunis fort heureusement; Messieurs, vous savez bien pourquoi vous venez ; je vois que vous avez vos épées ; ainsi nous commencerons quand il vous plaira.

(Les deux jeunes gens mettent la main sur la garde de leurs épées.)

STOCKWELL.

Nous n'avons envie ni de reculer ni de différer ; seulement je voudrais demander à ce jeune homme (En montrant Charles Dudley.) s'il n'attend pas quelques explications de la part de M. Belcour.

CHARLES.

De M. Belcour ?.... Non ; ses actions s'expliquent assez d'elles-mêmes ; c'est à vous, Monsieur, que je désirerais faire une question.

STOCKWELL.

Parlez. Je suis prêt à vous répondre.

CHARLES.

Comment se fait-il, monsieur Stockwell, qu'un homme de votre âge et de votre caractère soit ici dans ce moment ? Qu'y vient-il faire ?

STOCKWELL.

J'y viens pour défendre la réputation de miss Louisa

Dudley, injustement compromise; pour réparer l'offense faite à un jeune personne aussi honnête qu'elle est aimable.

O'FLAHERTY.

Par saint Patrice, ce brave homme sait bien qu'il est venu ici pour se battre ; mais il ne sait plus de quel côté il est ; il change de parti sans s'en apercevoir.

STOCKWELL.

Vous êtes sur le point de tirer l'épée pour repousser une indigne calomnie dirigée contre votre sœur ; vous faites bien, si vous battre est en effet le seul moyen de détruire ce mensonge ; mais songez que si vous demeurez vainqueur, vous perdez les preuves les plus évidentes qui puissent dissiper tous les nuages dont on a voulu obscurcir la bonne renommée de miss Dudley ; en effet, ces preuves périraient avec nous, qui savons mieux que personne ce qui s'est passé.

CHARLES.

Qui vous empêche de le dire?

STOCKWELL.

M. Belcour pourrait en effet vous donner cette explication ; mais il a reçu de vous un nom qu'il ne mérite pas; et cette injure lui ferme la bouche à votre égard. Je n'ai pas le même motif de me taire ; et si votre ressentiment vous permet de m'écouter...

O'FLAHERTY.

Qu'est-ce que tout cela veut dire ? Ce ne sont là que

des paroles; nous ne sommes pas venus ici pour faire la conversation.

BELCOUR.

Vous avez raison, monsieur le major; et à moins que M. Dudley ne commence par reconnaître son tort envers moi....

STOCKWELL.

Vous vous êtes mépris à l'égard de la sœur; il s'est mépris à votre égard; votre erreur a produit la sienne.

SCÈNE III.

LES MÊMES, STUKELY, arrivant avec empressement.

STUKELY.

Monsieur Stockwell....

STOCKWELL.

Ah! c'est vous, Stukely!

STUKELY.

Je viens vous trouver ici, suivant vos instructions. Je n'ai pas perdu un instant pour aller à la recherche que vous m'aviez prescrite; un de nos fripons est découvert et arrêté.

STOCKWELL.

Lequel?

STUKELY.

Le mari, Fulmer.

CHARLES.

Fulmer?

STOCKWELL.

Ecoutez, monsieur Dudley ; ce récit doit vous intéresser. Stukely, vous pouvez parler devant ces messieurs. Dites-leur ce que vous avez appris.

STUKELY.

Vous savez que, me trouvant chez le juge de paix pour une de nos affaires, j'avais entendu quelques personnes venir porter plainte contre des gens qui tenaient une petite boutique de librairie, et qui louaient des appartemens garnis ; on les accusait d'avoir disparu tout d'un coup, laissant à leurs créanciers un mince mobilier sans valeur, et quelques centaines de mauvais volumes...

CHARLES.

Ces gens sont précisément ceux chez qui nous sommes logés.

STUKELY.

Oui, Monsieur. D'après l'ordre que j'ai reçu tantôt de monsieur Stockwell, je suis retourné chez le juge de paix; et, là, j'ai trouvé Fulmer lui-même entre les mains des constables. Sa femme a échappé jusqu'à présent aux recherches ; mais on espère la découvrir.

STOCKWELL.

C'est elle qui est la plus coupable.

STUKELY.

Le mari se défend assez mal ; il m'a remis pour vous cette lettre, par laquelle je pense qu'il vous demande grâce.

STOCKWELL, après avoir ouvert la lettre.

Monsieur Dudley, voulez-vous la lire ?

CHARLES.

Je suis très-curieux de voir ce qu'elle contient :

(Il lit.)

« Mon cher monsieur Stockwell, vous êtes un » homme respectable, et un membre du parlement. » Nous avons besoin de votre protection dans notre » infortune, et j'espère vous intéresser en vous disant » la pure vérité. Il faut convenir que la pauvre Mme Fulmer a eu tort de faire accroire à M. Belcour que » miss Louisa était la maîtresse et non pas la sœur » de l'enseigne Dudley ; elle ne prévoyait pas les suites » que pourrait avoir cette espièglerie de son invention...

Voilà ce que j'ignorais... Quoi! cette femme a eu l'audace!...

STOCKWELL.

Monsieur Belcour a été indignement trompé ; étranger à nos mœurs, nouvellement arrivé à Londres, il n'a pu soupçonner un aussi infâme mensonge..... Mais veuillez achever.

CHARLES, continuant à lire.

» Ma femme est allée montrer l'écrin à un bijoutier, » par pure curiosité, pour en savoir la valeur ; ce mar- » chand s'est imaginé qu'elle voulait vendre ces dia- » mans ; il s'est dépêché de retenir l'écrin, de la ren- » voyer et de nous dénoncer tous deux. Vous voyez, » mon très-honorable monsieur Stockwell, que je suis

» arrêté par suite d'un mal-entendu qui cessera quand
» vous le voudrez. Je me recommande à vos bontés,
» et suis, en attendant, avec le plus profond respect,

» Votre très-humble, etc.,

» WILLIAMS FULMER.

En post-scriptum. « Il ne manque rien à l'écrin qui
» vous sera remis. »

STUKELY.

Cela est vrai; voici l'écrin, il est complet; ce n'est pas là faute de ces fripons.

(Il donne l'écrin à M. Stockwell.)

CHARLES.

Monsieur Belcour, nous nous sommes trompés tous deux. Echangeons l'oubli de nos erreurs. Je suis convaincu que vous êtes un homme d'honneur, et je vous demande pardon pour l'expression qui m'est échappée.

BELCOUR.

C'est assez, Monsieur; je me suis trompé le premier; et si miss Louisa, si votre aimable et vertueuse sœur était ici, j'aurais été le premier à lui faire les excuses que je lui dois.

CHARLES.

Donnez-moi la main, monsieur Belcour; je ne me souviens plus de votre tort envers ma sœur; il a été l'effet de suggestions étrangères; mais je n'oublierai jamais le service que vous avez voulu rendre à mon père; c'est votre cœur seul qui vous l'a conseillé.

STOCKWELL.

Major O'Flaherty, trouvez-vous actuellement que ces jeunes gens doivent se battre ?

O'FLAHERTY.

Non, en vérité; je pense que cela n'est plus nécessaire, et je me connais un peu à ces sortes de choses. Une querelle bien accommodée vaut mieux qu'une victoire qui coûte la vie à un brave homme. Touchez-là, Belcour, touchez-là. Sur ma parole, vous êtes une franche dupe; mais cela vient de votre candeur; vous êtes trop honnête, trop confiant pour le pays où vous êtes venu vivre.

BELCOUR.

Ma confiance ne m'exposerait à aucun danger, Major, s'il n'y avait que des hommes aussi estimables, aussi loyaux que vous l'êtes.

STOCKWELL.

Allons-nous en tous chez moi, où j'espère que nous trouverons d'autres personnes... Stukely, vous êtes allé inviter le capitaine Dudley et sa fille à me faire l'honneur de venir ?

STUKELY.

Oui, Monsieur, et le capitaine aurait accepté peut-être l'invitation; mais sa fille l'a conjuré de ne point la conduire dans une maison où elle craignait de rencontrer quelqu'un qu'elle ne doit plus voir, qu'elle ne veut plus voir, a-t-elle dit.

BELCOUR.

Elle a dit cela ?... Oh ! que je suis malheureux !... Elle a raison... je me suis rendu indigne d'elle... Voilà ce que je ne me pardonnerai jamais.

STOCKWELL, à Stukely.

Retournez-y sur-le-champ, mon ami ; portez au père et à la fille la nouvelle de l'heureuse issue de cette affaire ; dites-leur que Charles Dudley est désormais le meilleur ami de Belcour... Conjurez-les de ma part...

BELCOUR.

Oh ! si j'osais, j'irais moi-même...

STOCKWELL.

Non, non ; il n'est pas tems encore que vous vous présentiez devant miss Louisa ; laissez-moi d'abord lui parler, parler à son père.

BELCOUR.

Ah ! comment pourrez-vous obtenir ma grâce ?... Je les ai trop cruellement offensés.

STUKELY, à Stockwell.

Je vais exécuter vos ordres.

(Il sort.)

CHARLES.

Et moi, je cours faire part de cet heureux événement à miss Charlotte.

STOCKWELL.

Fort bien. Puisque vous allez la voir, reportez-lui son écrin de diamans ; le voici. Vous ne le donnerez pas en route ?

(Il lui remet l'écrin.)

CHARLES.

Soyez tranquille.

(Il sort.)

BELCOUR, à Stockwell.

Ah ! mon ami, croyez-vous que je ne sente pas assez la faute que j'ai faite ?

STOCKWELL.

Pardonnez-moi ; mais il est bon que vous vous en souveniez... Vous, Major, faites-nous aussi l'honneur d'être des nôtres.

O'FLAHERTY.

Très-volontiers. Vous êtes un homme de tête, monsieur Stockwell ; et, après la bravoure, il n'y a rien de si beau que la raison et le jugement.

(Ils sortent tous trois.)

SCÈNE IV.

La scène est chez M. Stockwell.

STUKELY, le capitaine DUDLEY, LOUISA.

STUKELY.

M. Stockwell sera bien satisfait de vous trouver ici. Il ne peut tarder à venir ; mais après avoir apaisé la querelle des deux jeunes gens, il était obligé de se rendre chez un de nos plus fameux négocians pour un arbitrage ; tous ses momens, chaque jour, sont comptés ; sans cela il serait allé chez vous. Il a espéré que vous daigneriez lui faire la grâce de l'attendre un peu.

LE CAPITAINE.

On ne peut refuser une invitation faite si obligeamment. Quand nous ne connaîtrions pas M. Stockwell par son excellente réputation, nous pourrions juger de tout ce qu'il vaut par les personnes qui lui sont attachées.

STUKELY.

Je le lui suis beaucoup, et presque depuis mon enfance. Il est impossible de trouver un plus digne homme. Il désire vivement de faire connaissance avec vous, Capitaine.

LE CAPITAINE.

Vous voyez que je fais avec plaisir les premiers pas pour cela.

STUKELY.

Il en sera touché; il vous en saura un gré infini. Mais j'ai quelques détails à surveiller dans la maison, quelques ordres à donner; permettez-moi de vous quitter. Adieu, Capitaine. Miss Louisa, je vous présente mon très-humble respect.

LE CAPITAINE.

Bonsoir, monsieur Stukely.

SCÈNE V.

LE CAPITAINE, LOUISA.

LE CAPITAINE.

Eh bien ! ma chère enfant, tu es remise de tes frayeurs; te voilà sans inquiétude pour ton frère; la sagesse de

M. Stockwell a terminé cette malheureuse affaire, et j'ai pensé que nous devions lui en témoigner notre reconnaissance.

LOUISA.

J'ai dû vous obéir, et me laisser conduire par vous dans cette maison; mais je ne puis vous dissimuler la peine que j'éprouve de m'y trouver.

LE CAPITAINE.

M. Stockwell ne peut nous avoir invités à venir chez lui que pour achever de nous rendre la satisfaction qui nous est due.

LOUISA.

Ce n'est pas lui que je redoute de voir; vous savez quelle est la personne que je crains de rencontrer. Eh! n'ai-je pas raison?... M. Belcour a-t-il eu assez de torts envers nous tous? Ce n'est pas que je le haïsse.

LE CAPITAINE.

Je conçois ton ressentiment; je dirai plus, je le partage; mais je ne puis oublier aussi que M. Belcour a montré envers moi beaucoup de générosité et de délicatesse... Il ne peut être un méchant homme.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, JOHN.

JOHN.

Ah! bons blancs, vous pas savoir, pas capables dire

à moi où être jeune maître à moi ?... Moi bien chagrin, moi mourir, si malheur arriver à li !...

LE CAPITAINE.

Qu'as-tu, mon enfant ?... De qui parles-tu ?... Qui es-tu ?

JOHN.

Nom à moi, li être John ; moi appartenir à jeune maître, M. Belcour.

LE CAPITAINE.

Tu es à M. Belcour ?

JOHN.

Oui, monsieur blanc ; moi chercher partout, moi pas pouvoir rester en place sans trouver li...

LE CAPITAINE.

Tu en es inquiet ?

JOHN.

Oh ! oui, inquiet beaucoup ; moi dire à vous. Tantôt, moi entendre M. Stukely parler jeune maître, dire li battre avec un autre jeune blanc... Là... (Il fait le signe de se battre à l'épée.) ou bien là... Pouh ! (Il fait le signe de tirer un pistolet.) Moi crier... moi pleurer... moi prendre armes, bâtons, épées, pistolets ; moi vouloir aller tuer l'ennemi de maître à moi. M. Stukely, quand li voir moi en colère, ôter armes à moi, et enfermer moi dans la chambre... Crac, crac. (Il fait signe de fermer une serrure.) Moi plus pouvoir sortir... Mais, patience... Moi défaire serrure tout doucement... Oter les vis l'une après l'autre... et puis ouvrir la porte... et puis venir ici... et

puis moi demander vous... moi prier vous. (Il se met à genoux.) Vous dire moi où être jeune maître à moi ?... Oh ! mon Dieu ! où donc ?... pauvre John !... vous gagner pitié moi !

LE CAPITAINE.

Lève-toi, mon ami. Oui, réellement, je suis touché de ton bon cœur, de ton attachement pour ton maître. Ne crains rien, il n'est plus en danger ; tu le reverras bientôt.

JOHN, sautant de joie.

Vrai !... Vous pas tromper moi ?... Moi plus chagrin !... moi plus mourir !...

LE CAPITAINE.

Il faut que M. Belcour soit un bon maître, puisque tu l'aimes tant.

JOHN.

Li ?.... Oh ! oui. Li bien bon. Li sauver la vie à moi... moi petit enfant... abandonné, point connaître père ni mère à moi... A peine né, laissé par terre au bord d'un ruisseau... Jeune maître li avoir alors quatre ou cinq ans... venir à passer... Li, mirer moi... entendre moi plaindre... faire prendre moi et porter à la maison... et puis, et puis toujours aimer moi... toujours traiter comme frère... dire souvent li être aussi enfant du malheur... pas connaître plus que moi père ni mère...

(Il s'attendrit et pleure.)

LE CAPITAINE.

Que dis-tu donc ?... M. Belcour ne connaît son père ni sa mère ?

JOHN.

Mon Dieu !... non... li avoir été recueilli par vieux maître M. Belcour... mais point fils à li... point fils à personne qu'il ait jamais vu... point savoir au monde de qui li être fils...

LE CAPITAINE.

Sa destinée est bien extraordinaire !

JOHN.

Aussi li ami des malheureux. Combien de fois li demander pardon pour pauvres nègres prêts à être battus !... li faire tout le bien, li empêcher tout le mal, autant que lui capable... li souffrir quand li voir pauvres gens pleurer, malheureux se plaindre, mauvais traitemens pas justes, comme si li devoir en répondre.

LE CAPITAINE.

Voilà un bien noble caractère !

LOUISA.

Son récit m'attendrit et me touche. Quel dommage que M. Belcour gâte un si bon naturel par des vices qu'on ne peut pardonner !

JOHN.

Oh ! mon dame ! point dire mal de jeune maître à moi ! Vous pas connaître li.... Oh ! li pas capable de vice !... li tout bon ! toujours bon !... toujours...

LE CAPITAINE.

Oh ! voici M. Stockwell, je crois.

JOHN.

Li donner nouvelles de maître à moi.

SCÈNE VII.

STOCKWELL.

Capitaine, je suis charmé de vous voir chez moi ; et vous, miss Louisa, vous me faites un extrême honneur... (Apercevant John.) Que fais-tu là, mon garçon ?

LE CAPITAINE.

Ce pauvre malheureux était fort en peine, il n'y a qu'un moment, de son maître, de M. Belcour ; nous l'avons rassuré...

STOCKWELL.

Vous avez raison ; il n'y a plus de danger pour lui ni pour votre fils, mon cher capitaine.

JOHN.

Plus danger ?... Vrai ?... bien vrai ?...

STOCKWELL.

Belcour serait déjà revenu, s'il n'avait été obligé d'aller chez le juge de paix faire sa déposition de toute cette affaire, de la manière indigne dont il a été trompé ; mais il ne peut tarder... J'espère bientôt le revoir...

JOHN.

Oh ! bon !... Moi descendre, moi courir à la porte là-

bas.... moi le voir le premier... moi l'embrasser... Oh! mon bon Dieu!... merci à vous... et à vous aussi, mon cher monsieur Stockwell.

STOCKWELL.

Tu aimes bien ton maître?...

JOHN, levant les yeux au ciel, et mettant la main sur son cœur.

Ah!... (Il baise la basque de l'habit de M. Stockwell.)

STOCKWELL.

Je t'aime aussi pour cela. Va, mon pauvre garçon; laisse-nous.

(John sort.)

SCÈNE VIII.

LE CAPITAINE, LOUISA, STOCKWELL.

STOCKWELL.

Miss Louisa, je vous annonce un homme bien repentant. Avant d'oser se présenter devant vous, il m'a chargé de vous offrir ses excuses.

LOUISA.

Je lui pardonne, Monsieur, pourvu qu'il cesse à l'avenir ses persécutions à mon égard; ce que je lui demande à présent, c'est de l'indifférence, et c'est aussi tout ce qu'il peut attendre de moi...

STOCKWELL.

Je doute que mon jeune ami puisse et veuille jamais consentir à n'être à votre égard qu'indifférent; l'intérêt que je lui porte, et qui est plus grand que vous ne

pouvez l'imaginer, me ferait souhaiter que vous ne le traitassiez pas avec tant de rigueur.

LOUISA.

Vous êtes son ami, monsieur Stockwell; je consens que vous soyez juge entre lui et moi : vous êtes trop juste pour ne pas approuver le parti que je prends; il est irrévocable.

LE CAPITAINE.

Je pense que Louisa a raison, et j'aime en elle cette juste fierté. Permettez-moi, monsieur Stockwell, de vous laisser avec ma fille. J'ai commencé par me rendre à votre invitation; mais, après le danger que mon fils a couru, vous devez sentir combien je désire de l'embrasser; je le ramenerai avec moi; nous retrouverons sans doute M. Belcour, et nous jouirons du plaisir de les revoir bons amis.

STOCKWELL.

Et j'espère, Capitaine, que vous me ferez aussi l'honneur de me compter parmi les vôtres.

LE CAPITAINE.

Touchez-là, monsieur Stockwell; le capitaine Dudley est tout à vous... du fond du cœur. Adieu, ma fille.

SCÈNE IX.

STOCKWELL, LOUISA.

STOCKWELL.

Miss Louisa, je désirais vivement d'avoir avec vous

cet entretien... Il est pour moi d'une grande importance... Mon bonheur va dépendre de vous...

LOUISA.

Que voulez-vous dire ?

STOCKWELL.

Je ne suis pas étonné que Belcour vous aime... Et c'est pour moi un motif de l'estimer davantage... Je crois déjà vous connaître assez, Miss, pour avoir de votre prudence une haute opinion ; et je veux vous en donner la preuve par une grande marque de confiance.

LOUISA.

Tout cela est beaucoup trop obligeant, Monsieur ; ma prudence consistera toujours à recevoir vos avis avec respect et reconnaissance.

STOCKWELL.

Je crains pourtant que vous ne soyez pas en ce moment très-disposée à les suivre.

LOUISA.

Et vous dites que vous avez de moi une bonne opinion ?

STOCKWELL.

Si bonne, que je vais vous dire le plus intéressant de tous mes secrets... Il n'est connu de personne...

LOUISA.

C'est m'honorer beaucoup que de me choisir pour cette confidence...

STOCKWELL.

Vous allez voir bientôt quel est mon motif, et vous

jugerez que c'est moi qui veux et qui dois vous avoir obligation...

LOUISA.

Comment cela ?...

STOCKWELL.

J'ai un fils, miss Louisa; un fils qui ne sait pas que je suis son père, que moi-même j'ai vu aujourd'hui pour la première fois de ma vie...

LOUISA.

Est-il possible ?... Serait-ce ?...

STOCKWELL.

Oui, c'est Belcour, qui a eu le malheur de vous déplaire; je ne songe pas à le justifier; je le reconnais coupable; mais il vous aime, mais il est jeune et son cœur est bon; et croyez qu'il faut que je sois bien persuadé que vous seriez heureuse avec lui, puisque j'ose vous l'offrir pour époux.

LOUISA.

A moi!... y pensez-vous, monsieur Stockwell ?...

STOCKWELL.

En acceptant cette proposition, vous me combleriez de joie.

LOUISA.

Je crois à peine que cette proposition puisse être sérieuse; mais j'ai à répondre que je ne songe point à me marier, que je n'y puis songer tant que mon père sera dans une situation qui lui rend mes services et mes soins indispensables.

STOCKWELL.

Cette objection n'en est point une; la situation de votre père changerait; elle deviendrait meilleure, et sa fille aurait la satisfaction d'y contribuer.

LOUISA.

Nous ne pouvons accepter de bienfaits de la part d'un homme qui nous a cruellement offensés; il avait commencé par vouloir rendre service à mon père... Grâce au Ciel, nous avons eu le moyen de nous affranchir d'une obligation que les mauvais procédés de M. Belcour nous avaient rendue trop pesante; c'est bien assez de lui pardonner le mépris qu'il m'a témoigné; vous ne pouvez en exiger davantage.

STOCKWELL.

Je ne le justifie pas...; mais il a d'excellentes qualités; son cœur n'est pas corrompu, j'en suis certain; et je ne le suis pas moins qu'une épouse telle que vous en ferait en peu de tems l'homme le plus estimable.

LOUISA.

Non, monsieur Stockwell, cela ne se peut pas; il y a trop de distance entre vous et nous: vous êtes riches, très-riches, et nous sommes pauvres; M. Belcour doit épouser une héritière opulente.

STOCKWELL.

Ce n'est point là ce que je souhaite pour lui; et je l'ai bien mal jugé, ou ce n'est pas non plus ce qu'il souhaite lui-même... Ecoutez-moi, miss Louisa: avant

de déclarer à Belcour qu'il est mon fils, j'ai voulu l'éprouver; il n'est pas encore à la fin de cette épreuve... Il dépendrait de vous cependant de l'abréger.

LOUISA.

De moi ?... Et comment ?...

STOCKWELL.

J'ose croire à votre bienveillance pour moi; je vais vous en demander une preuve.

LOUISA.

Laquelle ?

STOCKWELL.

Promettez-moi de ne révéler à personne le secret que je viens de vous confier.

LOUISA.

Je vous le promets.

STOCKWELL.

Sur-tout ne le laissez pas même soupçonner à mon fils, à Belcour, à moins que vous ne consentiez à lui donner la main.

LOUISA.

A moins que ?...

STOCKWELL.

Je vous le répète : à moins que vous ne consentiez à me rendre le plus heureux de tous les pères; car je le serais, si j'avais pu donner à mon fils une épouse telle que vous.

LOUISA.

Je regrette que vous fassiez dépendre votre bonheur d'une condition impossible... Je me tairai avec M. Bel-

cour comme avec tout le monde ; vous pouvez y compter.

STOCKWELL.

Souvenez-vous cependant que je vous affranchis du secret, dans la supposition.... Mais le voici.... Oh ! comme il paraît soucieux !... Je ne lui ai pas encore vu un air si grave.

SCÈNE X.

LES MÊMES, BELCOUR.

BELCOUR.

Miss Louisa, mon digne ami, vous voyez un homme bien mécontent de lui-même, de la conduite qu'il a tenue, et cherchant comment il peut la réparer. Cela est bien difficile; je crois pourtant que j'en ai trouvé le moyen.

STOCKWELL.

Quel est-il ?

BELCOUR.

Miss Louisa, j'avais perdu le sens quand j'ai mal jugé de vous ; je me suis laissé tromper contre l'évidence elle-même ; prenez-vous-en à votre beauté, qui m'avait transporté, qui ne m'avait plus laissé l'usage de ma raison. Je vois à présent toute l'énormité de ma faute, et je ne songe qu'à m'en punir.

STOCKWELL, à part.

Il m'effraie. (Haut.) Vous ? et comment ?

BELCOUR.

Je me suis rendu indigne d'elle, je vous l'ai déjà dit ;

mais si je ne puis plus prétendre à son amour, je veux au moins regagner son estime et obtenir mon pardon.

LOUISA.

Ah! monsieur Belcour, croyez que je vous ai déjà pardonné.

BELCOUR.

Je ne le croirai, je n'en serai certain, qu'après que vous aurez consenti à la proposition que je viens vous faire. Ne craignez rien; je me fais justice : il ne s'agit plus pour moi du bonheur... j'en ai perdu l'espérance.

STOCKWELL, *à part.*

Où veut-il en venir ?

BELCOUR.

Mais aimable et toute charmante comme vous êtes, il n'est pas possible que plus d'un jeune homme n'ait été vivement frappé de vos perfections; dans le nombre, il en est un peut-être qui aura mérité d'être distingué par vous...

LOUISA.

Que dites-vous ?... Je vous assure que jusqu'à ce jour personne...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, MISS CHARLOTTE RUSPORT, le capitaine DUDLEY, CHARLES DUDLEY.

BELCOUR, *à Charles.*

Ah! Charles, vous venez à propos; j'ose compter sur vous, sur votre amitié.

CHARLES.

Disposez de moi. Que puis-je faire pour vous ?

BELCOUR.

Recevez d'abord mon compliment; la présence de miss Charlotte me fait présumer que vous êtes d'accord tous les deux, et que bientôt vous serez époux.

CHARLES.

Il est vrai; et c'est une obligation de plus que je vous ai, mon cher Belcour. Ce qui s'est passé entre nous, le danger auquel j'ai été exposé, a déterminé ma chère miss Charlotte à ne plus différer mon bonheur.

CHARLOTTE.

C'est le mien que j'assure... Mais, à propos, monsieur Belcour, voici un écrin de diamans qui ne m'appartient pas, et que je viens vous rendre. Charles m'a rapporté le mien; reprenez donc celui-ci, et puisse-t-il passer de vos mains dans celles d'une aimable épouse !... Louisa m'entend, je crois ?

BELCOUR.

Ah ! elle ne veut pas vous entendre. Que puis-je faire de ces diamans ?... Je n'ai plus à qui les offrir. Leur vue ne fait que m'affliger en me rappelant mes folies... Mais que nous veut le major O'Flaherty ?

SCÈNE XII.

LES MÊMES, le major O'FLAHERTY.

O'FLAHERTY.

Salut, mes bons amis; je me rends à l'invitation de

monsieur Stockwell : mais savez-vous qui j'ai trouvé à la porte de cette maison ? ma vieille lady en personne ; elle prétend que sa belle-fille miss Charlotte a déserté ; elle venait la réclamer, et voulait lui faire rejoindre le drapeau ; mais comme je me suis bien douté que sa présence ne serait ici agréable à personne, je lui ai déclaré que je resterais, s'il le fallait, en sentinelle à la porte, et que ma consigne était de ne pas la laisser entrer. Elle s'est mise en colère contre moi, et s'en est allée ; ainsi, voilà l'ennemi en déroute, en pleine déroute. Chantez victoire, et vive l'amour et les braves gens !

CHARLES.

Vive le major O'Flaherty !

O'FLAHERTY, à Charles.

Me voilà brouillé pour toujours avec milady Rusport ; mais je me consolerai aisément d'avoir manqué ce mariage, si le vôtre avec miss Charlotte ne tarde pas à se faire, comme je le crois.

CHARLES.

Nous espérons, Major, que vous nous ferez l'honneur d'en être un des témoins.

O'FLAHERTY.

Bien, mes enfans. Et ce bon jeune homme avec qui vous deviez vous couper la gorge, M. Belcour, n'est-ce pas son nom ? quand épouse-t-il miss Dudley ?

BELCOUR.

Jamais, Major.

O'FLAHERTY.

Pourquoi donc ?

BELCOUR.

C'eût été pour moi le comble du bonheur; mais j'ai dû me rendre justice. Je suis un malheureux, sans famille ; mon caractère violent, une passion effrénée m'a fait commettre envers miss Louisa une offense que je ne puis me pardonner à moi-même ; enfin, je ne me crois pas digne d'aspirer à sa main; mais, parmi les nombreux adorateurs que son mérite et ses charmes ont dû lui faire, qu'elle choisisse celui qui a trouvé grâce devant ses yeux, et je demande alors qu'il me soit permis d'égaler la fortune de miss Louisa à celle de son époux; fût-il le plus riche pair d'Angleterre, je suis tout prêt, et je le ferai.

CHARLES.

Que dites-vous, Belcour ?

BELCOUR.

Capitaine Dudley, accordez-moi cette faveur; et puisque la fortune ne vous a pas traité comme vous le méritez, permettez-moi de doter votre aimable fille.

STOCKWELL.

Bien, Belcour.

LE CAPITAINE.

Rien n'est plus noble, monsieur Belcour, et cette offre est d'une belle ame; mais je ne puis consentir...

BELCOUR.

Qui vous en empêche ? qu'en dit miss Louisa ?

LOUISA.

Qu'elle est pénétrée de votre bonté ; qu'elle ne peut vous exprimer sa reconnaissance ; mais...

BELCOUR.

N'achevez pas ; ne me refusez pas. Qu'y a-t-il donc d'étonnant à ce que je fais ? faut-il mettre tant d'importance aux richesses ? Je suis riche, moi, je suis très-riche, et je n'en vaux pas mieux.

CHARLES.

Vous vous traitez sévèrement, mon cher Belcour.

BELCOUR.

Non, en vérité ; peut-être j'en vaux moins ; ne le pensez-vous pas ainsi, mon bon monsieur Stockwell ? peut-être la fortune m'a-t-elle gâté ; elle a été cause qu'on m'a servi, flatté, trompé ; laissez-moi me venger d'elle ; laissez-moi me dédommager du mal qu'elle m'a fait, en l'employant à me procurer le plus grand des plaisirs, celui de contribuer un peu au bonheur de la plus aimable personne du monde.

LOUISA, *émue.*

Comment résister à tant de générosité ? Comment lui refuser son admiration ?... Je suis touchée jusqu'au fond de l'ame... (*Elle prend Belcour par la main, et le présente à M. Stockwell.*) Mon père, bénissez votre fils.

STOCKWELL, *à part.*

Voilà ce que j'attendais.

BELCOUR.

Votre fils!... Qu'a-t-elle dit?

STOCKWELL.

La vérité... Mon cher Belcour, embrassez votre père.

BELCOUR.

O Ciel! se peut-il ?... Quels mouvemens j'éprouve!...

STOCKWELL.

Commandez à votre émotion... Je ne puis moi-même retenir mes larmes... Mon fils!...

BELCOUR, *tombant à ses genoux.*

Mon père!... Ah! que je reçoive votre bénédiction, et que je meure à vos pieds.

STOCKWELL.

Mon cher fils!... Embrassez votre père.

BELCOUR.

Mon père!... Ah! que ce nom est doux à prononcer!... Moi, votre fils?... Comment se peut-il ?...

STOCKWELL.

Belcour, qui vous a élevé et qui vous a donné son nom et sa fortune, était votre aïeul; j'ai épousé sa fille : vous êtes l'unique fruit de cette union.

BELCOUR.

M. Belcour ne me l'a jamais dit.

STOCKWELL.

Il l'ignorait lui-même. Je vous montrerai des preuves écrites de ce que je vous dis, des lettres de votre mère, notre acte de mariage...

BELCOUR.

C'est trop, mon bonheur m'accable; j'ai honte de penser combien j'en suis peu digne.

STOCKWELL.

Pour y mettre le comble, voici l'épouse que je vous donne. Miss Louisa vient de m'appeler son père; elle consent à devenir ma fille.

BELCOUR.

Est-il vrai? N'est-ce point une illusion?

STOCKWELL.

Je lui avais confié mon secret; elle m'avait promis de ne le révéler qu'au cas où elle consentirait à vous donner sa main.

LOUISA.

Le secret m'a échappé, et je ne puis m'en repentir.

STOCKWELL.

Ni vous dispenser de remplir la condition.

LOUISA.

C'est à mon père à prononcer.

LE CAPITAINE.

Ma chère Louisa, monsieur Belcour a été mon bienfaiteur; il a voulu être le tien : juge s'il me sera doux de le nommer mon fils.

LOUISA.

Je n'ai donc plus d'objections; et je puis suivre le penchant de mon cœur.

BELCOUR, prenant sa main.

Mon père!... Ma chère Louisa!... Mes amis!... j'en mourrai de joie!...

STOCKWELL.

Mes amis, je vous présente à tous mon fils, mon cher

fils !... aimez-le ; aimez-moi !... je l'ai suivi d'un œil inquiet et observateur ; et j'ai reconnu en lui, à travers quelques défauts, un cœur excellent, plein de bienveillance pour tous ses semblables ; un naturel vif, capable de fautes, mais prompt à les reconnaître et à les réparer ; pardonnez-lui ses erreurs en faveur de ses bonnes qualités ; et désormais soyons tous unis par des liens de famille ou par ceux d'une étroite amitié.

O'FLAHERTY.

Par saint Patrice, je crois que tout à l'heure nous allons nous trouver tous parens !... En vérité, Capitaine, il me semble que je suis aussi de la famille !

LE CAPITAINE.

Mon brave et bon camarade, faites-nous toujours l'honneur de le penser ainsi. Je n'ai point oublié vos offres et vos promesses généreuses à notre première entrevue ; ce que vous avez promis, je le ferai.

STOCKWELL.

Allons nous mettre à table ; et en soupant je vous conterai les événemens de ma singulière histoire... Voilà mon fils ! je puis l'avouer tout haut !... je puis être fier de le reconnaître !...

BELCOUR.

Et combien à mon tour je m'honore d'un tel père !...

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

CONTES,

ANECDOTES ET FABLES

EN VERS.



LE

SOUPER DES SIX SAGES.

CONTE.

A ***.

C'est toi, mon cher penseur, que je prétends distraire.
Tâchons de rire un peu, contre notre ordinaire.
On ne peut, à penser, employer tout son tems.
Des sages, comme nous, d'environ vingt-cinq ans, *
Après un bon dîner, sans crainte du scandale,
Peuvent d'un trait comique égayer leur morale.
Le genre humain, qu'un jour nous devons éclairer,
Voudra bien, pour ce soir, nous laisser respirer.

* Cette pièce de vers a été composée en 1783.

Fais trève à Condillac; et, sans peine et sans honte,
Descends de Montesquieu pour t'amuser d'un conte.
Sous un air d'enjouement et de frivolité,
Il cachera peut-être un fonds de vérité.
Mais ornons la leçon d'un attrait nécessaire;
C'est trop peu que d'instruire; il faut instruire et plaire.
L'Athénien Timante un jour philosopha;
Il était jeune, ardent; sa tête s'échauffa:
« De nos sages, dit-il, que j'aime les maximes!
» Comme la vertu brille en leurs écrits sublimes!
» Comme de nos erreurs leurs esprits dégagés
» Frondent éloquemment nos mœurs, nos préjugés!
» Au-dessus des mortels, sans doute de tels êtres
» N'ont point de passions, ou bien en sont les maîtres.
» Voyons-les de plus près. Je suis las de jouir;
» Excédé du fracas qu'on appelle plaisir,
» Revenu, grâce au ciel, des femmes à la mode;
» Pour être sage, enfin, le moment est commode.
» C'en est fait; désormais je m'enferme chez moi,
» Et faisant de mes biens un plus utile emploi,
» Je veux que chaque jour ces auteurs qu'on révère,
» Rassemblés à ma table, apprennent à s'y plaire;
» Heureux! si de m'instruire ils daignent s'occuper!
» Demain, pour commencer, j'en ai six à souper. »
Il dit, et sur-le-champ Timagène, Leucippe,
Criton, et Lysias, et Crantor, et Chrysippe,
Le vieux Socrate encor, dont l'air très-peu malin
Cachait un esprit rare, à l'ironie enclin,

Reçoivent de sa part un billet circulaire.
L'offre d'un bon souper ne se refuse guère.
On accepta le sien sans se faire presser ;
Socrate fut le seul qui sut s'en dispenser ;
Le bon homme fuyait, soit raison, soit manie,
Les cercles se disant *la bonne compagnie* ;
Et les repas priés n'étaient point de son goût.
  Timante cependant prépare, ordonne tout.
A l'heure du festin, la troupe réunie
Lorgne du coin de l'œil la table bien garnie.
On s'assied ; et jaloux de se faire admirer,
Chacun élégamment commence à pérorer.
« Je vois, disait Crantor, que le luxe d'Athène
» La conduit à grands pas vers sa perte certaine ;
» Victimes de l'orgueil, je vois nos citoyens
» Au désir de briller immoler tous leurs biens ;
» Ils vont chercher au loin, chez les peuples barbares,
» Des habits fastueux, des parures bizarres ;
» De ces vains ornemens, dignes de nos mépris,
» Le pur sang de l'Etat sert à payer le prix ;
» Et mettant à profit nos vaines fantaisies,
» Le prudent étranger nous vend cher nos folies. »
  En raisonnant ainsi, le modeste Crantor
Relevait avec soin, par une agrafe d'or,
Une robe tissue aux rivages du Gange,
Offrant de trois couleurs l'agréable mélange,
Et que d'un large bord d'une pourpre de Tyr,
On prit encor le soin d'orner et d'enrichir.

Assis auprès de lui, Timagène l'appuie,
Sur les dangers du luxe avec feu se récrie,
Et condamne sur-tout l'excès pernicieux
Des festins recherchés, des mets délicieux:
« Un régime frugal est bien plus salutaire ;
» On devrait se borner au simple nécessaire ;
» L'art dont un cuisinier emprunte le secours,
» Déguise en vain la mort qu'il nous sert tous les jours ;
» Craignons cet art funeste : *il faut manger pour vivre* ,
» *Non vivre pour manger*. Je l'ai dit dans mon livre. »
Il allait sur ce point longuement discourir;
Mais il vit les valets tout prêts à desservir,
Et faisant prudemment trève à son éloquence,
Fondit sur un pâté d'assez belle apparence,
Que, tandis qu'il parlait, on avait fort vanté;
Et c'était le seul plat dont il n'eût pas goûté.
« Entre tous les excès qu'il faut haïr et craindre,
» Celui du vin, sans doute, est horrible à dépeindre,
» Dit Chrysippe; ah! que l'homme, ignorant ce fléau,
» N'a-t-il, pour son bonheur, toujours bu que de l'eau!
» Quel bien de conserver sa raison tout entière ! »
Afin de mieux traiter cette riche matière,
Chrysippe s'arrêtait de moment en moment,
Et d'un verre de vin trempait chaque argument.
C'était là sa méthode ; heureux qui peut la suivre !
Tant il argumenta, qu'à la fin il fut ivre.
« Il est encore un vice à fuir, dit Lysias;
» C'est cette ambition que je ne conçois pas,

» La fureur d'aspirer où l'on ne peut atteindre,
» Cette soif des honneurs qui ne saurait s'éteindre....
» Les postes les plus hauts sont les plus dangereux;
» Dans un état obscur on vit tranquille, heureux... »
Quelqu'un, entrant soudain, apprend à notre sage
Que pour un choix illustre Athène se partage.
Il s'agit de nommer un prêtre de Cérès,
Et déjà mille voix sout pour Démocharès.
« A lui, dit Lysias, cet emploi! quand j'y compte!
» Le traître, l'an passé, m'èmpêcha d'être archonte;
» Je prendrai ma revanche, et j'y cours de ce pas. »
Il sort; on se regarde, et l'on rit aux éclats.
Devenus au dessert des mortels ordinaires,
Tous parlaient à-la-fois, et ne s'entendaient guères;
Et dans leur entretien, leur hôte, un peu surpris,
Pensait, tout bien compté, qu'il n'avait rien appris.
Fertile en lieux communs, la savante cohue,
Passa du genre humain tous les torts en revue;
L'amour sur-tout, l'amour les occupa long-tems;
Ce délire du cœur, ce tumulte des sens,
Comme il est dangereux! que de maux il entraîne!
Voyez vingt rois armés s'égorger pour Hélène,
Hercule s'oublier, et sous d'indignes fers
Courber ce même front qui soutint l'univers!
Partout Vénus règner et semer sur la terre
Ses passe-tems cruels, la discorde et la guerre!
« Le sage, dit Leucippe, échappe à ses attraits.
» De son cœur, de ses sens, rien n'interrompt la paix;

» Il surmonte sans peine un penchant qu'il méprise. »
En ce moment parut la jardinière Elise,
Portant des fruits soignés et cueillis de sa main,
Mais cent fois moins vermeils et moins frais que son teint.
Elle compte seize ans; sa grâce est naturelle;
Son timide maintien la rend encor plus belle;
Et dans ses grands yeux bleus, modestement baissés,
L'innocence et l'amour ensemble sont tracés.
Elle excite en entrant un trouble qu'elle ignore;
Chaque sage se taît, et des yeux la dévore;
Et bouillant à-la-fois de vin et de désir,
Semble, en la regardant, l'inviter au plaisir.
Près d'elle, et transporté de la voir si jolie,
Leucippe sur sa main porte une main hardie;
Elise est effrayée et retire son bras;
En voulant s'éloigner, elle fait un faux pas;
Mais, pour la retenir, Criton se précipite,
Et ramenant vers lui notre belle, interdite,
Passe autour de sa taille un bras voluptueux,
Et son geste et son air sont peu respectueux.
La pauvre enfant rougit; elle en a plus de charmes;
Ses beaux yeux sont tout prêts à se mouiller de larmes;
Crantor la voit, s'émeut, et prenant un haut ton,
Pour l'avoir à son tour veut l'ôter à Criton.
Mais tandis qu'entre eux deux s'engage la querelle,
Timagène se lève et va prendre la belle.
Il l'entraînait déjà dans un salon prochain,
Quand, s'armant d'un flacon qu'il trouve sous sa main,

Chrysippe furieux le lance à son confrère
Qui, renversé du coup, en jurant roule à terre.
Sa chute fait pousser d'épouvantables cris.
La colère et le vin troublant tous les esprits,
Sans savoir ce qu'on fait, on se lève en tumulte,
On renverse la table; on se gourme, on s'insulte.
Déjà plus d'un flacon vole en éclat brisé,
Lorsqu'enfin le patron, confus, désabusé,
Pour se débarrasser de la folle cohorte,
Fait mettre par ses gens nos penseurs à la porte.
Chacun d'eux, comme il put, regagna sa maison.
  Timante, resté seul, conclut, avec raison,
Que les beaux discoureurs ne sont pas les vrais sages,
Et qu'il est peu d'auteurs qui vaillent leurs ouvrages.

LE
PROCÈS DU SÉNAT DE CAPOUE.

ANECDOTE
TIRÉE DE L'HISTOIRE ROMAINE.

(Tite-Live. — Décade 23, liv. XXIII.)

Amenant la terreur du haut des Apennins,
Lorsqu'il pouvait dans Rome accabler les Romains,
Annibal triomphant s'arrêta dans Capoue.
On l'a souvent blâmé ; quand à moi, je le loue.
Vous savez que Capoue était un lieu charmant,
Un pays de Cocagne où l'on vivait gaîment ;
Où chacun, se livrant à sa chère paresse,
S'enivrant chaque jour de vin et de tendresse,
Du matin jusqu'au soir, riait, dansait, chantait,
Et puis du lendemain fort peu s'inquiétait.
Que le ciel me conduise en un semblable gîte,
Et je ne pense pas que sitôt je le quitte.
Ne valait-il pas mieux, dans cet heureux séjour,
Passer les nuits au bal, jouer, faire l'amour,
Que de courir le monde, et d'aller à la guerre,
Tout le jour à cheval et couchant sur la terre,

Ou vainqueur ou vaincu, s'estimer un héros?
Ne me dites donc plus qu'au sein d'un doux repos
Annibal ne sut pas user de la victoire;
Il s'y connaissait mieux que vos faiseurs d'histoire;
Les revers sont communs; le succès peut nous fuir;
Et qu'est-ce qu'en user, si ce n'est en jouir?
Mais laissons Annibal, et sa gloire ou sa honte;
Aujourd'hui, mes amis, il faut que je vous conte
Un trait de politique un peu vieux, mais certain;
Il est, chez Tite-Live, écrit en beau latin,
Et dans de faibles vers j'essaie à le traduire;
Par les siècles passés notre âge peut s'instruire.
Dans Capoue autrefois, chez ce peuple si doux,
S'élevaient des partis, l'un de l'autre jaloux;
L'orgueil, l'ambition, l'envie à l'œil oblique,
Tourmentaient, déchiraient, perdaient la république.
D'impertinens bavards, soi-disant orateurs,
Des meilleurs citoyens ardens persécuteurs,
Excitent à dessein les haines les plus fortes,
Et, pour comble de maux, Annibal est aux portes.
Que faire et que résoudre en ce pressant danger?
Tu vas tomber, Capoue, aux mains de l'étranger.
Le sénat, effrayé, délibère en tumulte;
Le peuple soulevé lui prodigue l'insulte;
On s'arme; on est déjà près d'en venir aux mains;
Les meneurs triomphaient. Pour rompre leurs desseins,
Certain Pacuvius, vieux routier, forte tête,
Trouva dans son esprit cette ressource honnête:

« Avec vous, sénateurs, je fus long-tems brouillé;
» De mes biens sans raison vous m'avez dépouillé,
» Leur dit-il; mais je vois, dans la crise où nous sommes,
» Les périls de l'Etat, non les fautes des hommes.
» On égare le peuple; il le faut ramener;
» Il est une leçon que je lui veux donner.
» J'ai du cœur des humains un peu d'expérience.
» Laissez-moi faire enfin; soyez sans défiance:
» La patrie aujourd'hui me devra son salut. »
La peur en fit passer par tout ce qu'il voulut.
Il prend cet ascendant et ce pouvoir suprême....
Quand chacun consterné tremble et craint pour soi-même,
S'il se présente un homme au langage assuré,
On l'écoute, on lui cède; il ordonne à son gré.
Ainsi Pacuvius, du droit d'une ame forte,
Sort du sénat, le ferme, en fait garder la porte,
S'avance sur la place; et son autorité
Calme un instant les flots de ce peuple irrité.
« Citoyens, leur dit-il, la divine justice
» A vos vœux redoublés se montre enfin propice;
» Elle livre en vos mains tous ces hommes pervers,
» Ces sénateurs noircis de cent forfaits divers,
» Dont chacun d'entre vous a reçu quelque offense;
» Je les tiens renfermés, seuls, tremblans, sans défense;
» Vous pouvez les punir, vous pouvez vous venger,
» Sans livrer de combat, sans courir de danger.
» Contre eux tout est permis, tout devient légitime;
» Pardonner est honteux, et proscrire est sublime.

» Je suis l'ami du peuple; ainsi vous m'en croirez,
» Et sur-tout gardez-vous des avis modérés. »
L'assemblée applaudit à ce début si sage,
Et par un bruit flatteur lui donne son suffrage.
Le harangueur reprend : « Punissez leurs forfaits;
» Mais ne trahissez pas vos propres intérêts.
» A qui veut se venger trop souvent il en coûte.
» Votre juste courroux, je n'en fais aucun doute,
» Proscrit les sénateurs, et non pas le sénat.
» Ce conseil nécessaire est l'ame de l'Etat,
» Le gardien de vos lois, l'appui d'un peuple libre.
» Aux rives du Vulturne, ainsi qu'aux bords du Tibre,
» On hait la servitude, on déteste les rois. »
Tout le peuple applaudit une seconde fois.
« Voici donc, citoyens, le parti qu'il faut suivre.
» Parmi ces sénateurs que le destin vous livre,
» Que chacun à son tour, sur la place cité,
» Vienne entendre l'arrêt qu'il aura mérité;
» Mais avant qu'à nos lois sa peine satisfasse,
» Il faudra qu'au sénat un autre le remplace,
» Que vous preniez le soin d'élire parmi vous
» Un nouveau sénateur, de ses devoirs jaloux,
» Exempt d'ambition, de faste, d'avarice,
» Ayant mille vertus, sans avoir aucun vice,
» Et que tout le sénat soit ainsi composé.
» Vous voyez, citoyens, que rien n'est plus aisé. »
La motion aux voix est soudain adoptée,
Et sans autre examen bientôt exécutée.

Les noms des sénateurs, qu'on doit tirer au sort,
Sont jetés dans une urne; et le premier qui sort
Est aux regards du peuple amené sur la place.
A son nom, à sa vue, on crie, on le menace;
Aucun tourment pour lui ne semble trop cruel,
Et peut-être de tous c'est le plus criminel.
« Bien, dit Pacuvius; le cri public m'atteste
» Que tout le monde ici l'accuse et le déteste;
» Il faut donc de son rang l'exclure, et décider
» Quel homme vertueux devra lui succéder.
» Pesez les candidats, tenez bien la balance.
» Voyons; qui nommez-vous? » Il se fit un silence;
On avait beau chercher; chacun, excepté soi,
Ne connaissait personne à mettre en cet emploi.
Cependant, à la fin, quelqu'un de l'assistance,
Voyant qu'on ne dit mot, prend un peu d'assurance,
Hasarde un nom; encor le risqua-t-il si bas,
Qu'à moins d'être tout près, on ne l'entendit pas.
Ses voisins, plus hardis, tout haut le répétèrent.
Mille cris à l'instant contre lui s'élevèrent.
« Pouvait-on présenter un pareil sénateur?
» Celui qu'on rejetait était cent fois meilleur. »
Le second proposé fut accueilli de même;
Et ce fut encor pis, quand on vint au troisième.
Quelques autres après ne semblèrent nommés
Que pour être hués, conspués, diffamés....
Le peuple ouvre les yeux, se ravise; et la foule,
Sans avoir fait de choix, tout doucement s'écoule.

De beaucoup d'intrigans ce jour devint l'écueil.
L'adroit Pacuvius, qui suivait tout de l'œil,
« Pardonnez-moi, dit-il, l'innocent artifice
» Qui vous fait rendre à tous une exacte justice.
» Et vous, jaloux esprits, dont les cris détracteurs
» D'un blâme intéressé chargeaient nos sénateurs,
» Pourquoi vomir contre eux les plaintes, les menaces?
» Eh! que ne disiez-vous que vous vouliez leurs places?
» Ajournons, citoyens, ce dangereux procès;
» D'Annibal qui s'avance arrêtons les progrès;
» Eteignons nos débats; que le passé s'oublie,
» Et réunissons-nous pour sauver l'Italie. »
On crut Pacuvius, mais non pas pour long-tems.
Les esprits, à Capoue, étaient fort inconstans.
Bientôt se ralluma la discorde civile;
Et bientôt l'étranger, s'emparant de la ville,
Mit sous un même joug et peuple et sénateurs.
Français, ce trait s'appelle un avis aux lecteurs.

LES
DEUX RATS.

FABLE
IMITÉE D'HORACE.

(Sat. 6, liv. II.)

Mévoisins, près Maintenon, juillet 1793.

CERTAIN rat de campagne, en son modeste gîte,
De certain rat de ville eut un jour la visite;
Ils étaient vieux amis; quel plaisir de se voir!
Le maître du logis veut, selon son pouvoir,
Régaler l'étranger; il vivait de ménage,
Mais donnait de bon cœur, comme on donne au village.
Il va chercher, au fond de son garde-manger,
Du lard qu'il n'avait pas achevé de ronger,
Des noix, des raisins secs; le citadin, à table,
Mange du bout des dents, trouve tout détestable :
« Pouvez-vous bien, dit-il, végéter tristement,
» Dans un trou de campagne enterré tout vivant?
» Croyez-moi, laissez là cet ennuyeux asile;
» Venez voir de quel air nous vivons à la ville;
» Hélas! nous ne faisons que passer ici-bas;
» Les rats, petits et grands, marchent tous au trépas.
» Ils meurent tout entiers, et leur philosophie

» Doit être de jouir d'une si courte vie,
» D'y chercher le plaisir; qui s'en passe est bien fou. »
L'autre, persuadé, saute hors de son trou.
Vers la ville à l'instant ils trottent côte à côte;
Ils arrivent de nuit; la muraille était haute,
La porte était fermée; heureusement nos gens
Passent sans être vus, sous le seuil se glissans.
Dans un riche logis nos voyageurs descendent;
A la salle à manger promptement ils se rendent.
Sur un buffet ouvert, trente plats desservis,
Du souper de la veille étalaient les débris.
L'habitant de la ville, aimable, et plein de grâce,
Introduit son ami, fait les honneurs, le place,
Et puis, pour le servir, sur le buffet trottant,
Apporte chaque mets, qu'il goûte en l'apportant.
Le campagnard, charmé de sa nouvelle aisance,
Ne songeait qu'au plaisir et qu'à faire bombance,
Lorsqu'un grand bruit de porte épouvante nos rats:
Ils étaient au buffet; ils se jettent en bas,
Courent, mourant de peur, tout autour de la salle...
Pas un trou... De vingt chats une bande infernale
Par de longs miaulemens redouble leur effroi.
« Oh! oh! ce n'est pas là ce qu'il me faut, à moi,
» Dit le bon campagnard; mon humble solitude
» Me garantit du bruit et de l'inquiétude;
» Là, je n'ai rien à craindre, et si j'y mange peu,
» J'y mange en paix du moins, et j'y retourne... Adieu. »

LES

DEUX RATS.

FABLE.

TRADUCTION LIBRE D'HORACE.

(Sat. 6, liv. II.)

PAR COLLIN-D'HARLEVILLE.

Un rat de ville, ayant promis long-tems
D'aller dîner chez certain rat des champs,
Lui fit un jour cette faveur extrême.
Le campagnard, sobre, dur à lui-même,
Touchait à peine à ses provisions;
Mais il savait, dans les occasions,
Se relâcher, et ne se faisait faute
De son avoir, pour bien traiter un hôte.
Cette fois donc, pois chiche, aveine, lard
Demi-rongé, raisins secs mis à part,
Tout fut servi: c'était jour de ripaille.
Pour lui, grugeant sur un monceau de paille
Quelques grains d'orge, il laisse au citadin
Les meilleurs plats; mais l'autre, avec dédain,

D'un air distrait, semble goûter à peine,
Du bout des dents, non le lard ni l'aveine,
Mais un raisin, qu'encore il trouve amer.
Le repas fait: « Çà, de grâce, mon cher
» (Dit-il à l'autre), un si triste ermitage
» Sera-t-il donc ton éternel partage ?
» Ces bois ont-ils tant de charme pour toi ?
» Eh! laisse là ton désert, et suis-moi.
» Viens voir la ville et connaître les hommes,
» Puisqu'il est vrai que tous tant que nous sommes
» N'avons qu'un souffle et qui meurt avec nous ;
» Puisque la mort, hélas! nous frappe tous,
» Petits et grands, avant qu'elle nous frappe,
» Goûtons ce bien, qui sitôt nous échappe.
» Eh! vis heureux, songeant au peu de jours
» Que tu dois vivre. » Emu par ce discours,
Le rat des champs rêve un peu, puis il saute
De sa cabane, et part avec son hôte.
Ils vont gaîment, arrivent à minuit,
Et dans la ville entrent à petit bruit.
Besoin ne fut d'en faire l'escalade.
Le citadin conduit son camarade
Dans un palais, le place sur un lit
D'ivoire et d'or, que la pourpre embellit.
Là, des reliefs du repas de la veille
Sont entassés dans plus d'une corbeille ;
Il court, apporte entremets, rôt, dessert,
Goûtant d'avance à chaque plat qu'il sert,

Comme ferait un valet peu novice.
Le campagnard savoure avec délice
Son nouveau sort; et par plus d'un bon mot
Il commençait à payer son écot,
Quand un grand bruit vient troubler leur mystère.
La porte s'ouvre; eux de sauter à terre,
Et de courir, d'aller sans savoir où,
Et de chercher, mais en vain, quelque trou...
Jugez alors, si l'un et l'autre tremble!...
Quand chiens et chats, grondant, miaulant ensemble...
« Ah! mon ami, dit le bon rat des champs,
» De tels repas sont pour moi peu touchans;
» Adieu. Mes bois sont un plus sûr asile:
» J'y vis de peu; mais j'y mange tranquille. »

Nota. Collin-d'Harleville a fait imprimer, dans ses œuvres, ma fable des *Deux Rats* à la suite de la sienne. Il prétend que la mienne est la meilleure; je suis d'un avis contraire. Nous avons toujours mis beaucoup d'amour-propre aux ouvrages l'un de l'autre.



LE

MEUNIER DE SANS-SOUCI.

ANECDOTE.

—

L'HOMME est, dans ses écarts, un étrange problème.
Qui de nous, en tout tems, est fidèle à soi-même?
Le commun caractère est de n'en point avoir ;
Le matin incrédule, on est dévot le soir.
Tel s'élève et s'abaisse, au gré de l'atmosphère,
Le liquide métal enfermé sous le verre.
L'homme est bien variable!... et ces malheureux rois,
Dont on dit tant de mal, ont du bon quelquefois;
Je l'avouerai sans peine, et ferai plus encore,
J'en citerai pour preuve un trait qui les honore.

Il est de ce héros, de Frédéric second,
Qui, tout roi qu'il était, fut un penseur profond;
Redouté de l'Autriche, envié dans Versailles,
Cultivant les beaux arts au sortir des batailles,
D'un royaume nouveau la gloire et le soutien,
Grand roi, bon philosophe, et fort mauvais chrétien.
Il voulait se construire un agréable asile,
Où, loin d'une étiquette arrogante et futile,
Il pût, non végéter, boire, et courir des cerfs,
Mais des faibles humains méditer les travers,
Et mêlant la sagesse à la plaisanterie,
Souper avec Dargens, Voltaire et la Mettrie.
Sur le coteau riant par le prince choisi,
S'élevait le moulin du meunier Sans-Souci.
Le vendeur de farine avait pour habitude
D'y vivre au jour le jour, exempt d'inquiétude;
Et de quelque côté que vînt souffler le vent,
Il y tournait son aile, et s'endormait content.
Très-bien achalandé, grâce à son caractère,
Le moulin prit le nom de son propriétaire,
Et des hameaux voisins, les filles, les garçons,
Allaient à Sans-Souci pour danser aux chansons.
Sans-Souci!... Ce doux nom, d'un favorable augure,
Devait plaire aux amis des dogmes d'Epicure.
Frédéric le trouva conforme à ses projets,
Et du nom d'un moulin honora son palais.
Hélas! est-ce une loi, sur notre pauvre terre,
Que toujours deux voisins entre eux auront la guerre?

Que la soif d'envahir et d'étendre ses droits
Tourmentera toujours les meuniers et les rois ?
En cette occasion le roi fut le moins sage ;
Il lorgna du voisin le modeste héritage :
On avait fait des plans fort beaux sur le papier,
Où le chétif enclos se perdait tout entier.
Il fallait, sans cela, renoncer à la vue,
Rétrécir la façade et courber l'avenue.

Des bâtimens royaux l'ordinaire intendant
Fit venir le meunier, et d'un ton important :
« Il nous faut ton moulin : que veux-tu qu'on t'en donne ?
» — Rien du tout ; car j'entends ne le vendre à personne.
» Il vous faut est fort bon ; mon moulin est à moi,
» Tout aussi bien au moins que la Prusse est au roi.
» — Allons, ton dernier mot, bon homme, et prends-y garde.
» — Faut-il vous parler clair ? — Oui. — C'est que je le garde.
» Voilà mon dernier mot. » Ce refus effronté,
Avec un grand scandale, au prince est raconté.
Il mande auprès de lui le meunier indocile,
Presse, flatte, promet ; ce fut peine inutile :
Sans-Souci s'obstinait : « Entendez la raison,
» Sire ; je ne peux pas vous vendre ma maison :
» Mon vieux père y mourut ; mon fils y vient de naître ;
» C'est mon Postdam à moi ; je suis têtu peut-être ;
» Ne l'êtes-vous jamais ? Tenez, mille ducats,
» Au bout de vos discours, ne me tenteraient pas.
» Il faut vous en passer, je l'ai dit, j'y persiste. »
Les rois mal aisément souffrent qu'on leur résiste.

Frédéric un moment par l'humeur emporté :
« Pardieu ! de ton moulin c'est bien être entêté !
» Je suis bon de vouloir t'engager à le vendre !
» Sais-tu que, sans payer, je pourrais bien le prendre ?
» Je suis le maître. — Vous ? de prendre mon moulin ?
» Oui, si nous n'avions pas des juges à Berlin. »
  Le monarque à ce mot revint de son caprice,
Charmé que sous son règne on crût à la justice.
Il rit ; et se tournant vers quelques courtisans :
« Ma foi, Messieurs, je crois qu'il faut changer nos plans.
» Voisin, garde ton bien ; j'aime fort ta réplique. »
  Qu'aurait-on fait de mieux dans une république ?
Le plus sûr est pourtant de ne pas s'y fier ;
Ce même Frédéric, juste envers un meunier,
Se permit mainte fois telle autre fantaisie,
Témoin ce certain jour qu'il prit la Silésie ;
Qu'à peine sur le trône, avide de lauriers,
Epris du beau renom qui séduit les guerriers,
Il mit l'Europe en feu. Ce sont là jeux de prince :
On respecte un moulin ; on vole une province.

L'OLIVIER,

LE FIGUIER,

LA VIGNE ET LE BUISSON.

FABLE DE JOATHAM,

TIRÉE DE LA BIBLE.

(Livre des Juges, chapitre IX, verset 8.)

—

Dans un village ou bourg de notre république *
Demeuraient deux marchands, forts sur la politique.
L'un d'épices et d'huile y tenait magasin,
Aux ivrognes du lieu l'autre vendait son vin;
Tous les deux bons vivans, bien faits, de bonne mine,
Faibles de sens commun, robustes de poitrine,
Prêts à parler sur tout, sans se douter de rien,
Ainsi que tels et tels que vous connaissez bien.
  Ayant de longs discours étourdi l'assemblée,
Tous deux pour électeurs furent choisis d'emblée;
Et satisfaits d'eux-même ainsi que du scrutin,
Pour se rendre au chef-lieu, se mirent en chemin.
Les jacobins, la paix, les cloches, les finances,
Leur font dire, en marchant, cent mille impertinences;

* Cette pièce de vers a été composée en 1795.

Vers midi, pour dîner, on entre au cabaret;
Là, pour passer le tems, avant que tout soit prêt,
L'épicier, bel esprit, et jaloux de s'instruire,
Veut qu'on lui donne un livre ou des papiers à lire.
« N'avez-vous rien de neuf qui vienne de Paris?
» J'aime fort les journaux, lorsqu'ils sont bien écrits;
» *Le Miroir* est profond, *le Moniteur* est drôle;
» Vous pourriez bien dans peu m'y voir jouer un rôle...
» —Ah! parbleu, croyez-vous, répondit l'hôtelier,
» Que je m'amuse après ce fatras de papier?
» Ce n'est pas en lisant que je fais mon commerce;
» J'ai mon four à chauffer, mon vin à mettre en perce;
» S'il entre un livre ici, ce sera le premier.
» Attendez cependant.... il me reste, au grenier,
» De ma pauvre défunte un livre de prière,
» Et la Bible en lambeaux, traînant dans la poussière.
» — Une Bible? eh bien! soit; il faut s'en contenter. »
L'hôte, en la secouant, s'empresse à l'apporter;
Et du livre enfumé la page jaunissante
S'ouvre, fort à propos, à la fable suivante :
Les arbres, rassemblés pour une élection
(Ce mot de nos lecteurs piqua l'attention),
De la place à donner, brillante et difficile,
Firent l'offre d'abord à l'Olivier fertile;
Par ses fruits excellens il était renommé,
Chéri pour sa douceur, et de tous estimé.
Il refusa l'honneur que l'on voulait lui faire;
« Qui? moi? dit-il, que j'aille, à moi-même contraire,

» Aux fureurs des partis me livrant désormais,
» Oublier que je suis un symbole de paix ?
» Je ne sais point haïr ; vos débats, vos querelles,
» Et vos inimitiés, qui deviennent mortelles,
» M'éloignent sans regret d'un poste glorieux
» Où je m'attirerais un peuple d'envieux ;
» Je ne veux éblouir ni gouverner personne ;
» Jouissez de mes fruits qu'avec plaisir je donne ;
» Pour être à ma manière utile, si je peux,
» Un beau tems et la paix, c'est tout ce que je veux. »
Recevant à son tour un semblable message,
Le Figuier ne fut pas moins modeste et moins sage ;
« Pour tant d'éclat, dit-il, je ne fus point nourri ;
» Les regards du soleil, la faveur d'un abri,
» Un coin dans le verger, que faut-il davantage ?
» Ah! je serai toujours content de mon partage,
» Si je puis à loisir, dans mon obscurité,
» Conduire d'heureux fruits à leur maturité ;
» Veiller au bien de tous est un soin trop pénible :
» C'est bien moins un honneur qu'une charge terrible ;
» Je la cède aux plus forts, aux plus hardis que moi ;
» Je crains moins d'obéir, que de donner la loi. »
De ce double refus les arbres s'étonnèrent,
Et vers la Vigne alors tous les vœux se tournèrent ;
Mais elle : « Y pensez-vous ? Mon nectar précieux,
» La force et le plaisir des hommes et des dieux,
» Voudrais-je, dites-moi, cesser de le répandre
» Pour un stérile honneur dont il faudrait dépendre ?

» La santé, la gaîté, ce sont là mes bienfaits;
» M'irai-je embarrasser d'infructueux projets,
» Éveiller la malice, armer la calomnie
» Souvent encouragée, et rarement punie,
» Et par l'ingratitude enfin me voir payer,
» Persécuter peut-être, ou du moins oublier,
» Votre idole aujourd'hui, demain votre victime?
» A quelque autre portez votre frivole estime...
» — A moi, dit le Buisson (qui se mit sur les rangs,
Et de ses doigts crochus arrêtait les passans),
» A moi, mes bons amis; je suis par la nature
» Bien pourvu, bien armé, pour repousser l'injure;
» Mes aiguillons piquans sauront vous protéger,
» Percer vos ennemis, et vous en bien venger;
» Vons pourrez vous cacher dans mon sein favorable;
» Je suis bas, tortueux, obscur, impénétrable. »
Enfin, à sa manière, il osait se vanter,
Et par quelques échos se faisait répéter.
Qui sait être impudent a de grands avantages;
Si bien que, lorsqu'on eut recueilli les suffrages,
Le Buisson se trouva nommé par grand hasard.
Chacun en fut honteux; mais il était trop tard.
« Collègue, interrompit l'amateur de vendange,
» Cette Bible a raison, et parle comme un ange.
» Deux préceptes fort bons sont cachés là dessous.
» D'abord, les grands emplois ne sont pas faits pour nous;
» Première instruction qui doit nous être utile :
» Songeons à débiter, moi, mon vin, toi, ton huile.

» Pour nous peindre tous deux, et sous nos propres traits,
» La Vigne et l'Olivier semblent là mis exprès ;
» De plus, souvenons-nous de chercher le mérite ;
» Forçons-le d'accepter les emplois qu'il évite;
» A tous nos électeurs portons cette leçon. »
L'ont-ils mise à profit? On craint que le Buisson
N'ait trop su quelquefois , par une erreur insigne,
Ecarter le Figuier, l'Olivier et la Vigne.

SOCRATE ET GLAUCON,

DIALOGUE

TIRÉ DE XÉNOPHON.

(*Memorabilium Socratis*, livre III, chapitre 8.)

Toi qui fus autrefois le plus sage des hommes,
Tu le serais encor dans le tems où nous sommes,
Bon Socrate, ou plutôt tu serais parmi nous
Le seul sage au milieu d'une bande de fous.
Hélas! que dirais-tu du bon peuple de France?
Que de celui d'Athène il a bien l'inconstance,
Qu'avec fureur toujours embrassant chaque excès,
L'exagération est le vrai mal français.
  Mais n'allons pas du siècle entamer la satire;
Elle serait trop longue, et j'aurais trop à dire;
Voyons comment Socrate instruisit certain fat
Qui voulait s'emparer du timon de l'Etat.
  Glaucon avait trente ans, bon air, belle figure;
Mais parmi les présens que lui fit la nature,
Elle avait oublié celui du jugement.
Glaucon se croyait fait pour le gouvernement;
Pour avoir eu jadis un prix de rhétorique,
Il s'estimait au monde un personnage unique;
Sitôt qu'à la tribune il s'était accroché,
Aucun pouvoir humain ne l'en eût détaché:
Parler à tout propos était sa maladie.

Socrate l'abordant: « Plus je vous étudie,
» Plus je vois, lui dit-il, le but où vous visez.
» Votre projet est beau, s'il n'est des plus aisés.
» Vous voulez gouverner; vous désirez qu'Athènes
» De l'Etat en vos mains remette un jour les rênes?
» — Je l'avoue. — Et sans doute, à vos concitoyens,
» Vous paierez cet honneur en les comblant de biens?
» — C'est là tout mon désir. — Il est louable; et j'aime
» Que l'on serve à-la-fois sa patrie et soi-même.
» A ce plan, dès long-tems, vous avez dû penser;
» Par où donc, dites-moi, comptez-vous commencer? »
Glaucon resta muet, contre son ordinaire.
Il cherchait sa réponse. « Un très-grand bien à faire,
» Ce serait, dit Socrate, en ce besoin urgent,
» Dans le trésor public d'amener de l'argent.
» N'allez-vous pas d'abord restaurer nos finances,
» Grossir les revenus, supprimer des dépenses?
» — Oui; ce sera bien là le premier de mes soins.
» — Il faut recevoir plus; il faut dépenser moins.
» Vous avez, à coup sûr, calculant nos ressources,
» Des richesses d'Athène approfondi les sources?
» Vous savez quels objets forment nos revenus?
» — Pas très-bien; ils me sont, la plupart, inconnus.
» — Vous êtes plus au fait, je crois, du militaire?
» — Six mois, sous Périclès, j'ai servi volontaire.
» — Ainsi nous vous verrons, de nos braves guerriers,
» Par vos vastes projets, préparer les lauriers?
» Vous savez comme on fait subsister une armée?

» Par quels soins elle doit être instruite et formée ?
» — Je n'ai pas ces détails très-présens à l'esprit.
» — Vous avez, là dessus, quelque mémoire écrit,
» J'entends.– Mais, non.–Tant pis; vous me l'auriez fait lire;
» J'en aurais profité. Du moins, vous pouvez dire
» Si, payant nos travaux par des dons suffisans,
» L'Attique peut nourrir ses nombreux habitans;
» Il y faut prendre garde ; une erreur indiscrète,
» Une mauvaise loi produirait la disette.
» Sur ce point important qu'avez-vous su prévoir ?
» — En vérité, Socrate, on ne peut tout savoir.
» — Pourquoi donc parlez-vous sur toutes les matières ?
» Je suis un homme simple, et j'ai peu de lumières ;
» Mais retenez de moi ce salutaire avis :
» Pour savoir quelque chose, il faut l'avoir appris.
» De régir les Etats la profonde science
» Vient-elle sans étude et sans expérience ?
» Qui veut parler sur tout, souvent parle au hasard.
» On se croit orateur ; on n'est que babillard.
» Allez, instruisez-vous ; et quelque jour peut-être
» Vous nous gouvernerez. » Glaucon sut se connaître;
Il devint raisonnable ; et, depuis ce jour-là,
Il écouta, dit-on, bien plus qu'il ne parla.

Chez le doux Xénophon, l'élève de Socrate,
Son ami, son vengeur au sein d'Athène ingrate,
J'ai lu ce Dialogue, et je vous le tradui ;
Puisse-t-il corriger les Glaucon d'aujourd'hui !

LA

NOUVELLE ARTÉMISE.

CONTE.

Muse, il le faut, quittez le ton plaisant ;
Votre babil veut paraître amusant :
Vous vous donnez des airs de raillerie,
Et de vos traits vous aimez que l'on rie.
Mais cette fois prenez d'autres couleurs ;
Si vous pouvez, soyez sentimentale ;
Attendrissez, faites couler des pleurs,
En racontant une histoire morale,
Un trait touchant de vertu conjugale.
Notre héroïne est pourtant de Paris,
Séjour, dit-on, périlleux aux maris.
Monsieur Conrard, au moins, n'a rien à craindre :
Sa chaste épouse est sur le point d'atteindre
La cinquantaine ; aussi sur sa vertu
Du cher Conrard le calme est absolu.
A sa moitié d'ailleurs toujours fidèle,
Des bons époux il était le modèle ;
Mais, aujourd'hui, treize lustres complets
Font que ses feux ne sont que feux follets,
Petits éclairs qui parfois voudraient luire,

Mais qu'un instant voit poindre et se détruire.
Or écoutez de madame Conrard
La prévoyance et le pieux égard
Pour cet époux qu'elle aime en Artémise.
  Près de Paris, à sa maison des champs,
Elle était seule avec sa nièce Orphise,
Femme jolie, et jeune, et de bon sens,
Dont le mari, l'un de nos statuaires,
N'est point au rang des artistes vulgaires.
  Toutes les deux se promenaient un jour
Dans le jardin qui parait leur séjour,
Vers cet instant où l'air devient plus sombre,
Où la clarté va faire place à l'ombre,
Où les bosquets sont plus silencieux,
Où les amans sont plus audacieux,
Où la beauté, moins timide et plus tendre,
Contre elle-même a peine à se défendre,
Où l'amitié, fuyant les indiscrets,
Laisse du cœur échapper ses secrets.
  Le dôme épais d'une charmille obscure
Couvre leurs pas; la lune brille aux cieux,
Et sa clarté, pénétrant la verdure,
Verse dans l'ombre un jour mystérieux.
  C'est en ce lieu que la sensible femme,
Toujours le soir facile à s'attendrir,
Commence ainsi, poussant un grand soupir :
« Ma nièce, il faut que je t'ouvre mon ame;
» J'ai du chagrin, je t'en veux faire part;

» On sait combien j'aime monsieur Conrard;
» Avec effroi chaque jour ma tendresse
» Compte les pas qu'il fait vers la vieillesse;
» En les comptant, mon cœur mal affermi
» Pressent trop bien sa prochaine blessure;
» Si tu savais comme le cher ami!...
» Il baisse!.. il baisse!.. ah! beaucoup, je t'assure;
» Je ne puis plus me le dissimuler,
» Je le perdrai; je suis bien malheureuse!
» Le jour ne peut long-tems se reculer
» Où je n'aurais rien pour me consoler,
» Sans une idée aussi juste qu'heureuse
» Qui m'est venue, et que tu vas juger.
» Depuis hier je ne fais qu'y songer.
» Tu dois savoir, toi qui connais l'histoire,
» Comme une reine, une veuve (son nom
» En ce moment échappe à ma mémoire),
» A son époux, qu'elle aimait fort, dit-on,
» Fit élever un tombeau magnifique,
» Vaste, enrichi de marbres précieux;
» Rendant ainsi sa tendresse authentique,
» Elle s'acquit un renom glorieux;
» On nous la cite encore pour modèle:
» Soit; mais on va me mettre au-dessus d'elle.
» Si l'on a cru devoir ainsi louer
» Pour un défunt sa tardive dépense,
» On ne pourra s'empêcher d'avouer
» Qu'il est plus beau de s'y prendre d'avance.

» Devines-tu mon projet maintenant?
» C'est ici même, en la place où nous sommes,
» Que je prétends, pour le meilleur des hommes
» Faire ajuster un joli monument,
» D'un goût parfait, construit élégamment.
» Que ton mari dès demain l'entreprenne
» En grand secret; bientôt, j'en suis certaine,
» Le cher ami doit en avoir besoin.
» A son insu prenons l'aimable soin
» De préparer sa demeure prochaine.
» De mon jardin cet ornement nouveau
» Va me le rendre et plus cher et plus beau.
» Plus d'une fois je veux qu'on m'y surprenne
» Versant des pleurs; et si d'une autre chaîne
» L'hymen encor me fait serrer les nœuds
» (Et ce sera bientôt, si je le veux),
» J'en fais serment, et ma foi n'est point vaine,
» J'exigerai de mon second époux
» Qu'en ma faveur il conserve et respecte
» De mes regrets la preuve non suspecte,
» Ce cher tombeau; qu'il n'en soit pas jaloux:
» Voilà mon plan. Mais qu'il reste entre nous;
» N'en parle pas. » La nièce, douce et bonne,
Ne l'a conté qu'à moi confidemment;
Je vous le conte en ces vers seulement;
Ne le contez, je vous prie, à personne.



L'ALCHIMISTE
ET SES ENFANS.
CONTE ARABE.

Approchez-vous, mes deux petites filles,
Julie et Bonne, à mes yeux si gentilles,
Je sais d'hier un conte tout nouveau ;
Mettez-vous là : je veux, tout d'une haleine,
Vous le conter ; si vous le trouvez beau,
Vous me viendrez embrasser pour ma peine.
  En Arabie, il était une fois
Un magicien d'un savoir admirable ;
On le nommait Mahmoun l'incomparable ;
Il observait en tout le nombre trois.
Grand alchimiste et souffleur mémorable,

Passant sa vie au milieu des fourneaux,
Des appareils, des matras, des bocaux,
Le grand Mahmoun fit une découverte,
Dont à jamais on doit pleurer la perte.
Vous demandez déjà ce que c'était;
Vous le saurez. Il faut d'abord vous dire
Qu'un jour Mahmoun, qui s'impatientait
De vivre seul, à la belle Palmire,
Qu'il crut aimer, par l'hymen fut lié,
Puis eut un fils de sa tendre moitié.
Bientôt ses goûts rentrèrent dans son ame;
A l'alchimie il revint tout entier,
Et le ménage, et le fils, et la femme
Ne firent plus alors que l'ennuyer;
C'est un grand tort, et pour moi, je l'en blâme.
Qu'arriva-t-il? qu'à lui-même laissé
Le très-cher fils donna, le front baissé,
Dans mille excès, pilla les caravanes,
Battit les gens, enleva les sultanes,
Fut grand ivrogne, et nargua Mahomet.
Son père alors, mais trop tard, eut regret
D'avoir ainsi négligé la culture
Et les soins dus à sa progéniture.
Mieux eût valu ne savoir presque rien,
Et de son fils faire un homme de bien.
Lorsque Mahmoun reçut de la nature
L'ordre fatal d'aller voir ses aïeux,
Il se souvint du secret merveilleux

Dont autrefois sa profonde science
Lui découvrit l'incroyable puissance
(Et c'est ici que je vais révéler
Ce que d'abord j'ai voulu vous céler ;
Ecoutez bien : la chose est d'importance).
Avec son fils il s'enferme un matin :
« Mon cher enfant, j'approche de ma fin ;
» Je le sens trop à ma faiblesse extrême.
» Oui, nous allons bientôt nous séparer ;
» Vous me perdrez ; si, pour un fils que j'aime,
» C'est un malheur, il peut se réparer.
» Je vous étonne. Apprenez un mystère
» Que je vous ai dérobé jusqu'ici;
» A mon cher fils je ne veux plus rien taire.
» Regardez bien cette fiole-ci ;
» Elle renferme une liqueur vermeille,
» Trésor unique et fruit de mainte veille.
» Dans les trois jours qui suivront mon trépas,
» (Dans les trois jours, au moins n'y manquez pas)
» Si par vos mains, dans ma bouche glacée,
» Cette liqueur goutte à goutte est versée,
» Entre vos bras, soudain vous me verrez,
» Me ranimant, renaître par degrés.
» C'est mon destin qu'ici je vous confie ;
» J'attends de vous une seconde vie ;
» Je vous devrai l'existence à mon tour,
» Et c'est mon fils qui me rendra le jour.
» Ce doux espoir, en mourant, me console. »

Le fils touché, promit ce qu'on voulut,
Le jura même, et son père mourut,
Persuadé qu'il lui tiendrait parole.
Mais, par malheur, ce fils mal élevé,
Comme j'ai dit, et vaurien achevé,
De l'élixir sitôt qu'il se vit maître,
Prit un parti bien scandaleux, bien traître :
« Ma foi, dit-il, jusqu'à présent j'ai cru
» Que mon vieux père avait assez vécu.
» Je vivrai moins, si j'en crois l'apparence ;
» Car mon défaut n'est pas la tempérance.
» J'use mes jours, je les risque souvent
» Comme à plaisir ; et ce n'est pas ma faute
» Si, par hasard, je suis encor vivant.
» Serait-ce point sottise la plus haute
» De m'oublier ? Oui, la première loi,
» La mieux suivie, est que l'on songe à soi. »
Quelques remords cependant le troublèrent ;
Mais les trois jours bien vîte s'envolèrent,
Et Mélédin (c'est le nom du bandit)
Sur son méfait aisément s'étourdit.
De mauvais fils il devint mauvais père,
De ses enfans ne s'embarrassa guère,
Dont il advint que, par faute de soins,
S'il valait peu, ses fils valurent moins.
Il arriva bientôt à la vieillesse,
Par la débauche, avant l'âge, cassé ;
Près de mourir, et songeant au passé,

Comptant fort peu d'ailleurs sur la tendresse
De ses enfans, il voulut réussir
A s'appliquer l'effet de l'élixir.
« Allons, dit-il, il faut jouer d'adresse. »
De ses trois fils il fit venir l'aîné,
Qu'il connaissait tout pétri d'avarice,
Par l'intérêt bassement dominé,
Prêt à se vendre; et ce fut sur ce vice
Que Mélédin bâtit son artifice.
« Mon cher Azor, ô mon très-digne fils!
» (Dit le mourant) vous êtes un brave homme,
» Sage, prudent, et sur-tout économe;
» Je vous connais; aussi je vous choisis
» Pour vous donner un témoignage insigne
» De confiance et d'amour paternel;
» J'ose penser que vous en êtes digne. »
Alors, d'un ton encor plus solennel,
Du grand Mahmoun rappelant la mémoire,
De la fiole il raconta l'histoire,
Hors en un point qu'il eut soin d'altérer:
« Savez-vous bien ce que doit opérer
» Cette liqueur? Mon cher fils peut m'en croire:
» En un instant je deviendrai tout d'or;
» Oui, d'or, mon fils, et du plus pur encor.
» Imaginez qu'en conservant sa forme,
» Mon corps entier n'est qu'un lingot énorme.
» Vous concevez quel immense trésor
» Vous aurez là, tout seul, et sans partage.

» Embrassez-moi ; recueillez, cher Azor,
» Ce grand secret, mon meilleur héritage. »
Le tendre fils ne se possédait pas :
Tout en serrant son père entre ses bras,
De son trésor il convoitait les charmes,
Et de bon cœur l'arrosait de ses larmes.
Le père mort, Azor de supputer
Ce que pourrait valoir, en long, en large,
Le cher défunt ; comment le transporter ?
Quatre chameaux y trouveraient leur charge.
Le compte fait, il eut soin promptement
D'exécuter le rare testament.
Mais à l'instant où pour lever ses doutes,
Il eut au plus versé deux ou trois gouttes,
Il s'aperçoit, quelle surprise, ô Dieu !
Que Mélédin donne un signe de vie,
Puis, du remède ayant reçu trop peu,
Retombe... Azor s'épouvante, s'écrie,
Ne songe plus, dans son trouble indiscret,
A la fiole : elle tombe, se casse ;
Tout l'élixir se répand. O disgrâce !
On n'en a point retrouvé le secret.
Ainsi le Ciel de tous trois fit justice ;
Ainsi chacun fut puni par son vice.
Dans ce tableau, j'ai peint en raccourci
Les traits hideux de beaucoup de familles ;
Chez nous du moins qu'il n'en soit pas ainsi,
O mes enfans ! ô mes aimables filles !

Ce pauvre père un jour vous quittera ;
En vous quittant il vous regrettera ;
Mais, après lui, vous direz, je l'espère,
En consolant votre excellente mère :
Que ne peut-on racheter à prix d'or
Un bien si grand, une tête si chère !
Que n'avons-nous à donner un trésor !
Nous l'offririons, pour revoir notre père.
  Vous le direz ; oui, je n'en doute pas :
Les bons parens n'ont point d'enfans ingrats.

UNE

MISTIFICATION * DE POINSINET.

ANECDOTE.

Du petit Poinsinet on garde la mémoire.
Au comique Opéra, théâtre de sa gloire,
Les airs de Philidor embellirent ses vers;
Des *cercles à la mode* il peignit les travers;
Mais les siens ont servi de texte à mainte histoire.
On lui persuadait les contes les plus fous;
Il les tenait pour vrais, les contait après vous;
Il n'examinait rien : il était né pour croire.
  Pour son propre mérite, il n'avait pas besoin
De l'en persuader que quelqu'un prît le soin.
Volontiers sur ce point on s'en conte à soi-même.
  Dans les plaisans accès de son orgueil extrême,
Zaïre lui semblait une œuvre d'écolier,

* « *Mistifier*, abuser de la crédulité de quelqu'un pour le rendre ridicule. »

(*Dictionn. de l'Académie.*)

« *Mistification*, action de mistifier. »

(*Ibid.*)

Et qui n'égalait pas *Tom-Jone* et *le Sorcier*. *
Des mistificateurs la malice ordinaire
Lui mit en tête un jour de détrôner Voltaire;
Il ne tenait qu'à lui; pour en venir à bout,
Poinsinet manquait-il de génie et de goût?
Voltaire avait sur lui pourtant un avantage:
C'était d'avoir appris l'anglais dans son jeune âge;
Le fripon avait mis cette étude à profit,
Pillé Pope et Shekspire **, et n'en avait rien dit.
Avec un tel secours, de combien de couronnes
Se chargerait le front de l'auteur de *Tom-Jones?*
Sur la scène française il produirait Otway,
Congrève le comique, et Rowe, et Wicherley;
Puis, se multipliant, son flexible génie
Ferait voir la science avec le goût unie;
Il saurait, vers les cieux dirigeant son essor,
Y rejoindre Newton, puis s'élever encor;
Quel charme de pouvoir lire le sage Locke,
Et l'ingénieux Swift, et le grand Brolingbroke!
Il en serait content; c'étaient des songe-creux;
Mais bientôt, à bon droit prenant le pas sur eux,
Il approfondirait morale et politique.
Et d'ailleurs, accablé de gloire poétique,

* Opéras comiques de Poinsinet. Il est encore auteur du *Cercle*, ou *la Soirée à la Mode*, jolie comédie jouée au théâtre Français.

** On écrit en anglais *Shakespeare*, et l'on prononce *Checspire*.

Il devait aspirer à des succès nouveaux,
Donner à la fortune aussi quelques travaux;
Il parviendrait à tout; il pouvait y prétendre;
Et ce n'était pas lui que l'on ferait attendre.
On projetait d'avoir à Londre un résident,
Qui servît en secret les droits du prétendant,
Mission délicate, emploi diplomatique!
Grands dangers à courir; traitement magnifique!
On lui gardait ce poste; et dans son cabinet
Le roi même avait dit : Je songe à Poinsinet;
Mais entend-il l'anglais? S'il l'entend, je le nomme.
Il n'en fallait pas tant pour décider notre homme.
L'orgueil, l'ambition à-la-fois le poussant,
Au complot des railleurs le voilà qui consent;
Aidant à le tromper, un bon ami lui prête
Une maison des champs, favorable retraite,
Où l'écolier nouveau, solitaire et caché,
Se renferme, au travail nuit et jour attaché.
Il ne sait pas d'anglais le premier mot; n'importe:
De quoi ne vient à bout une volonté forte?
Des livres!... c'est là tout ce dont il a besoin,
Et de l'en bien pourvoir ses amis ont pris soin.
On n'a rien négligé pour compléter la ruse;
Mieux le tour réussit, plus la troupe s'amuse.
Il se fatigue; il veille; il apprend, lit, relit;
Sa mémoire de mots se charge et se remplit;
Il ne se donne pas un instant de relâche,
Impatient d'atteindre à la fin de sa tâche.

Enfin, après huit mois, content de ses progrès,
Il court à ses amis...mais Dieu sait les regrets !
Dieu sait s'il plaint le tems qu'il perdit à s'instruire!...
Car c'est.... le bas-breton qu'il commence à traduire.
Le bas-breton?...O ciel !... Messieurs, vous qui riez,
N'auriez-vous pas de même été mistifiés ?
Quant à moi, j'ai cru voir qu'en plus d'une rencontre
Ce qu'on doit nous montrer n'est pas ce qu'on nous montre.
Sur maint grave sujet dissertans, disputans,
Savans, rhéteurs, docteurs, sophistes, charlatans,
Jaloux de soutenir l'honneur de leurs écoles,
Etendent peu de sens dans beaucoup de paroles;
Leur galimathias long-tems donna le ton;
Heureux le bon esprit qui sait n'y rien comprendre!
C'est l'anglais avec eux que vous croyez apprendre;
Que vous enseignent-ils?... Hélas ! du bas-breton.

LE PORTRAIT,

OU

LA MATINÉE D'UN AMATEUR.

ANECDOTE. — 1811.

Au Luxembourg, respirant sous l'ombrage,
L'autre matin j'avais fait quelques tours,
Rêvant à rien, comme c'est mon usage.
Je vois venir l'Apelle de nos jours,
Notre grand peintre, enfin David lui-même.
Je cours à lui : « Par quel bonheur extrême,
» Lui dis-je alors, te rencontré-je ici?
» Mais, réponds-moi, de grâce; as-tu fini
» Ce cher portrait, que ta rare science
» Retarde trop pour notre impatience?
» Combien de gens, par le nœud des bienfaits,
» Sont au modèle attachés ponr jamais!
» Fait pour avoir des amis véritables,
» Il est l'objet de sentimens durables.
» Quand verra-t-on ce chef-d'œuvre nouveau,
» Digne, à coup sûr, de ton mâle pinceau? »
David semblait content. Sur sa figure,
Certain sourire était de bon augure.
« C'est le discours qne j'attendais de toi,

» Et ma réponse est prête ; viens, suis-moi.
» De ce jardin ma demeure est voisine ;
» Viens, ce portrait va s'offrir à tes yeux ;
» Chez moi, d'amis un groupe curieux,
» En ce moment, le juge et l'examine.
» Je suis sorti ; j'ai voulu librement
» Leur laisser dire à tous leur sentiment.
» Rejoignons-les. » Moi de lui rendre grâces,
Et sur les pas du peintre des Horaces
De me hâter jusqu'à son logement.

Avec respect j'aborde cette enceinte
Que le talent rend vénérable et sainte ;
A chaque pas un chef-d'œuvre de l'art
Frappe d'abord, attire le regard ;
Mais occupé d'une seule pensée,
Sans m'arrêter, je cours à l'atelier ;
J'entre, et l'objet que je vois le premier,
C'est le portrait qu'une foule empressée
Entoure, admire.... A peine l'ai-je vu,
Que de plaisir et de surprise ému,
Je reconnais auprès de moi sans peine
Les amateurs ou plutôt les amis
Que dans ce lieu même désir amène,
Tous de pensée et de cœur réunis ;
Gens à citer, à louer sans scrupule ;
C'est notre Plaute * avec notre Tibulle ; **

* M. Picard. ** M. de Parny.

C'est ce Guillard, dont la muse a fourni
Des chants si beaux à Gluck, à Sacchini;
L'auteur piquant de *Raison et Folie* *
Qui, de la femme observateur malin,
Sage en riant, philosophe badin,
Lance un précepte armé d'une saillie;
Le traducteur et fidèle et savant **
Qui, plein du feu de l'églogue latine,
Du grand Virgile a reproduit souvent
La mélodie et la douceur divine;
Et Campenon, le poète des champs,
Qui toujours charme et jamais ne fatigue,
Lui dont les vers faciles et touchans
Ont rajeuni le vieil *Enfant prodigue;*
Et ce Roger, qui d'un art délicat
Mit sur la scène un galant *Avocat*
Avec succès; et Duval-Alexandre:
S'il eût voulu conclure le marché,
Plus d'un auteur n'eût pas été fâché
D'être acquéreur de sa *Maison à vendre*
De maint ouvrage au théâtre applaudi,
Fruit d'un génie inventif et hardi;
Et Le Bailly, l'élégant fabuliste;
Et mon cher Droz, aimable moraliste,
Qui, du bonheur parlant d'un noble ton,
Réconcilie Epicure et Platon;

* M. Lemontey. ** M. Tissot.

Et vous, Davin,* vous dont la touche heureuse
Peignit si bien cette fraîche glaneuse;
Et sut depuis, dans un cadre plus grand,
Où tout votre art d'un nouvel éclat brille,
Plaçant ensemble et la mère et la fille,
Intéresser à ce tableau charmant;
Et Gautherot, ** digne élève du maître,
Rempli d'esprit, de goût, de sentiment,
Que maint triomphe a déjà fait connaître;
D'autres encor, que je voudrais nommer;
Le vers ingrat ne peut tout exprimer.
Qu'on me pardonne; il suffira d'apprendre
Qu'il n'en était pas un seul, moi compris,
Qui pour soi-même, ou bien pour ses amis,
N'eût à Français quelques grâces à rendre.
Parny disait : « Je n'ai trouvé qu'en lui
» Faveur sans faste, et généreux appui. »
Picard disait : « Il m'a rendu mon frère,
» En le plaçant sous un climat plus doux,
» J'ai vu renaître une santé si chère.
» Qui plus que moi peut lui devoir? — Qui? nous,
» Criaient vingt voix, qui s'élevaient ensemble;
» Quel sentiment en ce lieu nous rassemble,

* Madame Davin, élève de M. David, a fait le portrait en pied de madame la comtesse Français de Nantes et de sa fille.

** M. Gautherot, élève de M. David, et auteur des tableaux de *Chactas et Atala*, de *Pyrame et Thisbé*, etc., etc.

» Sinon l'élan d'une tendre amitié,
» Et le respect et la reconnaissance?
» De mille dons que sa bonté dispense
» Bien qu'il ait soin de cacher la moitié,
» Il est trahi par la publique estime,
» De son bon cœur salaire légitime;
» Il fait le bien par inclination,
» Par goût, par choix, sans ostentation.
» On lui sait gré, dans plus d'une famille,
» Du sort du fils, de l'hymen de la fille;
» Des longs malheurs il répare le tort;
» Rencontre-t-il quelques nochers débiles
» Qu'ont submergés nos tempêtes civiles?
» Il les console; il leur ouvre le port,
» Sans s'informer par quel vent, quel orage,
» Ni sur quel bord chacun a fait naufrage;
» Et sous ses lois, les partis différens
» Sont étonnés de confondre leurs rangs.
» Ami des arts, de ceux qui les cultivent,
» Son goût les cherche, et ses faveurs les suivent:
» Il fait bien mieux que protéger: il sert.
» Au vrai talent, dont la noble infortune
» Souvent se cache et craint d'être importune,
» J'ai vu par lui plus d'un service offert.
» J'ai vu Collin, au terme de sa vie,
» Tracer pour lui, d'une main affaiblie,
» Les derniers mots que sa plume ait écrits.
» Français les garde; il attache du prix

» A ce papier, à ce legs honorable.
» O Dalayrac! auteur fécond, aimable,
» Comme Collin, hélas! trop tôt ravi,
» Oui, de Français tu fus connu, chéri;
» Il admirait ta finesse et ta grâce;
» Honneur à lui dans le sacré vallon!
» Il a tant fait pour les fils d'Apollon!
» Que ne peut-il renaître un autre Horace
» Pour acquitter les dettes du Parnasse!
» Mais la Peinture au moins a devancé,
» Dans ce dessein, sa sœur la Poésie;
» Ce beau portrait, à nos neveux laissé,
» Va lui donner une immortelle vie.
» —Que n'est-il vrai! que n'ai-je réussi,
» Reprend David, au gré de mon envie!
» Mes bons amis, vous semblez tous ici
» Assez contens; je dois donc l'être aussi;
» A ce portrait j'ai mis un zèle extrême,
» Je vous l'avoue; oh! oui, mon cœur lui-même
» Guidait ma main; j'ai voulu, pour ma part,
» Me satisfaire; on peint mieux ceux qu'on aime,
» Et c'est alors que l'on bénit son art. »
Mais voici bien le bon de l'aventure:
Comme il parlait, le bruit d'une voiture
Vient l'interrompre.... On n'arriva jamais
Plus à propos: c'est madame Français,
Avec sa fille; et d'abord la nature
Se fait entendre: « Ah! voilà bien Papa, »

Crie en entrant la naïve Elisa.
Sa mère admire.... Autour d'elle on se presse ;
On parle tous, et l'on parle à-la-fois ;
Mais, dans le bruit de nos confuses voix,
Fort aisément celle à qui l'on s'adresse
Démêle estime, et respect, et tendresse ;
Elle sourit, veut répondre.... On se tait.
« Monsieur David! oh! Dieu! le beau portrait!
» Combien je suis touchée et satisfaite! »
On recommence encore ; on lui répète
Ce qu'on a dit. « Messieurs, vous êtes tous,
» Je le vois bien, amis de mon époux ;
» Que je voudrais que cette matinée,
» A le fêter par vous tous destinée,
» Laissât du moins un peu de souvenir !
» Que j'en voudrais voir un tableau fidèle
» Qui sût ensemble encor nous réunir
» Près du portrait.... et qui plût au modèle !
» Qui le fera ? point d'éloges sur-tout ;
» Car vous savez qu'ils sont peu de son goût. »
On me choisit alors pour secrétaire ;
Et j'ai tâché que ce qui s'est passé,
Tout simplement, sans art, fût retracé
Dans le récit que je viens de vous faire.

LA

VISITE ACADÉMIQUE.

ANECDOTE.

—

Pour entrer à l'Académie
Un candidat allait trottant,
En habit de cérémonie,
De porte en porte visitant,
Sollicitant et récitant
Une banale litanie,
Demi-modeste, en mots choisis.
Il arrive enfin au logis
D'un doyen de la compagnie;
Il monte, frappe à petits coups.
« Hé, Monsieur! que demandez-vous?
(Lui dit une bonne servante
Qui tout en larmes se présente)
» — Pourrais-je pas avoir l'honneur
» De dire deux mots à Monsieur?
» — Las! quand il vient de rendre l'ame...
» — Il est mort? — Vous pouvez d'ici
» Entendre les cris de Madame;
» Il ne souffre plus, Dieu merci.

» — Ah ! bon dieu ! je suis tout saisi !...
» Ce cher !... ma douleur est si forte !....»
Le candidat, parlant ainsi,
Referme doucement la porte,
Et sur l'escalier dit : « Je vois
» Que l'affaire change de face;
» Je venais demander sa voix ;
» Je m'en vais demander sa place. »



UNE

PROMENADE DE FENELON.

ANECDOTE

Récitée à la séance publique tenue par la classe de la langue et de la littérature française de l'Institut, le 21 décembre 1808, pour la réception de M. de Tracy, élu à la place de M. Cabanis.

Parler de Fenelon, c'est un titre pour plaire.
Trop heureux si mes vers emportent ce salaire,
Si de ce nom chéri le puissant intérêt
Me fait obtenir grâce, et vaincre mon sujet!
  Ce sujet, je l'avoue, est un rien, peu de chose,
Un fait que j'aurais peine à bien conter en prose
Tant l'histoire en est simple! et je l'essaie en vers!...
Hélas! par ce récit un ami des plus chers

Me fit, il m'en souvient, verser de douces larmes;
Aura-t-il dans ma bouche aujourd'hui mêmes charmes?
Il n'y faut pas compter; mais, encore une fois,
Sur tous les tendres cœurs Fenelon a des droits.
  Une main plus savante * a produit sur la scène
Du prélat de Cambrai l'ame sensible, humaine;
Elle a fait reconnaître aux traits dont il est peint,
L'ange, le philosophe, et l'apôtre, et le saint;
Ce digne monument suffirait à sa gloire;
J'offre encore une fleur à sa douce mémoire;
Et par un trait vulgaire, et sans art raconté,
Je ne veux cette fois louer que sa bonté.
  Victime de l'intrigue et de la calomnie,
Et par un noble exil expiant son génie,
Fenelon, dans Cambrai, regrettant peu la cour,
Répandait les bienfaits et recueillait l'amour;
Instruisait, consolait, donnait à tous l'exemple;
Son peuple, pour l'entendre, accourait dans le temple;
Il parlait, et les cœurs s'ouvraient tous à sa voix.
  Quand du saint ministère ayant porté le poids,
Il cherchait vers le soir le repos, la retraite,
Alors aux champs, aimés du sage et du poète,
Solitaire et rêveur, il allait s'égarer;
De quel charme, à leur vue, il se sent pénétrer!
Il médite, il compose, et son ame l'inspire;
Jamais un vain orgueil ne le presse d'écrire;

* Chénier, tragédie de *Fenelon*.

Sa gloire est d'être utile : heureux quand il a pu
Montrer la vérité, faire aimer la vertu !
  Ses regards, animés d'une flamme céleste,
Relèvent de ses traits la majesté modeste;
Sa taille est haute et noble; un bâton à la main,
Seul, sans faste et sans crainte, il poursuit son chemin,
Contemple la nature, et jouit de Dieu même.
  Il visite souvent les villageois qu'il aime,
Et chez ces bonnes gens, de le voir tout joyeux,
Vient sans être attendu, s'assied au milieu d'eux,
Ecoute le récit de peines qu'il soulage,
Joue avec les enfans, et goûte le laitage.
  Un jour, loin de la ville ayant long-tems erré,
Il arrive aux confins d'un hameau retiré,
Et sous un toit de chaume, indigente demeure,
La pitié le conduit; une famille y pleure.
Il entre; et, sur-le-champ, faisant place au respect,
La douleur un moment se taît à son aspect.
O ciel! c'est Monseigneur!... On se lève, on s'empresse;
Il voit avec plaisir éclater leur tendresse.
  « Qu'avez-vous, mes enfans? d'où naît votre chagrin?
» Ne puis-je le calmer? versez-le dans mon sein;
» Je n'abuserai point de votre confiance. »
On s'enhardit alors, et la mère commence :
« Pardonnez, Monseigneur; mais vous n'y pouvez rien;
» Ce que nous regrettons, c'était tout notre bien;
» Nous n'avions qu'une vache! Hélas! elle est perdue :
» Depuis trois jours entiers nous ne l'avons point vue;

» Notre pauvre Brunon !... nous l'attendons en vain !...
» Les loups l'auront mangée, et nous mourrons de faim.
» Peut-il être un malheur au nôtre comparable ?
» — Ce malheur, mes amis, est-il irréparable,
» Dit le prélat; et moi, ne puis-je vous offrir,
» Touché de vos regrets, de quoi les adoucir ?
» En place de Brunon, si j'en trouvais une autre!
» — L'aimerions-nous autant que nous aimions la nôtre ?
» Pour oublier Brunon, il faudra bien du tems !
» Eh ! comment l'oublier ? ni nous, ni nos enfans,
» Nous ne serons ingrats !... c'était notre nourrice !
» Nous l'avions achetée, étant encor génisse !
» Accoutumée à nous, elle nous entendait,
» Et même à sa manière elle nous répondait;
» Son poil était si beau ! d'une couleur si noire !
» Trois marques seulement, plus blanches que l'ivoire,
» Ornaient son large front et ses pieds de devant.
» Avec mon petit Claude elle jouait souvent;
» Il montait sur son dos; elle le laissait faire !
» Je riais !... A présent nous pleurons, au contraire!
» Non, Monseigneur, jamais, il n'y faut pas penser,
» Une autre ne pourra chez nous la remplacer. »
Fenelon écoutait cette plainte naïve;
Mais, pendant l'entretien, bientôt le soir arrive :
Quand on est occupé de sujets importans,
On ne s'aperçoit pas de la fuite du tems.
Il promet, en partant, de revoir la famille.
« Ah ! Monseigneur, lui dit la plus petite fille,

» Si vous vouliez pour nous le demander à Dieu,
» Nous la retrouverions. — Ne pleurez plus. Adieu. »
Il reprend son chemin, il reprend ses pensées,
Achève en son esprit des pages commencées;
Il marche; mais déjà l'ombre croît, le jour fuit;
Ce reste de clarté qui devance la nuit
Guide encore ses pas à travers les prairies,
Et le calme du soir nourrit ses rêveries.
Tout-à-coup à ses yeux un objet s'est montré;
Il regarde... il croit voir... il distingue... en un pré,
Seule, errante et sans guide, une vache... c'est celle
Dont on lui fit tantôt un portrait si fidèle;
Il ne peut s'y tromper!... Et soudain, empressé,
Il court dans l'herbe humide, il franchit un fossé,
Arrive haletant; et Brunon, complaisante,
Loin de le fuir, vers lui s'avance et se présente;
Lui-même, satisfait, la flatte de la main.
Mais que faire? va-t-il poursuivre son chemin,
Retourner sur ses pas ou regagner la ville?
Déjà, pour revenir, il a fait plus d'un mille...
« Ils l'auront dès ce soir, dit-il, et par mes soins,
» Elle leur coûtera quelques larmes de moins. »
Il saisit à ces mots la corde qu'elle traîne,
Et, marchant lentement, derrière lui l'emmène.
Venez, mortels si fiers d'un vain et mince éclat,
Voyez, en ce moment, ce digne et saint prélat
Que son nom, son génie, et son titre décore,
Mais que tant de bonté relève plus encore!

Ce qui fait votre orgueil vaut-il un trait si beau ?
Le voilà, fatigué, de retour au hameau.
Hélas ! à la clarté d'une faible lumière,
On veille, on pleure encor dans la triste chaumière ;
Il arrive à la porte : « Ouvrez-moi, mes enfans,
» Ouvrez-moi : c'est Brunon, Brunon que je vous rends. »
On accourt. O surprise ! ô joie ! ô doux spectacle !
La fille croit que Dieu fait pour eux un miracle :
« Ce n'est point Monseigneur, c'est un ange des cieux,
» Qui sous ses traits chéris se présente à nos yeux ;
» Pour nous faire plaisir, il a pris sa figure ;
» Aussi je n'ai pas peur... Oh ! non, je vous assure,
» Bon ange !... » En ce moment, de leurs larmes noyés,
Père, mère, enfans, tous sont tombés à ses pieds.
« Levez-vous, mes amis ; mais quelle erreur étrange !
» Je suis votre archevêque, et ne suis point un ange ;
» J'ai retrouvé Brunon, et pour vous consoler,
» Je revenais vers vous ; que n'ai-je pu voler !
» Reprenez-la ; je suis heureux de vous la rendre.
» — Quoi ! tant de peine ! O ciel ! vous avez pu la prendre,
» Et vous-même !... » Il reçoit leurs respects, leur amour.
Mais il faut bien aussi que Brunon ait son tour.
On lui parle : « C'est donc ainsi que tu nous laisses !...
» Mais te voilà ! » Je donne à penser les caresses !
Brunon paraît sensible à l'accueil qu'on lui fait.
Tel, au retour d'Ulysse, Argus * le reconnaît.

* Nom du chien d'Ulysse.

« Il faut, dit Fenelon, que je reparte encore ;
» A peine dans Cambrai serai-je avant l'aurore ;
» Je crains d'inquiéter mes amis, ma maison...
» — Oui, dit le villageois, oui, vous avez raison ;
» On pleurerait ailleurs, quand vous séchez nos larmes !
» Vous êtes tant aimé ! Prévenez leurs alarmes ;
» Mais comment retourner ? car vous êtes bien las !
» Monseigneur, permettez... nous vous offrons nos bras ;
» Oui, sans vous fatiguer, vous ferez le voyage. »
D'un peuplier voisin on abat le branchage.
Mais le bruit au hameau s'est déjà répandu :
Monseigneur est ici ! Chacun est accouru,
Chacun veut le servir. De bois et de ramée
Une civière agreste aussitôt est formée,
Qu'on tapisse partout de fleurs, d'herbage frais ;
Des branches au-dessus s'arrondissent en dais ;
Le bon prélat s'y place, et mille cris de joie
Volent au loin ; l'écho les double et les renvoie.
Il part ; tout le hameau l'environne, le suit ;
La clarté des flambeaux brille à travers la nuit ;
Le cortége bruyant, qu'égaie un chant rustique,
Marche... Honneurs innocens ! et gloire pacifique !
Ainsi par leur amour Fenelon escorté,
Jusque dans son palais en triomphe est porté.
O toi ! de qui j'appris cette touchante histoire,
Toi, dont nous honorons aujourd'hui la mémoire,
Cher et bon Cabanis, je n'ai point l'heureux don
De ces traits éloquens, de ce noble abandon,

Qui, partant de ton ame et si tendre et si sage,
Passionnaient toujours tes écrits, ton langage;
Dans tes yeux, dans tes traits, souriait la bonté;
Juste et fier sans orgueil, simple avec dignité,
Toujours compatissant aux misères humaines,
Tu guérissais les maux, tu partageais les peines!
Du divin Fenelon aimable imitateur,
Comme lui cher au pauvre, et son consolateur,
Du vrai beau comme lui toujours ami sincère,
Nourri des anciens, plein de ton vieil Homère,
Ton savoir, ton génie éternisent ton nom;
Tu nous rendais ensemble Hippocrate et Platon;
O ciel! et tu n'es plus! Ta mort prématurée
Par tout ce qui t'aimait sera toujours pleurée.
Hélas! dans nos amis nous-mêmes nous mourons;
En leur donnant des pleurs, c'est nous que nous pleurons.
Ah! du moins qu'un espoir adoucisse nos plaintes;
Leurs ames, après eux, ne seront pas éteintes.
Croyons qu'il est un Dieu qui, lorsqu'on a vécu,
Garde une peine au crime, un prix à la vertu:
C'est là que la bonté sera récompensée.
Un jour, j'aime à nourrir cette douce pensée,
Les mortels bienfaisans revivront réunis
Avec les Fenelon, avec les Cabanis.

LES

ARBRES CHOISIS PAR LES DIEUX.

FABLE

TRADUITE DE PHÈDRE.

(Liv. III, fable 17.)

Les dieux, un jour, eurent la fantaisie
De se choisir des arbres favoris.
Au chêne altier Jupin donna le prix,
Vénus au myrte; et de la poésie
Le dieu brillant adopta le laurier.
Le pin obtint la faveur de Cybèle;
Hercule aima le pâle peuplier.
Minerve dit à la troupe immortelle :
« Quoi ! vous prenez des arbres dont le fruit
» N'a rien d'utile ! Un pareil choix m'étonne ! »
Jupin répond : « Voulez-vous qu'on soupçonne
» Des immortels de tenir au produit ?
» Je ne vends point ma faveur ; je la donne. »
On applaudit. « Pour moi, reprend Pallas,
» C'est au fruit seul que je suis attentive;
» J'aime l'utile, et ne m'en défends pas;
» Et je choisis l'olivier pour l'olive. »

Lors Jupiter : « O ma fille, je vois
» Qu'avec raison chacun vous nomme sage!
» Vous nous montrez, par un si juste choix,
» Qu'il faut priser moins l'éclat que l'usage. »

De faux brillans on est trop ébloui ;
Mettons la gloire à bien servir autrui.

UN

TRAIT DE LOUIS XII,

ÉCRIT SUR LE SOUVENIR D'UNE JEUNE PERSONNE.

ANECDOTE.

Qu'écrirai-je pour vous, aimable Z**?
Ne pourrais-je mêler l'agréable au solide?
Les contes ont leur prix; comme ils sont amusans!
Comme ils font souvent peur et plaisir aux enfans!
Que *le Petit Poucet* a fait verser de larmes!
Cendrillon, Barbe-Bleue et *Peau-d'Ane* ont leurs charmes;
Et quant au *Chat botté* qui devint grand seigneur,
Il méritait bien cet honneur,
En intrigue étant passé maître,
Toujours fourni de ruse, et jamais en défaut,
Pour être un courtisan le Ciel l'avait fait naître.
Mais ce ne sont plus là les contes qu'il vous faut.
Vous n'êtes plus enfant, et vous devenez sage.
Pour grandir en vertus, vous n'avez seulement
Qu'à regarder votre maman,
Qu'à tâcher, s'il se peut, d'être un jour son image.
En attendant je vais, d'un de nos meilleurs rois,
De Louis douze, ici, vous conter une histoire;

De ce *Père du peuple* on chérit la mémoire;
La bonté sur les cœurs ne perd jamais ses droits.
Il sut qu'un grand seigneur, peut-être une Excellence
De battre un laboureur avait eu l'insolence;
Il mande le coupable, et sans rien témoigner
Dans son palais un jour le retient à dîner.
Par un ordre secret, que le monarque explique,
On sert à ce seigneur un repas magnifique,
Tout ce que de meilleur on peut imaginer,
Hors du pain, que le roi défend de lui donner.
Il s'étonne; il ne peut concevoir ce mystère;
Le roi passe, et lui dit : « Vous a-t-on fait grand'chère?
» — On m'a bien servi, Sire, un superbe festin;
» Mais je n'ai point dîné : pour vivre, il faut du pain.
» — Allez, répond Louis avec un front sévère,
» Comprenez la leçon que j'ai voulu vous faire;
» Puisqu'il vous faut, Monsieur, du pain pour vous nourrir,
» Songez à bien traiter ceux qui le font venir. »

JULIEN ET GALLUS,

OU

REMÈDE CONTRE L'ENNUI.

ANECDOTE.

A la brillante cour du fils de Constantin,
De deux jeunes Césars s'écoulait le destin;
Julien et Gallus avaient vu, par les crimes,
Leur père et tous les leurs désignés pour victimes,
L'un sur l'autre égorgés, payer de tout leur sang
L'honneur d'être placés près du suprême rang.
De ce carnage, eux seuls sauvés par leur faiblesse
Devaient languir oisifs, dans l'ombre et la mollesse,
Indifférens au peuple, inconnus aux soldats,
Sans crainte, aussi long-tems qu'on ne les craindrait pas.
Mais, dans un sort pareil, des penchans tout contraires,
Sans les rendre ennemis, séparaient les deux frères.
En vains amusemens Gallus perdait ses jours;
La chasse, les chevaux, de volages amours,
La musique, la danse, et la bruyante orgie,
Laissaient un vide affreux dans son ame flétrie,

Et quand tout prévenait ou flattait ses désirs,
Il était malheureux à force de plaisirs.
Julien, loin du monde, et dans la solitude,
Goûtait les voluptés compagnes de l'étude;
Des âges anciens il remontait le cours,
Sondait le cœur humain, et suivait ses détours.
Ce qui charme l'esprit, l'étend, le fortifie,
La poésie auguste et la philosophie,
L'art de persuader par de touchans discours,
Etaient le noble emploi de ses nuits, de ses jours;
Parmi les souverains se cherchant un modèle,
Il méditait le livre où s'est peint Marc-Aurèle,
Ou demandait, pour prix d'un travail assidu,
A Platon l'éloquence, à Zénon la vertu.
De son frère, un matin, visitant la retraite,
« Je vous vois, dit Gallus, l'ame bien satisfaite :
» Comment donc faites-vous? et quels sont vos plaisirs?
» Car enfin vos travaux vous laissent des loisirs;
» Vous n'êtes pas toujours attaché sur un livre;
» Pour moi, je suis bien las de ma façon de vivre;
» A vous ouvrir mon cœur je suis accoutumé:
» L'ennui règne à la cour, et j'en suis consumé.
» C'est un supplice affreux que tous les jours j'endure.
» Mon frère, j'en mourrai, s'il faut que cela dure;
» Je bâille en y pensant. » Julien lui répond:
« Je vous plains d'être en proie à cet ennui profond;
» Ce mal m'est inconnu; mais j'y sais un remède.
» — Ah! Dieu! s'il est ainsi, venez donc à mon aide,

» Dit Gallus. — J'y consens, et dès demain matin
» Je vous fais éprouver ce remède certain.
» Venez voir avec moi mon champêtre domaine,
» Doux présent que m'a fait ma noble aïeule Hélène;
» Aux premiers traits du jour il nous faudra partir;
» C'est là qu'avant la nuit j'espère vous guérir.
» Un assez court chemin tous deux peut nous y rendre. »
Gallus, le lendemain, ne se fit point attendre.
A l'heure dite, il vient. Les deux jeunes Césars
De la riche Bysance ont quitté les remparts;
Le char vole; on abrége, en causant, le voyage.
Julien à Gallus adresse ce langage:
« Auriez-vous oublié le vieillard Nicoclès,
» Qui de nos premiers ans vit les premiers progrès?
» Notre père, autrefois, nous le donna pour maître;
» Il prit de nous des soins qu'on sut mal reconnaître:
» Son mérite à la cour était trop étranger;
» Souvent, par sa droiture, il s'y mit en danger.
» Notre jeune raison, par la sienne guidée,
» Fut préservée alors de toute fausse idée;
» On redoutait pour nous de si sages leçons;
» On arracha le maître à ses chers nourrissons.
» A le revoir, mon frère, auriez-vous quelque joie?
» — Sans doute; auprès de nous qu'il vienne, qu'on l'emploie;
» J'ai su de ses leçons moins profiter que vous;
» Mais c'était un bon homme! il jouait avec nous;
» Sa vertu n'avait rien de triste ni d'austère;
» Eh! qu'est-il devenu? — » Le croiriez-vous, mon frère?

» Depuis que de la cour il est disgracié,
» Haï des courtisans, et du monde oublié,
» Moins satisfait du sort que de sa conscience,
» Et dans les justes dieux mettant sa confiance,
» Il vit pauvre et caché; deux filles avec lui,
» De ses jours avancés faible et dernier appui,
» Languissent sans époux; leur père, qui les aime,
» Souffre de leur malheur bien plus que du sien même.
» — O ciel! vous m'affligez; nous leur ferons du bien,
» Je veux m'en souvenir. » Pendant cet entretien,
Aux yeux des voyageurs la maison se découvre;
On y touche; on arrive, et la porte qui s'ouvre
Laisse voir un vieillard que deux jeunes beautés
Soutiennent doucement, marchant à ses côtés.
A ce tableau touchant, Gallus, l'ame attendrie,
Reconnaît Nicoclès; il s'émeut, il s'écrie:
« Ah! mon frère, c'est lui! c'est notre vieil ami! »
Le vieillard s'avançant d'un pas mal affermi:
« Est-il vrai? je revois mes augustes pupilles!
» J'espère un tems meilleur et des dieux plus faciles,
» Puisque je vous retrouve et peux vous approcher;
» Moi, chez César! lui-même a daigné me chercher!
» Son ordre auprès de lui m'appelle en ces retraites!
» — Mon père, ce n'est point chez César que vous êtes,
» Lui répond Julien: ce domaine, à mes yeux,
» Ne fut jamais si cher, jamais si précieux
» Que lorsqu'il m'est permis d'en faire un digne usage:
» De ma reconnaissance il est le faible gage,

» Oui, nous sommes chez vous. » Ce discours imprévu,
Par le rang au savoir cet hommage rendu,
La bonté de César peinte sur son visage,
Excite des transports que son frère partage;
Nicoclès, ses enfans, voudraient parler tous trois,
Et tous trois pour parler ne trouvent point de voix.
Dans leurs yeux attendris, des pleurs, un doux sourire,
Sont bien plus éloquens que ce qu'ils pourraient dire.
Julien satisfait : « Mon père, suivez-moi;
» Venez voir votre bien; il vous plaira, je croi :
» Sans s'étendre fort loin, ce riant apanage
» Peut suffire au bonheur, peut contenter un sage. »
Il leur fait parcourir le modeste logis;
On n'y voit point briller l'or, les meubles exquis;
L'aimable aisance y règne et l'orgueil s'en exile;
De simples ornemens, dont chacun est utile,
Y promettent au maître un commode séjour.
Que de reconnaissance, et de joie, et d'amour,
S'échappe enfin des cœurs de l'heureuse famille!
Quels regards! quels discours! le sentiment y brille,
Non l'esprit : ils n'ont pas le talent des flatteurs.
On s'avance au jardin, plein de fruits et de fleurs;
D'une eau fraîche et limpide une source y bouillonne;
Un peu de bois encor s'y joint et le couronne.
« Quoi! disait le vieillard, tout ceci m'appartient!
» Qu'un asile si doux me charme et me convient!
» Julien! ô mon fils! c'est toi qui me le donnes!
» Mes filles que tu vois, si touchantes, si bonnes,

» Leur vieux père aujourd'hui les lègue à tes bienfaits!
» Tranquille sur leur sort, je puis mourir en paix! »
Toutes deux, cependant, spectacle plein de charmes!
Sur les mains de César laissaient couler leurs larmes,
Levaient au ciel les yeux, et d'une égale ardeur
L'invoquaient pour un père et pour un bienfaiteur.
Gallus est pénétré d'une scène si tendre;
Il ne peut se lasser et de voir et d'entendre,
Félicite son frère, et se plaint en secret
De n'être que témoin d'un si généreux trait.
Il contemple ces lieux, cette aimable demeure:
« Heureux vieillard, ici vous pourrez, à toute heure,
» Voir à vos pieds voler mille légers vaisseaux
» Sillonnant l'Hellespont, se croisant sur les eaux;
» Et sur l'autre rivage à vos yeux se déploie
» La campagne du Xante et la place où fut Troie.
» Ici vous goûterez le frais et le repos;
» D'une orageuse cour vous oublierez les flots;
» Au bord d'une fontaine aux ondes murmurantes,
» Sur des lits de verdure et de fleurs odorantes,
» Vos filles chaque jour s'asseoiront près de vous;
» Charmeront vos loisirs et les rendront plus doux,
» Tantôt par leurs discours, tantôt par la lecture
» De vers qu'embellira leur voix touchante et pure.
» De l'injuste destin vous braverez les coups,
» Mon père, et vous serez bien plus heureux que nous. »
Mais enfin au logis l'appétit les ramène;
La table les rassemble; elle est frugale et saine:

On sert du lait, du miel, et des fruits savoureux;
Des vases ciselés coule un vin généreux;
Un facile abandon, une gaîté décente
Assaisonne les mets que l'amitié présente.
Le vieillard prend sa lyre, et ses accords touchans,
D'Aglaé, de Mysis accompagnent les chants.
Gallus à leurs talens prodigue son suffrage.
Julien cependant veut finir son ouvrage:
« Mon père et vous, dit-il, vous, aimables objets,
» J'ose former pour vous encor d'autres projets;
» De vertus et d'attraits votre jeunesse ornée,
» Doit s'approcher bientôt des autels d'hyménée;
» Un père avec plaisir y guidera vos pas;
» De fortunés époux vous ouvriront leurs bras;
» Pour former cette chaîne et la rendre légère,
» Acceptez quelques dons de l'un et l'autre frère:
» Oui, Gallus avec moi veut être de moitié;
» Sa main dote Mysis, et la mienne Aglaé. »
A ces mots, des deux sœurs les chastes fronts rougissent;
Leurs yeux se sont baissés, et leurs traits s'embellissent.
D'un regard expressif, et lui serrant la main,
Gallus a de son frère approuvé le dessein.
Bienfaiteur à son tour, de quelle jouissance
L'enivrent les accens de la reconnaissance!
Le charme qu'il éprouve est tout nouveau pour lui!...
Mais dans l'azur des cieux déjà Vesper a lui;
Déjà montrant son disque et sa pâle lumière,
Phœbé sur l'horizon vient remplacer son frère.

« Que vois-je ? est-ce la nuit ?... Qu'avec rapidité
» Le tems dérobe ici son cours précipité !
» Dit le prince étonné : nous arrivons à peine !
» La journée est trop courte, et sa fin trop soudaine ;
» Je n'en ai pas senti les instans s'écouler.
» — C'est que le triste ennui ne vint pas s'y mêler,
» Lui dit alors son frère ; à cette maladie
» Vous savez maintenant comment on remédie ;
» Il ne tiendra qu'à vous de l'éloigner toujours.
» — Oui, le remède est sûr ; j'y veux avoir recours,
» Mon frère ; et si l'ennui revient pour me surprendre,
» En faisant des heureux, je saurai m'en défendre.
» Voilà ma guérison ; vous me l'aviez bien dit. »
A ce noble discours Julien applaudit.
Gallus de ce beau jour conserva la mémoire ;
Lui-même avec plaisir en racontait l'histoire ;
Il sut toujours depuis, répandant les bienfaits,
Tout prince qu'il était, ne s'ennuyer jamais.
Nous pouvons tous connaître un semblable délice.
Dans l'état le plus humble, on peut rendre service,
Et d'un plus malheureux être le bienfaiteur ;
Il n'est à ce plaisir nul ennui qui ne cède....
Finissons ; aussi bien je pourrais, j'en ai peur,
Faire éprouver le mal, en parlant du remède.



LE

DOYEN DE BADAJOZ.

CONTE.

Mes chers amis, ma Muse, dans ses rimes,
A tous vos goûts se prête volontiers;
Puisqu'à présent vous aimez les sorciers,
Que vos romans, drames et pantomimes,
Rares tissus d'inventions sublimes,
Sont tout noircis de diable et d'enfer,
Je veux aussi mettre en jeu Lucifer.
Plaçons d'abord notre scène en Espagne;
Car à Paris, dans ce siècle de fer,

Traits de sorciers seraient contes en l'air;
De plus en plus l'incrédulité gagne.
   Bien est-il vrai pourtant qu'aux boulevarts
Et même ailleurs, on voit sur le théâtre
Danser le diable, et cent spectres hagards,
Masques hideux de singes, de lézards,
Le front cornu, la peau noire ou verdâtre,
De leur laideur offensant les regards;
Chacun y court; on en est idolâtre;
Tant nous gardons le vrai goût des beaux arts!
   De Badajoz l'église cathédrale
Eut un doyen pour ses talens cité;
Sans endosser l'hermine doctorale
Seul il valait une université.
Droit, médecine, arts et théologie,
Il savait tout, excepté la magie.
Cet art puissant, qui fait qu'on est devin,
Il l'ignorait; c'était son grand chagrin.
A sa douleur on lui montre un remède.
Quelqu'un lui dit qu'il existe à Tolède,
Dans un faubourg, vivant incognito,
Un magicien nommé don Mendrito,
Du grand Albert le disciple et l'émule.
Il ne remet l'affaire au lendemain;
Incontinent il fait seller sa mule,
Et de Tolède enfilant le chemin,
Chez Mendrito va descendre au plus vîte.
Descendre?... non; il monte en un grenier

(Car des savans c'est l'ordinaire gîte);
Il se présente, et dit : « Seigneur sorcier,
» Mon nom pour vous n'est pas nouveau peut-être;
» De Badajoz vous voyez le doyen;
» Tous nos savans me surnomment leur maître;
» Mais c'est trop peu, si vous n'êtes le mien.
» Enseignez-moi la science profonde
» Dont le pouvoir s'étend sur l'autre monde.
» Vous en serez récompensé dans peu;
» Un vieux prélat n'a que moi de neveu;
» Il m'est bien cher; le ciel lui soit en aide!
» Mais à son âge, il faut, s'il plaît à Dieu,
» Que mon tour vienne, et que je lui succède.
» Ce pas-là fait, je monterai plus haut;
» Car, entre nous, chacun sent ce qu'il vaut;
» Jugez alors pour moi quelles délices
» De m'acquitter de vos rares services!
» Je vous promets...—Eh! oui; j'entends fort bien!
» Vous promettez, et vous ne tiendrez rien,
» Dit le sorcier; bien dupe qui s'y fie!
» Cherchez ailleurs un maître de magie.
» J'en ai tant vus de ces grands prometteurs,
» Qu'après l'essai j'ai reconnu menteurs!
» Que m'ont valu mes complaisances folles?
» Des complimens, du vent, et des paroles;
» D'ingratitude à la fin je suis las!
» Allez, vous dis-je, on ne m'y reprend pas.
» —Quoi! se peut-il?... Ah! j'ai peine à le croire,

» Dit le chanoine en poussant un hélas?
» Quoi! vous avez rencontré des ingrats!
» Est-il possible?... A-t-on l'ame assez noire?... »
Et là dessus il cita force traits
Pris des auteurs, dans la fable et l'histoire,
Sur-tout Sénèque au traité des Bienfaits;
Car le Doyen avait de la mémoire.
Don Mendrito vint à s'humaniser.
Eh! le moyen de pouvoir refuser
Un digne prêtre, un homme des plus sages,
Qui savait tant et de si beaux passages!
« Allons, dit-il, encore celui-ci:
» D'une fenêtre à l'instant il s'approche,
» Et dit fort haut les termes que voici:
» *Inès, mettez deux perdrix à la broche:*
» *Monsieur l'abbé soupe ce soir ici.* »
Puis au Doyen, d'un ton plus radouci:
« Passons, mon cher, dans mon laboratoire;
» Je vous y veux expliquer le grimoire. »
Notre Doyen ne se fait pas prier.
Dans peu de tems, le docile écolier
Par ses progrès sait étonner son maître,
Tant était vif son désir de connaître!
Rapidement s'écoule un mois entier.
Voilà qu'un jour, tandis qu'à la science
Il s'appliquait, arrive en diligence
Une voiture avec maint estafier;
C'est le grand-chantre avec le trésorier,

Et quatre anciens, envoyés du chapitre
Vers le Doyen ; la députation
Le complimente et lui donne le titre
De Monseigneur. Une indigestion
Vient d'envoyer son oncle prendre place
Parmi les saints qu'on chante à la préface :
Il est évêque, et d'une seule voix
Tout le chapitre a fait ce digne choix.

Don Mendrito, présent à l'ambassade,
Avec esprit saisit le bon moment;
D'un ton aisé, louangeur, mais point fade,
A Monseigneur il fait son compliment;
Puis il ajoute : « A présent, je me flatte
» Que sa Grandeur ne sera pas ingrate.
» En peu de mots sachez quel est mon but :
» Je n'ai qu'un fils, bon prêtre, s'il en fut.
» Il dit la messe, il lit dans le bréviaire
» Passablement ; mais, à ne vous rien taire,
» On n'en fera jamais un grand sorcier ;
» Mais ce serait un bon bénéficier.
» — Cela suffit, et j'en fais mon affaire,
» Dit le prélat, non pas pour le moment ;
» Avec des gens qu'il faut que je ménage
» J'ai par malheur un autre engagement ;
» Vous attendrez ; j'ai promis ; c'est dommage.
» Comptez sur moi, mais ne nous quittons pas;
» De vos leçons j'ai grand besoin encore;
» A Badajoz suivez-moi de ce pas,

» Et quelque jour, mon maître, que j'honore,
» Reconnaîtra si de lui je fais cas. »
Dans ce discours qui n'eût pris assurance?
L'attachement, le respect, l'espérance,
Du cœur humain mobile tout-puissant,
Détermina le sorcier complaisant.
Le bon prélat, le prenant dans sa chaise,
A Badajoz le mène obligeamment.
Dans le palais il eut son logement;
Il en donnait ses leçons plus à l'aise;
Même au besoin, des soins du diocèse
Il se mêlait, et fort élégamment
Tournait un prône, ou bien un mandement.
De sa façon, mainte oraison funèbre,
De Monseigneur rendit le nom célèbre.
Il composa plus d'un beau réglement
Pour les obits et pour le séminaire;
Le diable fut, cette fois, grand-vicaire.
Un tel métier n'était pas trop le sien;
Mais, quand il veut, le diable fait tout bien.
Il n'était bruit, aux deux bouts du royaume,
Que de l'évêque à Badajoz placé;
C'était un saint, c'était un Chrysostôme,
De son vivant digne d'être enchâssé;
La chrétienté n'avait son second tome.
Un an après, un riche archevêché
Vient à vaquer; c'est celui de Séville.
Le sage Alphonse, alors roi de Castille,

Veut devant lui que la double croix brille;
Il est renté de deux cent mille écus ;
Une abbaye encore, et des plus grasses,
Un beau matin arrive au pardessus.
Bref, il obtient l'abondance des grâces
Du Saint-Esprit ; mais il n'est pas au bout.
Lorsque des gens la fortune s'avise ,
Vous les voyez courir, aller à tout ,
D'un train rapide, et la foule est surprise.
  Un an après, de par Sa Sainteté,
Le chapeau rouge, à Séville apporté,
Vient sur son front s'unir avec la mit
Et de la foi le souverain arbitre,
Du Dieu très-haut le vicaire sacré,
Le nomme encor légat *à latere* ,
L'appelle à Rome, où sa docte éminence
Va gouverner, faire mainte ordonnance,
Mener un train de prince, être flatté
Par les petits, par les grands détesté.
  Son rang l'appelle au sacré consistoire :
Il y paraît, il y soutient sa gloire ;
C'est un prodige : on n'a rien vu de tel;
Tant de talent tient du surnaturel.
  Un an après, événement terrible !
Le Pape meurt; car le Pape est mortel,
Tout comme nous, bien qu'il soit infaillible.
L'Eglise alors d'un nouveau chef visible
Doit faire choix : un conclave est formé,

De toutes parts exactement fermé ;
Mais au-dehors, au-dedans on intrigue ;
Les factions, la cabale, la brigue,
Régnent, Dieu sait ! en vain on se fatigue.
A l'emporter trop bien accoutumé,
Le cardinal espagnol est nommé ;
Le voilà Pape ! on l'adore, on l'encense ;
Il tient les clefs du royaume des cieux ;
Il tient encor, ce qui, dit-on, vaut mieux,
L'utile clef de la sainte finance.
Sitôt qu'il eut des pontifes romains
Ceint la thiare, et goûté les maximes
Il enrichit les neveux santissimes,
Frère, oncle, tante, et les petits-cousins.
Tous ses parens, éloignés ou prochains,
Eurent leur part; il en vint des centaines :
Tout ce qui vint retourna les mains pleines.
Et Mendrito, me demandera-t-on,
Que faisait-il ?... Mendrito ? le pauvre homme,
De Badajoz à Séville et dans Rome
Avait suivi constamment son patron,
A chaque pas présentant sa supplique,
Et recevant toujours même réplique.
Pour demander il prenait mal son tems,
D'autres avaient su prendre les devants ;
C'était un prince, ou c'était la maîtresse
Du vieux ministre, et puis une duchesse,
Puis un bâtard du cardinal-infant ;

C'était, à Rome, un filleul du saint Père,
Un beau jeune homme, à la cour tout-puissant.
 De ces raisons, malgré qu'il n'y crût guère,
Il s'efforçait de paraître content;
Car il craignait encore de déplaire.
 Mais lorsqu'enfin chacun eut eu son tour,
Il s'enhardit, et croit pouvoir un jour
Venir aussi réclamer son salaire.
 Il représente, en toute humilité,
Ses longs travaux, son assiduité,
Touche deux mots de la reconnaissance,
Qu'on lui promit, et qu'on est en puissance
De lui prouver. « A votre Sainteté,
» Si désormais je ne suis plus utile,
» Si dans mon art j'ai su la rendre habile
» Autant que moi, ne puis-je en liberté,
» Avec mon fils, dans un modeste asile,
» Jouir enfin d'un repos mérité?
» Un philosophe, un ecclésiastique
» Doivent de peu savoir se contenter.
» Il ne nous faut que de quoi subsister;
» Une retraite, un viager modique,
» Serait pour nous un présent magnifique. »
 Le très-saint Père accueillait l'orateur
D'un air affable et d'un sourire honnête;
Et cependant il cherchait dans sa tête
Ce qu'il ferait de son cher précepteur.
Dans peu d'instans sa réponse fut prête.

Pour éconduire un chétif magicien,
Obscur savant, pauvre homme de génie,
Il ne fallait tant de cérémonie.
Ses documens n'étant plus bons à rien ;
De bons témoins content que le saint Père
Par ce discours montra son caractère.
« Notre cher fils, nous sommes informés
» Que tous les jours, seul, vous vous enfermez
» Pour pratiquer d'horribles sortiléges,
» Qui sont, mon fils, autant de sacriléges.
» Vous vous damnez; nous en sommes fâchés:
» Nous devrions, pour de si grands péchés,
» Vous infliger très-rude pénitence.
» Remerciez notre extrême indulgence,
» Qui, pour tout ordre, et pour tout châtiment,
» D'auprès de nous vous bannit seulement.
» Nous vous mandons, sans délai ni remise,
» De quitter Rome et l'Etat de l'église;
» Faute de quoi, comme hérétique ou juif,
» Nous vous faisons, dans trois jours, brûler vif. »
Sans sourciller, sans lui faire un reproche,
Don Mendrito cria cette fois-ci:
« Inès, ôtez les perdrix de la broche:
» Monsieur l'abbé ne soupe pas ici. »
A ces seuls mots, le malheureux élève,
Frappé soudain, s'éveille d'un beau rêve,
Et se retrouve... où? dans l'étroit réduit
Où le sorcier l'a d'abord introduit.

Même au cadran d'une vieille pendule
Il voit qu'un tour s'est à peine achevé,
Tandis qu'il a si doucement rêvé.
Sans déserter la magique cellule,
En moins d'une heure il fut deux fois mitré,
Puissamment riche, et noblement titré,
Prélat, légat, et cardinal, et pape;
Et tout cela dans un clin-d'œil s'échappe;
Tout est magie et prestige, sinon
Qu'il reste dupe encor plus que fripon,
Dix fois ingrat et cent fois ridicule.
  Muet, confus, il sort de la maison;
Près de la porte il trouve encor sa mule
Toute sellée, et monte sur son dos.
Comme il montait, Lucifer en personne
Lui saute en croupe, et prononce ces mots
D'un ton de voix dont le Doyen frissonne:
« Comme tu vins, retourne à Badajoz,
» Et souviens-toi, que même aux yeux du diable,
» L'ingratitude est un vice effroyable. »

LE

CHARLATAN

ET LES TROMPETTES.

CONTE.

Avec Francisque, illustre charlatan,
Gille et Paillasse un matin s'engagèrent;
Donner la vogue à son orviétan,
Fut le travail dont nos gens se chargèrent;
Bien entendu qu'à ce noble métier
Ils ne perdraient leur tems ni leurs paroles :
Francisque offrait un honnête loyer,
Et le prix fait, on partagea les rôles.
  Bien équipés, en beau cabriolet,
Ils arrivaient sur la publique place :
Au fond du char Francisque s'étalait;
Sur le devant, messieurs Gille et Paillasse,
Droits sur leurs pieds, se tournaient en tout sens.
D'une trompette horriblement bruyante
Faisant au loin entendre les accens,
Gille d'abord rassemblait les passans;
Et puis Paillasse, à la troupe béante,

Montrait, vantait les pommades, les eaux,
Les élixirs, remèdes à tous maux,
Et les paquets de poudre incomparable,
Tonique, unique, impalpable, admirable,
Et cætera. Le bon peuple écoutait,
Croyait Paillasse, et sur-tout achetait.
Remarquaient-ils que de leur assemblée
Une partie ailleurs fût écoulée?
A la trompette alors on revenait;
C'était Paillasse à son tour qui sonnait;
Gille orateur, entassant les merveilles,
Gesticulait, braillait, s'époumonnait,
Citait les faits, les cures sans pareilles...
Sur les badauds son parlage opérait,
Et de nouveau la vente prospérait.
Mais, par malheur, la mésintelligence
Chez le trio s'en alla fermentant.
De ses faiseurs Francisque mécontent,
Leur reprochait froideur et négligence,
Défaut d'esprit; de leurs cerveaux bornés
Il ne sortait qu'éloges mal tournés.
Paillasse et Gille affirmaient, au contraire,
Que sur eux seuls roulait tout le débit,
Et que Francisque en avait le profit;
Qu'il ne ferait sans eux que de l'eau claire,
Qu'il les volait, leur rognait leur salaire...
Bref, un beau jour la querelle éclata;
Devant le peuple, au milieu de la vente,

Interrompant la séance savante,
En bas du char mons Paillasse sauta,
Et fut suivi de Gille son confrère,
Tous deux criant, et bouillant de colère;
Le grand Francisque un moment se troubla;
De la parole il avait peu d'usage;
Et le duo, dans son accès de rage,
L'apostrophant, en ces mots l'accabla :
« Tu nous dois tout, tu n'es que notre ouvrage;
» Depuis long-tems, ingrat, nous consumons
» A t'exalter notre esprit, nos poumons;
» Ne sais-tu pas comme en mainte boutique
» On vend comptant l'éloge et la critique?
» Comme à tout prix on ment sur tous les tons?
» Dans ces concerts de vénale musique,
» Il faut payer jusques aux mirlitons!...
» Et c'est ainsi, ladre, que tu nous traites!
» Nous t'attendons à la honte, au regret.
» Francisque, adieu; tu sauras ce que c'est
» Qu'un charlatan qui n'a plus de trompettes. »

PORTRAIT

D'OLIVIER GOLDSMITH,

TRADUIT DE L'ANGLAIS DE DAVID GARRICK.

JUPITER ET MERCURE.

FABLE.

Mercure ! ici, Mercure ! allons, qu'on se dépêche,
Dit un jour Jupiter un peu chaud de nectar ;
Ai-je là de l'argile fraîche ?
Qu'on m'en donne ; je veux modeler un gaillard
D'une plaisante espèce, une œuvre de caprice.
Je mêlerai le mal avec le bien,
Du plomb avec de l'or, trois vertus pour un vice ;
Pour rien il boudera, s'amusera de rien.
Il faut qu'ensemble je pétrisse
Toutes les contradictions,
L'amour des vérités et l'art des fictions,
La passion du jeu, l'ardeur de la science,
La fureur des plaisirs, les goûts de l'innocence ;
Très-peu chaste en ses mœurs, mais pudique écrivain,
Dans sa bouche je mets l'obscène hardiesse,
Dans sa plume, la grâce et la délicatesse ;

Qu'il soit, par-dessus tout, poète et libertin.
J'enflammerai ses sens, j'enflammerai sa tête,
Afin que chaque sexe y trouve son profit.
Franc débauché, grave érudit,
Dévôt, joueur, dupe, et sur-tout poète,
Il ira de la terre habiter la planète;
Et parmi les mortels charmés de son esprit,
Son nom sera fameux; son nom sera : Goldsmith.

Quand ce singulier météore
Cessera de briller là-bas,
Ici, pour nos plaisirs, tu nous l'amèneras;
Les dieux à ses talens applaudiront encore.

ÉPITRE

A MON AMI ANDRIEUX.

PAR JEAN-FRANÇOIS DUCIS.

Mon ami, c'est donc là, dans cet humble hameau,
Que, sur le vert penchant du plus joli coteau,
S'offre à moi le jardin et la maison tranquille
Qu'illustra le séjour de Collin-d'Harleville !
Là, d'un champ paternel que, pieux héritier,
Pour les Muses, les mœurs, respirant tout entier,
Le plus doux des mortels, mais doux avec courage,
Vécut aimé du ciel et béni du village !

Oui; c'est là qu'il conçut son aimable *Inconstant ;*
Son facile *Optimiste*, heureux, toujours content;
Ses *Châteaux en Espagne*, erreur douce et si chère;
Et l'amusant ennui du *Vieux Célibataire*,
Allant au Luxembourg promener ses chagrins,
Et sa madame Evrard, si fatale aux cousins !
C'est là qu'il se cachait; là, que de sa demeure
Il descendait, pensif, vers les rives de l'Eure,
Y trouvant, par Thalie et par Flore appelé,
Quelque rôle enchanteur pour Contat et Molé.

Que de fois un vieux pâtre, une Lise naïve,
L'ont regardé de loin, dans leur joie attentive,
Apprentif jardinier, armé de lourds ciseaux,
Tondre un mur de charmille, aplanir ses rameaux!
Que de fois, variant ses douces promenades,
Il vit de Maintenon les superbes arcades,
Et plus loin, dominant dans le fond du tableau,
Parmi des peupliers les tours d'un vieux château!

Mais sur-tout il se plut sur les rives fleuries,
Lieux du repos, du frais, des douces rêveries,
Rappelant par leur grâce et leur simplicité
Ses mœurs et ses écrits, pleins de naïveté.

Aussi ses vers charmans, sur notre heureuse scène,
Nous ont-ils fait souvent retrouver La Fontaine.
On vit l'air de famille. Oui, d'un humble jardin,
D'un petit coin de terre appelé Mévoisin,
Sortit, cher Andrieux, déjà mûr pour la gloire,
Le nom de notre ami, resté dans la mémoire,
Dont tu gardes le buste où se plaît à fleurir
Un laurier, toujours vert, qui ne peut plus mourir.

Hélas! quand, sous tes yeux, la bêche sur sa bière
De son étroit asile eût fait rouler la terre,
En peignant tes regrets, ses talens et ses mœurs,
Par tes pleurs, Andrieux, tu fis couler nos pleurs.

Tu courus chez Houdon, l'un de nos Praxitèles,
Dont le ciseau fameux, sous des traits si fidèles,
Fit revivre, à leur gloire associant son nom,
Molière, et La Fontaine, et Voltaire, et Buffon;
Qui, l'ami de Collin, sur sa figure éteinte,
De ses traits à la mort a dérobé l'empreinte,
Et dans la simple argile, au moins, nous l'a rendu.
C'est à vous deux, amis, que ce bienfait est dû.

Collin, né pour les champs, que le ciel fit poète,
Que la grâce inspira, que l'amitié regrette,
Devais-tu sous la tombe être sitôt caché ?
Par quels tendres liens tu lui fus attaché,
Cher Andrieux ! tous deux simples et sans envie,
Les mêmes goûts charmaient votre paisible vie.
Je te vois près de lui, ton crayon rouge en main,
Notant un manuscrit qui te supplie en vain.
De ta vocation j'y reconnais la marque.
Exprès Dieu pour Collin te fit un aristarque
Sûr, instruit, mais sévère. A sa campagne, hélas!
Que de fois sur ses vers tu le désespéras!
« J'ai lu votre acte.—Eh bien ?—Il n'est pas net encore.
» —Et le style ? — Un peu pâle; il faut qu'il se colore.
» —Ma grande scène, au moins, je la crois assez bien ?
» -Moi, je vois qu'il y manque...-Eh! quoi donc ?-Presque rien.
» Il faut y revenir. — La patience s'use.

» —Bon ! la persévérance est la dixième muse.
» —Ce qu'on a fait sept fois, faut-il le répéter ?
» —Sept fois, dix fois, vingt fois, on ne doit pas compter.
» —Cruel homme ! — Au talent je me rends difficile.
» Si vous en aviez moins... — Et moi, je suis docile. »

Le lendemain matin il revient : « La voilà !
» Lisez, qu'en dites-vous ?—Ah ! très-bien ; c'est cela.
» Votre scène à présent doit réussir et plaire.
» Je l'avais bien sentie. — Et vous l'avez fait faire.
» —Tenez, lisez ce conte, afin de vous venger ;
» Critiquez, montrez-moi ce que j'y dois changer.
» —Voyons, je trouve là plus d'un trait à reprendre...
» —Prêtez-moi quelques vers; je pourrai vous en rendre. »
D'une amitié parfaite, ô spectacle enchanteur,
Que ne troubla jamais l'amour-propre d'auteur !

Ainsi Thomas et moi nous vivions comme frères.
La mort rompit trop tôt des unions si chères.
O sincère Andrieux ! je t'ai trop tard connu.
Que Thomas, né si bon, si pur, tendre, ingénu,
Thomas t'aurait aimé ! Comme toi sans envie,
Il veillait sur sa sœur, qui veillait sur sa vie.
Collin te manque, hélas ! je le sens, je le voi ;
Mais, va, je t'aimerai pour Collin et pour moi.

Oh ! de combien d'amis j'ai vu s'ouvrir la tombe !
Nos jours sont un instant : c'est la feuille qui tombe.

Nous serons tous bientôt rendus aux mêmes lieux,
Thomas, Ducis, Collin, Florian, Andrieux;
Nous restons deux encor. Plus près de la nacelle,
Me voilà sur le bord; le vieux nocher m'appelle.
Un nœud peut à la vie encor nous attacher:
C'est quelque bien à faire; il faut nous dépêcher.
Moi, dans l'art de Boileau, mon exemple et mon maître,
Aux mœurs je puis, en vers, être utile peut-être.

J'ai besoin du censeur, implacable, endurci,
Qui tourmentait Collin et me tourmente aussi.
C'est à toi de régler ma fougue impétueuse,
De contenir mes bonds sous une bride heureuse,
Et de voir sans péril, asservi sous ta loi,
Mon génie, encor vert, galoper devant toi.
Non, non; tu n'iras point, craintif et trop rigide,
Imposer à ma muse une marche timide.
Tu veux que ton ami, grand, mais sans se hausser,
Sachant marcher son pas, sache aussi s'élancer.
Loin de nous le mesquin, l'étroit et le servile.
Ainsi, comme à Collin, tu pourras m'être utile.

Mais des Quintiliens l'art par toi professé,
De jeunes auditeurs charme un essaim pressé.
Tu leur ouvres du beau toutes les avenues
Que le vulgaire ignore, et qui te sont connues.

De l'éclat du faux or tu sais les garantir,
Leur apprendre à bien voir, bien juger, bien sentir.

Ne crois pas que pour toi leur zèle ardent ignore
Tes mœurs et tes écrits, dont l'Hélicon s'honore.
Crois-tu qu'ils n'ont pas vu, sur la scène applaudis,
Gais de verve et de traits, tes heureux *Etourdis?*
Sous son costume grec, sage aimable, et cœur tendre,
Finement ingénu, sourire *Anaximandre?*
Tes bonnes gens chercher dans leur pauvre vallon
Brunette qu'en tes vers leur rendit Fénélon?
Ils aiment tes récits et ton charmant théâtre.

Mais si l'esprit nous plaît, le cœur, on l'idolâtre.
Oui, lorsque l'éloquence à tes chers nourrissons,
Par ta voix, Andrieux, va dicter ses leçons,
Sais-tu ce qui sur-tout les instruit et les touche?
Ce ne sont pas les mots qui sortent de ta bouche,
Ni du parlage adroit les secrets différens;
C'est toi-même, observé par leurs yeux pénétrans,
Pour ta mère, chez toi, ta pieuse tendresse;
C'est ton culte attentif, tes soins pour sa vieillesse
Tes soins pour ta sensible et délicate sœur,
Si douce envers ses maux, et si chère à ton cœur,
Qui, sans bruit, aux vertus élevant tes deux filles,
De ces objets d'amour, trésors de deux familles,
Vient charmer tes regards, remplir tes bras, ton sein.

O fruits d'un chaste hymen, rappelé, mais en vain,
Venez souvent offrir, aux yeux de votre père,
L'air, la grâce, les traits, le cœur de votre mère!

Va, crois-moi; va, le ciel mit des rapports touchans,
Et de longs souvenirs et des vœux attachans
Entre l'homme sensible et l'aimable jeunesse,
Qui, d'éloquence avide et même de sagesse,
S'adonne à son école et s'instruit doublement.
C'est un contrat sacré, c'est un pacte charmant,
Où par le tems, le cœur, les soins, la vigilance,
Le bon Rollin du sang croyait voir l'alliance.

Je t'en réponds pour eux : ils t'aiment, t'aimeront;
Et leur vive candeur te le dit sur leur front.
Ils se croiront sans peine et long-tems sous ta vue;
Et si, dans un moment, quelque amorce imprévue
Tentait leur cœur surpris d'un charme insidieux,
Ils s'écrieront d'abord : Que dirait Andrieux?
Que leur dis-tu toi-même? Et quelle est ta maxime?
« Ayez toujours besoin de votre propre estime.
» Mortel, respecte-toi; mortel, sois convaincu,
» Sans ce respect sacré, que tu n'as pas vécu.
» Vivras-tu si tu perds, l'ame au vice asservie,
» Ce qui met seul du charme et du prix à la vie? »

Ainsi, lorsqu'animant une utile leçon,

Tu montes leur esprit sur le plus noble ton,
Ce vrai beau dans les arts qu'ils aiment, qu'ils admirent,
C'est encor dans les mœurs ce vrai beau qu'ils respirent.
Par toi leur cœur se forme avec leur jugement;
Leur pensée apprend l'ordre, et s'explique aisément.
Leur langage, leur style et s'arrange et s'épure.
Ton grand mot, le voici : « Restez dans la nature;
» Dans ses heureux sentiers, hélas! trop peu battus,
» Toujours marchent ensemble et talens et vertus. »



CÉCILE ET TÉRENCE.

ÉPITRE

A MON RESPECTABLE AMI

JEAN-FRANÇOIS DUCIS.

Aimable et bon vieillard, toi dont l'ame énergique
Ne ressent point des ans la froideur léthargique;
Dont le talent, vainqueur de quatre-vingts hivers,
Garde encor sa jeunesse et sa flamme en tes vers,
O des douleurs d'Œdipe éloquent interprète,
Cher Ducis, quand tu viens visiter ma retraite,
Il me semble toujours voir entrer avec toi
L'incorruptible honneur, la franchise, la foi;

Sur tes beaux cheveux blancs qu'un vert laurier couronne,
Des talens, des vertus, le double éclat rayonne;
Je pense que le Ciel daigne envoyer exprès
La sagesse vivante et sous de nobles traits,
Pour m'en faire éprouver l'influence prospère,
Et que tu viens bénir mes enfans et leur père!
Le nom de ton ami m'est un titre d'honneur.
Juge avec quel respect, juge avec quel bonheur
J'accepte le présent que tu viens de me faire!
J'ai lu, relu vingt fois cette Epître si chère;
Oh! combien je te dois! D'un ami qui n'est plus,
De Collin, cher objet de regrets superflus,
La cendre se ranime à tes vers, à nos larmes;
Tu peins avec amour, et d'un ton plein de charmes,
Ses aimables travaux, ses champêtres loisirs,
Son clos, son petit bien, plus grand que ses désirs,
Et le rare talent qu'il reçut en partage,
Et sa maison des champs, paternel héritage!
Tes vers sont pour nous deux; je suis seul aujourd'hui;
Je n'ai pas le bonheur de les lire avec lui;
Sa muse dignement répondrait à la tienne;
Puis-je, hélas! te payer et sa dette et la mienne?
Essayons cependant. Mais qu'aurai-je à t'offrir?
Voyons. Je veux d'un conte amuser ton loisir.
Je donne ce que j'ai. Suspendant mon étude,
Mes propres fictions peuplent ma solitude.
Je m'entoure à mon gré de héros de mon choix,
Ils viennent à mon ordre; ils sont là; je les vois.

Evoquons aujourd'hui, du sein de Rome antique,
Un illustre vieillard, un auteur dramatique
Dont le nom s'est sauvé du naufrage des tems.
J'ai retrouvé de lui, parmi de vieux fragmens,
Un fait que je te veux raconter; et peut-être
Dans quelqu'un de ses traits vas-tu te reconnaître.
Cécile avait cent fois, aux Romains enchantés,
Fait applaudir ses vers au théâtre chantés;
Aux Muses consacrant sa longue et noble vie,
Il avait regardé les trésors sans envie;
Des honneurs et des rangs il ne fut point tenté;
Mais sage, libre, heureux, il vivait respecté.
Il vint un des premiers polir un dur langage,
Et de Rome adoucir la rudesse sauvage;
Car tu sais (au collége Horace nous l'apprit)
Que long-tems insensible aux plaisirs de l'esprit,
Ce peuple usurpateur, altier, ami des armes,
De la victoire seule idolâtrait les charmes;
Et ce ne fut qu'au tems où son pouvoir fatal
Eut enfin renversé la cité d'Annibal,
Qu'il fit des doctes Grecs la connaissance utile,
S'informa de Thespis, de Sophocle et d'Eschile;
Un rapide succès couronna ses travaux;
Et ses maîtres chez lui trouvèrent des rivaux.
Déjà ce nouveau jour qui commençait à luire
Répandait le désir et le soin de s'instruire,
Des plus nobles maisons les jeunes héritiers
Associaient l'étude à leurs travaux guerriers;

Scipion, Lœlius, couple d'amis fidèles,
De valeur, de bon goût, émules et modèles;
A Thalie en secret offraient un grain d'encens,
La muse leur jeta des regards caressans.
Ces deux jeunes héros goûtaient notre Cécile,
Venaient le visiter dans son modeste asile,
Confidens de ses vers encor sur le métier,
Et sous un si grand maître heureux d'étudier.
Il aimait à tracer de tendres caractères,
La piété des fils, les droits sacrés des pères;
A montrer le méchant de remords combattu,
A foudroyer le vice, à venger la vertu.
Quittait-il le travail ? simple, naïf, aimable,
Le front toujours ouvert, l'humeur toujours affable,
Oubliant ses lauriers et sa gloire d'auteur,
Cécile était bon homme, et s'en faisait honneur.
Un jour, un inconnu pour le voir se présente,
Tout jeune, et n'ayant pas l'apparence imposante;
Ses cheveux courts, laineux, et son teint basané,
Sous le ciel africain attestent qu'il est né.
Modestement vêtu, l'air encor plus modeste,
Une grâce timide accompagne son geste;
Ses yeux noirs, renfoncés, sont pétillans d'esprit;
Il porte sous sa toge un épais manuscrit
Qui le fait pour auteur aisément reconnaître.
Vieilli dans la maison, confident de son maître,
L'affranchi de Cécile introduit l'étranger,
Qui bégaye une excuse, et craint de déranger.

D'un regard paternel Cécile l'encourage :
« Voilà comme j'étais, lui dit-il, à votre âge,
» Lorsqu'au vieux Livius * j'allai me présenter ;
» Il me reçut fort bien, et j'aime à l'imiter.
» Que voulez-vous de moi ? quel sujet vous amène ? »
A cet aimable accueil, qui le rassure à peine,
Le jeune homme répond qu'il attend, en effet,
Des bontés de Cécile un important bienfait.
« On touche aux jours brillans des fêtes de Cybèle ;
» Dans cette occasion et sainte et solennelle,
» Sur un vaste théâtre, aux Romains rassemblés,
» Des spectacles pompeux doivent être étalés.
» J'ose former peut-être un désir téméraire,
» Dit-il ; mais si ma pièce à Rome pouvait plaire !...
» Si, pour mon coup d'essai, j'étais assez heureux !...
» L'un des deux magistrats qui président aux jeux,
» L'édile Fulvius, accueillant ma prière,
» De la gloire consent à m'ouvrir la carrière ;
» Mais d'abord, m'a-t-il dit, il faut qu'en m'éclairant
» Un suffrage fameux vous serve de garant ;
» Allez lire un matin votre ouvrage à Cécile ;
» Il est maître en votre art. En disciple docile,

* Livius Andronicus, le plus ancien des poètes latins que nous connaissions. On rapporte ses commencemens à l'an 512 de la fondation de Rome, vers la fin de la seconde guerre punique.

Livi scriptoris ab ævo.

HORAT., ep. 2, lib. I.

» Je viens solliciter vos leçons, votre appui...
» — Ah ! que me dites-vous ? Apprenez qu'aujourd'hui
» Tout exprès je termine une pièce nouvelle:
» On me l'a demandée ; on excitait mon zèle ;
» Nos édiles eux-même, ils l'ont donc oublié !
» A plus d'une reprise, instamment m'ont prié
» D'animer leur théâtre, et d'embellir leur fête.
» J'ai travaillé long-tems ; ma comédie est prête :
» La voilà ! Comment faire ?... Ah ! vous venez trop tard !
» — Je connais mon devoir en ce fâcheux hasard ;
» J'aurai du moins la joie, ajoute le jeune homme,
» De mêler mes transports aux hommages de Rome,
» D'entendre proclamer votre nom glorieux ;
» Je vous quitte. » En parlant des pleurs mouillaient ses yeux.
« Eh ! quoi, de vos chagrins c'est moi qui suis la cause ?
» De votre ouvrage au moins lisez-moi quelque chose !...
» — Ah ! vous me consolez ; pour moi c'est un succès
» Que vous daigniez prêter l'oreille à mes essais.
» — Asseyez-vous ; lisez : un peu plus d'assurance :
» Comment vous nommez-vous ?—Je m'appelle Térence.
» — Mon cher Térence, allons; je vais vous écouter :
» Notre art est difficile ; il nous faut consulter,
» Sur nos productions, un ami sûr, sincère,
» Et nous serons amis, vous et moi, je l'espère. »
Le jeune auteur déroule alors son manuscrit,
Approche un humble siége, et s'y place, et rougit.
Il commence en tremblant une première scène,
Vrai chef-d'œuvre !... Il lisait cette belle *Andrienne !...*

Cécile écoute, admire, enfin est transporté.
« O ciel ! quelle élégance, et quelle pureté !
» Votre exposition est nette, naturelle ;
» C'est ainsi, dans son art quand le poète excelle,
» Que l'art même s'efface... Où donc avez-vous pris
» De ce style enchanteur l'aimable coloris ? »
Plus la lecture avance, et plus le vieux poète
Applaudit au lecteur : « Cette pièce est parfaite ;
» Continuez, mon fils ; j'attends le dénouement,
» Et puis je vous dirai quel est mon sentiment. »
Lorsqu'enfin il arrive à la dernière page :
« Ne pas jouer cela ! ce serait bien dommage !
» Dit Cécile ; je veux vous y servir ; je dois
» Des édiles pour vous déterminer le choix.
» Ils m'en remercieront en voyant *l'Andrienne ;*
» Térence, vous serez l'honneur de notre scène ;
» Il vaut mieux que mes vers cette fois soient perdus,
» Et que je laisse à Rome un poète de plus :
» Je sers l'art et moi-même en vous rendant service.
» — Eh ! quoi, vous me feriez un si grand sacrifice,
» Et j'obtiendrais de vous cet appui généreux ?...
» — Surpassez-moi, mon fils ; je serai trop heureux. »
Il l'embrasse à ces mots ; Cécile tint parole.
Bientôt on entendit, aux murs du Capitole,
Tout un peuple charmé par le jeune Africain,
Lui donner le surnom du Ménandre romain.
Son vieil ami jouit de sa naissante gloire.
Que nous devons, Cécile, honorer ta mémoire !

Ah ! quand le tems jaloux de tes nombreux travaux
Ne nous en a laissé qu'à peine des lambeaux,
Cette bonne action, digne de nos hommages,
Doit nous faire encor plus regretter tes ouvrages.
Eh bien ! ce trait touchant de sublime bonté,
Je te connais, Ducis, il ne t'eût rien coûté :
Quel auteur moins que toi connut la jalousie ?
Digne amant de la gloire et de la poésie,
Heureux de tes succès, mais sans t'en éblouir,
De ceux de tes rivaux tu sus encor jouir;
Tu vis avec transport naître sur notre scène
Plusieurs jeunes talens, l'amour de Melpomène;
Tu suivis de tes vœux leur glorieux essor ;
Aussi, tous, contemplant dans leur digne Nestor
L'accord d'un beau talent et d'un beau caractère,
T'ont nommé leur ami, leur modèle, et leur père.



LA VÉRITÉ ET LA FRAUDE.

IMITATION D'UNE FABLE LATINE,

ATTRIBUÉE A PHÈDRE.

De Prométhée, habile statuaire,
Le grand talent dans la fable est cité;
Il fit Pandore; il la forma pour plaire;
Mais, par malheur, cette rare beauté
Brouilla bientôt le ciel avec la terre;
Nous payons cher sa curiosité.
Un autre jour, d'une main prompte et sûre,
Notre sculpteur modèle une figure
Pleine d'attraits : c'était la Vérité,
Naïve et nue, et cependant modeste.
Il achevait cet ouvrage charmant,
Lorsque la voix du messager céleste
Près de Jupin l'appelle au firmament.
Il part soudain; sa main négligemment
Laisse tomber l'argile qui lui reste.
Le maître absent, un élève indiscret
Veut de son art surprendre le secret.
Le voilà donc qui ramasse l'argile,
Et s'étudie à copier en tout

La Vérité; la tâche est difficile.
Par ses efforts il en vient presqu'à bout.
L'ouvrage avance au gré du téméraire.
Il s'applaudit; un pied lui reste à faire;
L'argile manque; il ne peut achever.
A son retour, reconnaissant la ruse,
Le maître rit, et sa bonté l'excuse.
« On ne pouvait, dit-il, imiter mieux;
» Cette copie à mon œuvre ressemble;
» Et de ce feu dérobé dans les cieux
» Vous m'allez voir les animer ensemble. »
En les touchant, il n'a dit qu'un seul mot:
La Vérité vit et marche aussitôt;
Mais sa copie est quelque peu boiteuse;
Son pied mal fait la rend toute honteuse.
Le nom de Fraude à l'ouvrage incomplet
Fut imposé par le fils de Japet;
Et de là vient que dans toute rencontre
Ferme et debout la Vérité se montre,
Mais que toujours, ayant son faible endroit,
La Fraude cloche, et ne peut marcher droit.

LE CHAT,

LA VIEILLE SOURIS ET LA JEUNE.

FABLE DIALOGUÉE,

IMITÉE DE L'ALLEMAND DE WILLIAMOFF.

LE CHAT.

Approche ton minois charmant;
Viens, mon ange, que je te baise;
Oh! que je t'aime tendrement!
Que puis-je t'offrir qui te plaise?

LA VIEILLE SOURIS.

Fuis, mon enfant, fuis ce trompeur;
Echappe aux piéges qu'il sait tendre.

LA JEUNE SOURIS.

Maman, il ne me fait pas peur;
Son œil est doux, sa voix est tendre.

LE CHAT.

Viens goûter ce sucre et ces noix,
Gages de mon amour extrême.

LA VIEILLE SOURIS.

Fuis, te dis-je encore une fois.

LA JEUNE SOURIS.

Eh! pourquoi donc le fuir? Il m'aime.

LE CHAT.

Viens; rien ne doit t'intimider;
D'un tendre ami que peux-tu craindre?

LA VIEILLE SOURIS.

L'hypocrite! comme il sait feindre!

LA JEUNE SOURIS.

Hélas! à quoi me décider?

LA VIEILLE SOURIS.

Que dis-tu? tremble, malheureuse,
Si vers lui tu fais un seul pas.

LE CHAT.

Laisse dire cette grondeuse,
Mon amour, et viens dans mes bras.

LA JEUNE SOURIS.

M'y voilà!... Dieux!... je suis perdue!
O le monstre!... O la trahison!...
Ah! je sens la griffe!... il me tue!...
Ah! maman!... vous aviez raison!...

Les conseils ne profitent guère
Lorsqu'ils combattent le penchant;
Jeune fille écoute un amant
Malgré les leçons de sa mère.
D'abord, craignant de trop risquer,
Elle s'arrête... elle balance...
Puis s'enhardit... et puis s'avance...;
L'amant finit par la croquer.

LA

PARABOLE DU SAMARITAIN.

(S. Luc, chapitre X.)

A L'AUTEUR ANONYME D'UN PAMPHLET
DIRIGÉ CONTRE MOI.

Toi, qui par un libelle as cru me diffamer,
Délateur courageux qui n'oses te nommer,
Tu nuis dévotement; et ta haine, mon frère,
Emprunte un beau dehors de piété sincère;
De zèle et de ferveur colorant ton venin,
Tu vas calomniant, dénonçant ton prochain;
Ce sont de gros péchés; que Dieu te les pardonne.
Il est une leçon qu'il faut que je te donne;
Ou plutôt que Jésus, que mon maître et le tien,
T'enseigne dans mes vers comment on est chrétien.
Un docteur de la loi, cherchant à le surprendre,
Lui dit: « Maître, parlez; ne pourriez-vous m'apprendre
» Quel chemin le plus court doit nous conduire au ciel,
» Et comment on est pur aux yeux de l'Eternel? »
Jésus lui répondit: « Vous avez le saint livre;
» Qu'y lisez-vous? Comment vous prescrit-il de vivre?

» — On y lit : Vous devez, en tout tems, en tout lieu,
» Aimer par-dessus tout le Seigneur votre Dieu ;
» D'esprit, de cœur et d'ame il commande qu'on l'aime.
» Aimez votre prochain à l'égal de vous-même.
» Ainsi le veut la loi ; son texte m'est connu.
Jésus dit : » Vous avez sagement répondu.
» Allez ; accomplissez cette loi salutaire. »
Un docteur a toujours de la peine à se taire.
Le nôtre donc insiste : « Et quel est mon prochain ? »
Jésus lui répondit par ce récit divin :
« Un homme descendait de la montagne sainte ;
» Des murs de Jéricho ses pas gagnaient l'enceinte,
» Lorsque par des voleurs il se vit dépouillé ;
» Ces brigands, dont le bras d'horreurs était souillé,
» L'ayant meurtri, navré des coups qu'ils lui donnèrent,
» Sur le bord du chemin mourant l'abandonnèrent.
» Un prêtre vers ce lieu tourna d'abord ses pas ;
» Il vit ce malheureux... et ne s'arrêta pas.
» Un lévite à son tour vient sur la même place ;
» Il voit ce malheureux, l'entend gémir... et passe.
» Vint un Samaritain ; que croyez-vous qu'il fit ?
» Il entend des sanglots ; la pitié le saisit ;
» Il s'arrête, il s'émeut ; et mettant pied à terre,
» Court à ce malheureux, entre ses bras le serre,
» Le soulève, lui fait reprendre ses esprits,
» Se dépouille, et partage avec lui ses habits ;
» De flots d'huile et de vin baigne ses meurtrissures ;
» D'une main secourable il panse ses blessures,

» Et dans ses soins pieux ne pouvant se lasser,
» Sur sa monture enfin parvient à le placer.
» Il le conduit lui-même en une hôtellerie,
» Veille auprès de son lit, charme son insomnie.
» Le lendemain matin, obligé de partir :
» Aux maux qu'il souffre encor vous saurez compâtir,
» Dit-il à l'hôtelier, soutenez sa faiblesse,
» Usez de cet argent que pour lui je vous laisse.
» S'il ne suffisait pas, ajoutez ce qu'il faut;
» N'épargnez rien enfin; je reviendrai bientôt,
» Et je vous rendrai tout. Il eut sa récompense;
» Le malade guérit. Or, que faut-il qu'on pense
» Des trois qui tour-à-tour sur la route ont passé?
» Lequel fut le prochain du malheureux blessé?
» — Sur la réponse est-il quelqu'un qui ne s'accorde?
» Celui qui sur cet homme a fait miséricorde.
» — Il est vrai, dit Jésus; allez, et montrez-vous
» Comme lui, bon, humain, charitable envers tous. »
O le bel apologue! O la douce parole!
Docteurs haineux et durs, allez à cette école;
Faut-il vous expliquer l'ingénieux dessein
Qui pour modèle aux Juifs montre un Samaritain?
Savez-vous qu'autrefois l'enfant de Samarie
Fut aux yeux des Hébreux un païen, un impie,
Qu'ils avaient en horreur cet ennemi du Ciel,
Et du mont Garizim le sacrilége autel?
C'est ce païen, pourtant, dont la noble conduite
Condamne ici le prêtre et fait honte au lévite!

Que ce précepte saint, désormais mieux compris,
Pénètre en tous les cœurs, règne en tous les esprits;
Amené lentement jusqu'à la tolérance,
Le monde ira plus loin, j'en conçois l'espérance;
Se tolérer, c'est peu; ce n'est que se souffrir;
Il faut nous entr'aimer, nous entre-secourir;
Avec tous les humains en frères sachons vivre,
Quelque soit leur prophète, et leur culte, et leur livre.
Et toi, mon bon prochain, qui m'as calomnié,
Mon cœur ne nourrit point pour toi d'inimitié.
Viens m'offrir, s'il se peut, l'occasion propice
D'exercer ma vengeance... en te rendant service;
Viens, dis-je, et souviens-toi que le Samaritain,
Malgré ta haine injuste, est encor ton prochain.

POÉSIES FUGITIVES.

POÉSIES FUGITIVES.

IMITATION D'HORACE.

(*Beatus ille, qui procul negotiis*, etc. Epod. II.)

Mévoisins, près Maintenon, septembre 1793.

—

Heureux qui, loin du bruit, sans projets, sans affaires,
Cultive de ses mains ses champs héréditaires,
Qui, libre de désirs, de soins ambitieux,
Garde les simples mœurs de nos sages aïeux!
A peine il sait les noms d'intérêts, de créances;
Il ne redoute point les jours des échéances.
La guerre et ses dangers, la mer et ses fureurs,
Les promesses des grands, leurs dédains, leurs faveurs
Ne le troublent jamais, et jamais ne l'abusent.
 Mais d'aimables travaux l'occupent et l'amusent.
Il émonde un jeune arbre ou greffe un sauvageon;
Il enlace au rameau le flexible bourgeon,
Dépouille les brebis de leur laine pendante,
Prépare un toit commode à l'abeille prudente,
Et soignant fleurs et fruits, vendanges et moissons,
S'enrichit des présens de toutes les saisons.
 Tantôt sur un gazon, tantôt sous un vieux chêne,

Au doux chant des oiseaux, au bruit d'une fontaine,
Il cherche le repos, s'assied, rêve, et s'endort.
Au retour de l'hiver, il attaque en son fort
Le sanglier que lance une meute rapide;
La caille voyageuse et le lièvre timide
Viennent étourdiment se prendre dans ses rets.
O peines de l'amour! ô tourmens! ô regrets!
Vous fuyez, et des champs le calme vous remplace.
Chargé de son butin, revient-il de la chasse?
Il retrouve une épouse et des enfans chéris,
Qu'il a vus s'élever, que leur mère a nourris.
Oh! qu'un simple foyer, des pénates tranquilles,
Valent mieux que le luxe et le fracas des villes!
Que servent nos festins avec art apprêtés,
Ces mets si délicats, et ces vins si vantés?
L'orgueil en fit les frais; l'ennui les empoisonne.
J'aime un dîner frugal que la joie assaisonne;
Tout repas est festin, quand l'amitié le sert;
La treille et le verger fournissent le dessert.
Pour régal, aux bons jours, la fermière voisine
Apporte en un gâteau la fleur de sa farine.
Quel plaisir, lorsqu'à table, entre tous ses enfans,
Leur père chaque soir voit revenir des champs
Ses troupeaux bien soignés, la vache nourricière,
Et l'agneau qui bondit à côté de sa mère!
Ses bœufs, à pas pesans, las, et le col baissé,
Ramenant la charrue et le soc renversé!
De jeunes serviteurs, que son toit a vus naître,

Animent la maison et bénissent leur maître.
Tous ses jours sont pareils, tous ses jours sont sereins,
Et sa porte rustique est fermée aux chagrins.

Après ce beau discours, le financier Dormène,
Plein du bonheur des champs, tout près de s'y fixer,
Fait rentrer tous ses fonds dans la même semaine,
Et le lundi suivant cherche à les replacer.

A M. VINCENT,

PEINTRE D'HISTOIRE,

En lui envoyant un exemplaire de la comédie des *Querelles des deux Frères,* de feu Collin-d'Harleville.

Du dernier enfant de sa plume
De ce poëme, hélas! posthume,
A vous, Zeuxis,* peintre brillant,
Dont Clio chérit le talent,
Je consacre cet exemplaire,
Gage d'un tendre attachement
Dont je suis resté légataire;
Ce qu'il eût fait, j'aime à le faire;
J'exécute son testament.

* M. Vincent a fait un beau tableau de *Zeuxis choisissant des modèles.*

AUTRE

IMITATION D'HORACE.

(*Nullus argento color est*, etc. Od. 2, liv. II.)

Tout l'or du monde entier n'éblouit point le sage ;
Il ne brille à ses yeux que par un bon usage.
Jouis, Proculeïus, d'un renom éternel,
Toi qui pour ta famille eus un cœur paternel,
Toi qui te dépouillas pour enrichir tes frères.
Des avides désirs surmontez les chimères,
Et vous serez plus roi que si, passant les mers,
Vous rangiez sous vos lois un nouvel univers.
En cédant à sa soif, l'hydropique l'augmente;
Son désir satisfait renaît, et le tourmente ;
C'est cette horrible soif, c'est ce fatal désir,
Qui seul lui cause un mal dont il ne peut guérir.
Phraate, qui remonte au trône de ses pères,
Va-t-il trouver, hélas ! des destins plus prospères ?
Le vulgaire le croit ; ce vulgaire insensé,
Quels faux biens, quel faux dieu n'a-t-il pas encensé ?
De la saine vertu le jugement solide
Avec plus de raison choisit et se décide ;
Elle nomme héros, et glorieux vainqueur,
Le roi de ses désirs, le maître de son cœur,
Celui qui, triomphant d'une vaine apparence,
Regarde les trésors avec indifférence.

IMITATION

DE L'ÉLÉGIE ONZIÈME DU 1er LIVRE DE TIBULLE.

(*Quis fuit horrendos primus qui protulit enses?* etc.)

Quel est-il, le cruel, dont la fatale main
Forgea le premier glaive et la première lance?
Le barbare! ah! sans doute il eut un cœur d'airain.
Par lui, l'art des combats, homicide science,
Du trépas aux mortels abrégea le chemin.
Que son affreux génie a fait verser de larmes!
Mais non, tristes humains, n'en accusez que vous.
Contre le tigre et l'ours il inventa ces armes,
Que notre bras coupable aiguise contre nous.
C'est le crime de l'or, métal riche et stérile;
Et l'homme plus heureux ignorait les combats,
Quand sa table s'ornait d'une coupe d'argile.
De murs et de remparts on ne l'entourait pas.
Au milieu du troupeau paissant dans la prairie,
Le paisible berger goûtait un doux sommeil.
Oh! que les dieux alors n'ont-ils marqué ma vie!
La trompette jamais n'eût hâté mon réveil.
Le sang à mes côtés n'eût point rougi la terre.
Des cruels, malgré moi, m'entraînent à la guerre;

Déjà quelque ennemi, monstre altéré de sang,
Saisit le javelot qui doit percer mon flanc.
  Mes pénates chéris, veillez à ma défense,
Vous dont l'œil protecteur garantit mes foyers,
Vous qui, dans les beaux jours de ma première enfance,
Me regardiez courir et jouer à vos pieds!
Ah! ne rougissez point de votre forme antique;
La naïve candeur, la bonne foi rustique
Régnaient chez nos aïeux, lorsque, sous d'humbles toits,
Ils adoraient des dieux faits de pierre ou de bois.
On ne leur offrait point de pompeux sacrifices;
Quelques fleurs suffisaient pour les rendre propices,
Ou leur porter les vœux d'un cœur reconnaissant;
Ils estimaient l'hommage, et non pas le présent.
  O mes dieux paternels, acceptez mes offrandes!
Loin de nous, de la guerre écartez tous les traits;
Un jeune agneau, paré de myrte et de guirlandes,
Couvrira votre autel, et paiera vos bienfaits.
  Qu'un autre aux ennemis arrache la victoire;
J'aime mieux qu'à ma table, après ces jours d'effroi,
Le guerrier désarmé, s'enivrant avec moi,
De ses périls passés me retrace l'histoire.
  Ah! pourquoi de nos ans vouloir hâter le cours?
La mort, à pas furtifs, s'avance tous les jours;
Il n'est plus de printems, plus d'été chez les ombres;
Mais une nuit profonde, une nuit sans amour,
Et l'effrayante horreur de ces demeures sombres,
Et l'eau noire du Styx qu'on passe sans retour.

Des mânes infernaux, troupe affreuse et plaintive,
Gémissent, dispersés sur la fatale rive.

Oh ! plus heureux le sort du mortel ignoré
Qui vieillit sous son toit, de ses fils entouré !
L'abondance y sourit, et le bonheur y brille ;
Il aime, il est aimé d'une tendre famille.
Puissé-je ainsi blanchir, et dans l'hiver des ans,
Me plaire à raconter les faits du bon vieux tems !

Que la paix cependant fertilise nos plaines ;
La paix conduit le soc qui creuse nos sillons ;
Elle échauffe et colore, au feu de ses rayons,
Le nectar que Bacchus nous verse à tasses pleines.
Dans sa cuve laissant son vin et sa raison,
Sur un rustique char à la marche bruyante,
Le vendangeur, le soir, ramène à la maison
Sa famille de joie et de santé brillante.
La rouille a dévoré les casques et les traits ;
Les amans seuls entre eux font la guerre ou la paix ;
Vénus a ses combats, ses trèves, ses ruptures,
Ses aimables fureurs, et ses douces blessures.

Viens donc, divine Paix, fais briller dans tes mains,
Avec l'or des épis, la pourpre des raisins.

L'HERMITE.

TRADUCTION D'UNE ROMANCE ANGLAISE DE GOLDSMITH. *

« Dans cette nuit solitaire
Où je marche à l'abandon,
Sois mon ange tutélaire,
Bon Hermite du vallon.
Calme ma terreur secrète;
La clarté qu'au loin je voi
Me promet une retraite;
S'ouvrira-t-elle pour moi?
» Crains, mon fils, répond l'Hermite,
L'éclat trompeur de ces feux;
Qui les suit se précipite
En des abîmes affreux.
L'étranger qui m'intercède,
L'humble enfant de la douleur,
Dans le peu que je possède,
Trouvent la part du malheur.
» J'ai des fleurs, de la verdure,
Et des fruits, dans leur saison;

* Cette pièce se trouve dans le joli roman du *Vicaire de Wakefield.*

Au cristal d'une onde pure
Je vais puisant ma boisson.
Librement dans la prairie
Je laisse l'agneau bondir;
Le Ciel nous donna la vie;
Voudrais-je la lui ravir?
» Viens; suis-moi dans ma chaumière;
Je t'offre ce que je puis,
Une natte hospitalière,
Et l'élite de mes fruits.
Viens, mon fils, et te repose;
Chasse les soucis cuisans;
Nos besoins sont peu de chose,
Et nous vivons peu d'instans! »
» A la voix qui le console
Le voyageur s'attendrit;
Dans son cœur, chaque parole
S'insinue et le guérit.
Ils marchent vers la cabane;
L'ombre d'un feuillage épais
Dérobe au regard profane
Cet asile de la paix.
Tandis que la nuit plus sombre,
Dans les coupables cités,
Prête l'horreur de son ombre
Aux forfaits, aux voluptés,
Sous son toit, le bon Hermite
Accueille le pélerin,

Et d'un air riant l'invite
A son champêtre festin.
Mais rien ne peut faire trêve
Aux ennuis du voyageur ;
Son sein ému se soulève ;
Ses soupirs partent du cœur.
Abîmé dans ses pensées,
Il demeure sans parler ;
De ses paupières baissées
Des pleurs viennent à couler.
L'Hermite, qui voit ses larmes,
Lui dit : « Jeune infortuné,
Réponds ; à quelles alarmes
Le Ciel t'a-t-il condamné ?
Pourquoi fuis-tu ta patrie ?
Qui t'en a donc éloigné ?
Est-ce une amitié trahie ?
Est-ce un amour dédaigné ?
» Que sont les biens de ce monde ?
Des riens, des jeux, une erreur.
Insensé l'homme qui fonde
Sur une ombre son bonheur !
L'amitié n'est qu'un mensonge
Qui flatte et qui fuit soudain ;
L'amour est encore un songe
Plus doux, hélas ! et plus vain.
» Il n'est plus d'amis fidèles
Qui le soient dans tous les tems ;

Hormis chez les tourterelles
Il n'est plus de vrais amans.
Méprise un sexe volage..... »
Mais tout-à-coup la rougeur,
Qui lui couvre le visage,
A trahi le voyageur.
  Le solitaire y prend garde,
Et son œil, plus curieux,
De son hôte qu'il regarde
Parcourt les traits gracieux.
Combien sa surprise augmente!
Cet inconnu dans les pleurs
Est une fille charmante
Qu'embellissent ses douleurs.
  « Pardonne, s'écria-t-elle,
Ah! pardonne, homme de Dieu,
Si de ma peine mortelle
J'ose troubler ce saint lieu :
Tu vois une infortunée
Triste jouet de l'amour,
Peut-être suis-je amenée
Par le Ciel en ce séjour.
  » Chef d'une province entière,
Mon père est riche et puissant;
J'étais la seule héritière,
De ses biens et de son rang.
Pour moi beaucoup s'enflammèrent;
Beaucoup m'offrirent des soins;

Avec ardeur ils m'aimèrent
Ou le feignirent du moins.
» Mais, plus timide et plus tendre,
Le jeune Edvin me plaisait;
Ses yeux se faisaient entendre,
Quand sa bouche se taisait :
Si vertu faisait noblesse,
Edvin devait naître roi;
Son cœur était sa richesse,
Et son cœur était à moi.
» Une fleur qui vient d'éclore,
Le ciel, quand il est serein,
Le jour naissant, sont encore
Moins purs que le cœur d'Edvin.
Leur beauté, qu'un rien dérange,
Souvent passe en un instant :
La fleur tombe, le ciel change;
Mais Edvin était constant.
» Devais-je, contre sa flamme,
M'armer de vaines froideurs?
Quand je l'aimais dans mon ame,
Je l'accablais de rigueurs.
Hélas! j'ai causé sa perte;
Loin de moi portant ses pas,
Dans quelque forêt déserte
Il a trouvé le trépas.
» Trop tard mon cœur le regrette;
Je le pleure nuit et jour;

Je vais cherchant la retraite
Qui fut son dernier séjour ;
Et puisse une fin prochaine
Y terminer mon malheur!
Edvin est mort de sa peine;
Je mourrai de ma douleur.

» Ne meurs point, » cria l'Hermite,
La pressant contre son sein....
La belle reste interdite;
Elle est dans les bras d'Edvin.
« Angéline, toujours chère,
Va, cesse de me pleurer :
Edvin, ton amant sincère,
T'est rendu pour t'adorer.

» Je revois tout ce que j'aime;
Angéline est dans mes bras :
Promets, ô mon bien suprême,
Que pour Edvin tu vivras.
Jusqu'à notre heure dernière
Nos cœurs seront pleins d'amour;
Quand tu perdras la lumière,
Ton Edvin perdra le jour. »

CHARLOTTE
AU TOMBEAU DE WERTHER. *

ROMANCE.

C'est donc ici qu'il repose!
Il m'aima pour son malheur!
C'est sur sa tombe que j'ose
Me livrer à ma douleur!
Cher Werther, cœur noble et tendre,
Pour qui le mien était fait,
Si tu peux encor m'entendre,
Vois mes pleurs et mon regret.

J'ai trop retenu ma plainte,
Trop caché mon désespoir;
J'abjure enfin la contrainte
D'un triste et cruel devoir.
Honneur, tyran inflexible,
Ne puis-je, sans t'offenser,
Toucher cette urne insensible,
Et me plaire à l'embrasser?

* Cette romance est faite d'après une gravure fort connue, où Charlotte est représentée près du tombeau de Werther, et tenant Ossian à la main.

O toi ! dont la destinée
Fut de souffrir et d'aimer,
Par d'autres nœuds enchaînée,
Aurais-je dû t'enflammer ?
Au penchant que tu fis naître
Mon cœur s'était confié ;
Et faute de le connaître,
L'avait pris pour l'amitié.

Je viens nourrir ma tristesse
Aux lieux où tu te plaisais ;
Je porte avec moi sans cesse
Le livre que tu lisais. *
Il redoublait tes alarmes ;
Il augmente mes douleurs ;
Tu le mouillas de tes larmes ;
Je l'arrose de mes pleurs.

Je t'appelle ! je t'adore !...
Vains regrets ! cris superflus !
Seule, hélas ! que fais-je encore
Sur la terre où tu n'es plus ?...
Viens terminer ma misère,
O mort ! viens me secourir !
Mais non, non, Charlotte est mère :
Elle doit vivre et souffrir.

* Ossian.

RÉPONSE IMPROMPTU

A UN BILLET EN VERS,

Par lequel M. L**, mon ami de collége, m'apprenait l'heureux accouchement de sa femme.

—

Heureux qui peut avoir enfans de sa façon,
Femme aimable et sensée, agréable maison,
Trop ni trop peu d'esprit, trop ni trop peu d'aisance,
Quelques bons vieux amis qui l'aiment dès l'enfance!
Ce bonheur, en tous points assez rare aujourd'hui,
Est justement le sort de notre ami L**!

Nota. Je n'aurais pas conservé cette bagatelle, si elle n'avait été pour l'élégant traducteur d'Horace, M. le comte Daru, mon confrère à l'Académie, l'occasion de composer une très-jolie pièce que le lecteur me saura bon gré de lui faire connaître.

L'HOMME A PLAINDRE.

—

J'allai, ces jours passés, chez certain financier,
Autrefois mon ami, même mon créancier;
Mais prêteur patient, qui ne vous presse guères,
Et vous donne à dîner sans vous parler d'affaires.

Le couvert était mis : un surtout de vermeil
Dont Auguste ordonna le brillant appareil,
D'un luxe de bon goût parait déjà la table,
Et promettait d'avance un repas délectable.
Une fille charmante, un jeune polisson,
De leurs jeux enfantins remplissaient la maison.
Madame était chez elle, encore à sa toilette,
Et le mari rêvait, en lisant la gazette.
« Bonjour, mon cher ami, lui dis-je, comment va
» La santé, le plaisir, la fortune ? — Eh ! là là,
» Répond-il tristement, la vie est monotone ;
» On s'amuse fort peu. — Quoi donc ? cela m'étonne !
» Vous avez femme, enfans, santé, jeunesse, bien ;
» Que vous manque-t-il donc ?—Ma foi, je n'en sais rien.
» —Gardons-nous de chercher ce qu'on ne peut atteindre :
» Voici tout ce qu'il faut pour n'être point à plaindre ;
» Ce sont de petits vers si simples et si vrais
» Qu'on les retient, et puis qu'on croit les avoir faits.
» Ecoutez, je les crois d'un sage dont la muse
Par de jolis portraits quelquefois nous amuse :
» *Heureux qui peut avoir enfans de sa façon,*
» *Femme aimable et sensée, agréable maison,*
» *Trop ni trop peu d'esprit, trop ni trop peu d'aisance !*
» Voyons ce qui vous manque à présent : l'abondance,
» Les arts, un cuisinier, le meilleur de Paris,
» Vous attirent du monde, et même des amis.
» Vous avez des enfans ? — Oh ! charmans ; une fille
» Belle comme le jour ; d'esprit mon fils pétille.

» — Femme aimable ? — On ne peut lui contester cela.
» — Et sensée? — Ah ! sensée !... — Eh bien ! cela viendra.
» Pour la fortune, enfin ?... — La mienne est suffisante;
» Je dépense à peu près cent mille francs de rente ;
» Cette aisance... — J'étais tranquille sur ce point ;
» Vos bontés m'ont appris que vous n'en manquez point.
» Vous vous plaignez, pourtant. Quelle en est donc la cause?
» Ah ! je vois ce que c'est, je touche au doigt la chose:
» Opulent sans jouir, triste quand tout vous rit,
» Je n'y vois qu'un malheur : vous avez trop d'esprit. »

DIXAIN

FAIT AUX CATACOMBES.

De ces demeures redoutables,
Les froids et mornes habitans
Sont devenus fort bonnes gens,
Point ennemis de leurs semblables,
Point serviles, point arrogans,
Point envieux, point irritables,
Point menteurs et point médisans,
Et point bavards insupportables !...
Ma foi, quand je songe aux vivans,
Je trouve les morts bien aimables.

STANCES.

—

Quoi ! vous daignez me consoler !
Quoi ! mon malheur vous intéresse !
A vingt ans, vous savez parler
Avec tant d'ame et de sagesse !
De ces yeux partout adorés
J'ai vu s'échapper quelques larmes !
Qui peut tenir à tant de charmes ?
Vous êtes belle, et vous pleurez !
Vertueuse et douce Julie,
Si vous partagez mon chagrin ;
Je pardonne presque au destin
Les amertumes de ma vie.
En vous parlant de vos bienfaits,
Déjà je ressens moins mes peines ;
Mon sang, qui bouillait dans mes veines,
En ce momeut circule en paix.
De Vénus le charme invincible
Est souvent funeste aux mortels ;
C'est à Vénus, sage et sensible,
Que l'univers doit des autels.

AUTRES STANCES.

Songes rians de la jeunesse,
Que vous nous quittez promptement!
Faut-il qu'une si douce ivresse
Ne dure pas plus d'un moment?
Age heureux où tout semble aimable,
Beaux jours de joie et de plaisir!
Vif attrait! charme inexprimable!
Le cœur s'épuise à te sentir.
Pourrait-il, d'un feu qui te dévore,
Eprouver deux fois les effets?
Des cendres s'échauffent encore,
Mais ne se rallument jamais.
Il n'est plus rien, rien qui m'enflamme;
Je languis triste et sans désirs;
Mais il reste, au fond de mon ame,
Une image et des souvenirs.

EPIGRAMME.

Georges, dont les grands biens sont une nouveauté,
Et qui fut autrefois mon petit locataire,
Enseigne le respect à la propriété,
A présent que ses vols l'ont fait propriétaire.

VERS

Mis au bas d'une estampe intitulée :

LES NOUVELLES ALOUETTES ;

Et représentant de jeunes Filles prenant des Amours au miroir.

Ah ! mes sœurs, les jolis oiseaux !
Venez, venez, sur ces côteaux,
Les prendre, et puis les mettre en cage.
Ce miroir éclatant saura les attraper ;
Et ceux qui du filet viendraient à s'échapper,
Y laisseront du moins un peu de leur plumage.

VERS

Mis au bas d'une estampe intitulée :

LES NOUVEAUX PAPILLONS ;

Et représentant de jeunes Filles ailées qui viennent, en volant, se brûler au flambeau de l'Amour.

Du flambeau de l'Amour la clarté dangereuse
Eblouit les regards; elle attire et séduit :
On s'y jette, on se croit heureuse ;
L'erreur cesse, le regret suit;
On ne ressent, hélas ! quand le charme est détruit,
Qu'une blessure vive et long-tems douloureuse.

A MON AMI DESCHAMPS,

Au sujet de sa jolie comédie en vaudevilles, *la Revanche Forcée*, dans laquelle un jeune abbé, près de composer une chanson, invoque Chaulieu et Grécourt.

—

Au nom du goût et de l'amour,
De la pudeur, du badinage,
Effacez ce nom de Grécour
Qui tache votre aimable ouvrage;
De Tours le chanoine effronté,
Qu'estimaient les clercs et les pages,
A d'un cynisme déhonté
Trop sali ses burlesques pages;
Et Chaulieu, plein d'urbanité,
De feu, de grâce, d'harmonie,
Se fâcherait, en vérité,
S'il apprenait qu'on l'eût cité
En si mauvaise compagnie.
Que votre abbé, vû son état,
En rimant ses chansons légères,
Implore de ses chers confrères
L'Apollon en petit rabat,
Fort bien; mais la décence exige
Qu'il l'invoque au nom de Gresset,
Au séminaire vrai prodige,

Qui, déguisé sous le collet
Et la robe noire d'Ignace,
Fut l'Homère d'un perroquet,
Et mit dans ses vers une grâce
Plus touchante, plus efficace,
Que la grâce du Paraclet;
Ne fut-il point votre préfet?
Pour moi, je vous crois de sa classe.
Parmi les poètes bénis,
Je vous propose encor Bernis,
Par qui l'église gallicane
Sur le Pinde eut un jour le prix,
Bernis, dont la muse en soutane
Nous peint l'antiquité profane
Dans mille tableaux embellis
Du frais et riant coloris
Du Titien ou de l'Albane.
Mais le nom de Grécour déplaît
Par les sottises qu'il rappelle;
Et l'innocence en rougirait,
S'il pouvait être connu d'elle.
Ce Grécour, croyez-moi, n'eût point fait vos couplets,
Et Gresset et Bernis voudraient les avoir faits.

A ***,

Qui m'avait demandé quelques vers sur un sujet qu'elle m'avait donné.

Au château de M....

Hier, en sortant d'auprès de vous,
Je devais penser que sans peine
Des flots de vers heureux et doux
Couleraient bientôt de ma veine;
Oui, je m'en flattais, j'en conviens;
Etait-ce trop m'en faire accroire?
Après de pareils entretiens,
On n'a besoin que de mémoire.
J'avais bien su les écouter,
Ces mots charmans, pleins de finesse,
Où la grâce ornait la sagesse;
Je n'avais plus qu'à répéter,
Qu'à traduire en rime légère
Tous vos discours, si sûrs de plaire,
Et que je craignais de gâter.
Mais la rime, à nos vœux rebelle,
Souvent fuit et va se cacher;
C'est une maîtresse infidèle,
Qui ne veut pas être chez elle

Quand son amant vient la chercher.
Hélas! vainement je l'appelle;
Rien ne l'engage à s'approcher.
  Vous le dirai-je en confidence?
Mon logis, je crois, lui fait peur;
Là, j'entends, pour toute cadence,
Des marteaux le bruit peu flatteur;
J'ai la cuisine en perspective,
Et sous mes yeux la basse-cour :
Jugez donc si ma fugitive
Viendra partager mon séjour.
  Malgré moi, le chagrin me gagne,
Quand je regarde ce tableau;
Je suis, dit-on, à la campagne,
Et ne vois pas un arbrisseau.
Monsieur le chef a bonne mine;
Mais pour garder de l'appétit,
On doit, le proverbe dit,
Ne point voir faire la cuisine.
  Faut-il donc qu'en des lieux si beaux,
Où l'art sert si bien la nature;
Mon œil cherche en vain la verdure,
Mon oreille, le bruit des eaux,
Ou celui du vent qui murmure
En se jouant dans les rameaux?
  Mais j'ai tort; il doit me suffire
Que la maîtresse du château,
Elle-même ait daigné me dire

Qu'elle voudrait de mon cerveau
Voir sortir quelque rien nouveau;
Pour faire ce qu'elle désire,
Tout lieu doit paraître enchanté;
J'obéis à sa volonté;
J'espère un indulgent sourire;
Je ne vois plus que sa bonté;
Elle est la muse qui m'inspire.

QUATRAIN MORAL.

Sois rangé, si tu veux être toujours honnête;
Le désordre après soi traîne le déshonneur;
L'homme sage et sensé met l'argent dans sa tête;
Mais il se garde bien de le mettre en son cœur.

EPIGRAMME.

Certain satirique en colère,
Disait un jour, haussant le ton,
Que de sa main un sien confrère
Recevrait cent coups de bâton.
« Cent? dit quelqu'un : pourquoi pas mille?
» Satisfaites votre courroux;
» Donner n'est pas bien difficile,
» Quand on est en fonds comme vous. »

COUPLETS

Pour rendre compte d'un petit voyage entrepris pour affaires de famille.

Air : Daignez m'épargner le reste.

Nous n'avons pas perdu le tems,
Mes amis, dans notre voyage;
Il faut rendre à nos commettans
Un compte en bref de leur message.
Nous ne rapportons point d'argent,
Malgré le besoin manifeste;
L'homme d'affaire intelligent
A toucher est fort diligent.....
Mais ce qu'il touche.... lui reste.

Une rente de cent dix sous,
Dont nous avons perdu le titre,
Du bien à partir entre nous
Compose le premier chapitre.
Voici ce que je vous promets
De notre héritage modeste :
La moitié va passer en frais;
L'autre ne rentrera jamais....
Nous partagerons.... le reste.

Souvent, hélas! entre parens

La paix fuit devant la richesse ;
J'ai vu des petits et des grands
Préférer l'or à la tendresse.
Chacun veut prendre tout le bien ;
On assigne, on plaide, on conteste ;
Tu veux le mien ; j'aurai le tien ;
Pour nous, qui n'avons presque rien.....
La bonne amitié nous reste.

INSCRIPTION

POUR LA PORTE D'UN JARDIN.

Puisse cette enceinte tranquille
A l'amitié servir souvent d'asile,
Et quelquefois aussi de retraite à l'amour!
Que jamais le bonheur n'en sorte!
Que l'innocente joie y fixe son séjour!
Que le chagrin reste à la porte!

IMITATION LIBRE

Du commencement de la dixième satire, livre I, d'Horace.

Nempè incomposito dixi pede currere versus
Lucilî. Quis tam Lucilî fautor ineptè est,
Ut non hoc fateatur? At idem, quod sale multo
Urbem defricuit, chartâ laudatur eâdem.
. . . .
. . . . *Non satis est risu diducere rictum*
Auditoris : et est quædam tamen hîc quoque virtus.
Est brevitate opus, ut currat sententia neu se
Impediat verbis lassas onerantibus aures.

IMITATION.

Il est bien vrai, je l'ai dit quelque part,
Que trop souvent la muse de Lucile
Laisse tomber des vers jetés sans art;
Quel partisan de son talent facile
Me le niera? Mais de ses traits malins
J'ai dit aussi qu'il a charmé la ville,
Et répandu le sel à pleines mains.
C'est quelque chose encor de faire rire,
C'est beaucoup même; et ce genre d'écrire

Veut l'heureux choix des tours vifs et pressans
Qui font sortir et briller la pensée.
Il n'admet point l'emphase cadencée
Ni le fracas des mots retentissans
Dont on surcharge un vers vide de sens.

EPIGRAMME.

« Que de coquins dans votre ville,
» Monsieur Harpin, sans vous compter!
» —Morbleu! cessez de plaisanter;
» Un railleur m'échauffe la bile.
» —Hé bien! soit; je change de style;
» Déridez ce front mécontent:
» Que de coquins dans votre ville,
» Monsieur Harpin, en vous comptant! »

VERS

ÉCRITS SUR LE SOUVENIR D'UNE DAME.

—

D'un pinceau faible, mais fidèle,
Si j'osais imiter un si charmant modèle,
Je voudrais rendre de mon mieux
Sa gaîté vive et naturelle,
L'esprit qui pétille en ses yeux
Et sa grâce toujours nouvelle,
Avec un air modeste, un sourire attrayant;
Je formerais du tout un séduisant ensemble,
Et l'on dirait, en le voyant:
Ce mauvais peintre a fait un portrait qui ressemble.

EPIGRAMME DE MARTIAL.

Difficilis, facilis, jucundus, acerbus es idem;
Nec tecum possum vivere, nec sine te.

IMITATION.

Gai, chagrin, doux, hargneux, ange ou démon pour moi!
Je ne sais comment vivre avec toi, ni sans toi.

AUTRE IMITATION.

Sensible, querelleur, emporté, généreux,
Avec toi ni sans toi je ne puis vivre heureux.

IMITATION

D'un passage de la troisième satire de Perse, v. 41 et suivans.

—

Anne magis siculi gemuerunt æra juvenci,
Aut magis auratis pendens laquearibus ensis
Purpureas subter cervicės terruit : Imus,
Imus præcipites, quàm si sibi dicat, et intùs
Palleat infelix, quod proxima nesciat uxor?

IMITATION.

L'exécrable taureau du tyran d'Agrigente,
D'un glaive suspendu la pointe menaçante,
Causait moins de douleur, était moins effrayant,
Que ce cri du remords dans le sein du méchant :
Je me perds, je me perds; la céleste justice
Me surveille, me suit, me pousse au précipice.
Il frémit sur son front de sentir sa pâleur;
Il s'éveille en sursaut tout glacé de sueur;
Sans relâche piqué par le ver qui le ronge,
Près de sa femme il craint de se trahir... en songe!...

IMITATION

D'un passage du sixième livre de *l'Enéide*, v. 264 et suivans.

—

Dî quibus imperium est animarum, umbræque silentes,
Et Chaos, et Phlegeton, loca nocte silentia latè;
Sit mihi fas audita loqui; sit numine vestro
Pandere res altâ terrâ et caligine mersas.
Ibant obscuri solâ sub nocte per umbram,
Perque domos Ditis vacuas, et inania regna.
Quale per incertam lunam sub luce malignâ
Est iter in silvis..........

IMITATION.

Terribles souverains de ces demeures sombres,
Dieux des mânes muets, du silence et des ombres,
Chaos et Phlégéton, qui craignez l'œil du jour,
Souffrez que je pénètre en votre noir séjour;
Laissez-m'en dévoiler l'obscurité profonde,
Et dire les secrets que vous cachez au monde.
Ils marchaient, traversant l'épaisseur de la nuit,
Seuls, dans ces vastes lieux que ne trouble aucun bruit,
Dans l'abîme éternel, et dans le vide immense.
Ainsi le voyageur, dans l'ombre et le silence,
Le soir, perce d'un bois la sombre obscurité,
Quand la lune y répand sa tremblante clarté.

ÉPIGRAMME ITALIENNE

Tirée d'un recueil de jolies gravures intitulé :

SCHERZI AMOROSI,

Dont chacune est accompagnée d'une petite pièce de vers analogue au sujet de l'estampe.

AMORE NAVIGATORE.

Tu al mar, Amor, m'inviti
E tranquilli mi additi
Nello scioglier dal lido, il vento e l'onda.
Vengo. Mà poi, se la pentita prora
Torcer vorrò alla sponda,
L'onda e il vento saran tranquilli ancora?

TRADUCTION.

L'AMOUR NAVIGATEUR.

Pour m'embarquer, tu me promets, Amour,
Le vent propice, et la mer sans orage;
Tu le promets, et je pars. Mais un jour,
Bien loin du port, et craignant le naufrage,
Si mon esquif regrettait le rivage,
Aurai-je encor, dis-moi, pour mon retour,
Le vent propice et la mer sans orage?

CHANGEMENS

PROPOSÉS POUR

POLYEUCTE ET NICOMÈDE,

TRAGÉDIES

DE P. CORNEILLE.

AVERTISSEMENT.

J'ai lu quelque part que *Polyeucte* était celle des tragédies de Corneille que Boileau regardait comme la plus complètement belle ; mon opinion est fort peu de chose auprès de celle du législateur de notre Parnasse ; mais j'avoue qu'entre les chefs-d'œuvre de cet illustre poète tragique, j'ai toujours eu pour cette pièce un sentiment de préférence. *Le Cid* a de plus grandes beautés peut-être ; mais il a plus de défauts, et il a fallu y faire beaucoup de changemens pour le conserver au théâtre.

Il y a eu un tems où je ne manquais pas volontairement une représentation de *Polyeucte ;* le plaisir que j'y éprouvais était troublé par les murmures que faisaient naître des expressions vieillies, des incorrections de style : c'était, le plus souvent, le rôle de Félix qui excitait des mouvemens d'improbation de la part des spectateurs.

Mon amour pour l'art du théâtre, ma religieuse vénération pour le génie du grand Corneille, m'ont déterminé à risquer de faire quelques changemens dans cette tragédie ; ils ne consistent qu'en des mots substitués à d'au-

tres, en des vers rendus corrects ou plus clairs; et enfin en quelques suppressions dans le rôle de Félix.

Les changemens relatifs à ce rôle ont été concertés avec M. Baptiste aîné, qui en est en possession ; il les a portés sur son exemplaire.

A l'égard des changemens pour *Nicomède*, ils m'ont été demandés par M. Talma, dans le tems où il étudiait ce rôle, qu'il n'avait pas encore joué. Obliger en cela ce grand acteur, c'était rendre en même tems un service au public : ce double motif était déterminant.

Ces changemens ont été approuvés et adoptés par notre Roscius; il y en a même quelques-uns qui lui appartiennent ; tous ceux du rôle de *Nicomède*, et la plupart de ceux des autres rôles sont actuellement en usage aux représentations de cette pièce sur le théâtre Français ; le petit nombre de ceux qui n'ont pas été adoptés seront ici distingués par une astérisque *.

Heureux, si l'on s'aperçoit que j'ai fait ce travail comme je le devais, non pour en tirer vanité, mais pour être utile, me mettant avec respect aux pieds du grand Corneille, et lui demandant la permission d'ôter quelques grains de poussière à son beau cothurne !

CHANGEMENS

POUR

POLYEUCTE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Vers 19 et 20, (1) au lieu de :

Et mon cœur attendri, sans être intimidé,
N'ose déplaire aux yeux dont il est possédé.

Substituer :

» Mon cœur, tout aux projets qu'il brûle d'achever,
» S'émeut de ses douleurs, et n'ose les braver.

Vers 23 et 24, au lieu de :

Par un peu de remise épargnons son ennui,
Pour faire en plein repos ce qu'il trouble aujourd'hui.

Substituer :

» Remettons ce dessein qui l'accable d'ennui ;
» Nous le pourrons demain aussi bien qu'aujourd'hui.

Nota. Ces deux derniers vers sont de Corneille, et tels qu'il

(1) Les vers sont numérotés, en partant, pour les compter, du commencement de chaque acte.

les avait mis dans la première édition de *Polyeucte*. Voltaire les préfère avec raison, ce semble, à ceux que l'auteur y a substitués.

SCÈNE III.

Vers 191, au lieu de :

Quelque fruit qu'une fille en puisse recueillir.

Substituer :

Malgré le faux honneur qu'on croit en recueillir.

SCÈNE IV.

Vers 329 et 330, au lieu de :

. . . . *Ah ! regret qui me tue*
De n'avoir pas aimé la vertu toute nue !

Substituer :

. . . . » A moins que ta prudence
» Ne sache dans son cœur trouver notre défense.
» Si quelque espoir me reste, il n'est plus aujourd'hui, etc.

Ce changement consiste à refaire un vers et demi, et à en supprimer quatre.

—

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

Vers 25, au lieu de :

Portez en lieu plus haut l'honneur de vos caresses.

Substituer :

» Oubliez qu'elle fut l'objet de vos tendresses.

SCÈNE II.

Vers 182, au lieu de :

Elle me rend les soins que je dois à la mienne.

Substituer :

» Elle m'est précieuse à l'égal de la mienne.

SCÈNE III.

Vers 215, au lieu de :

Mais soit cette croyance ou fausse, ou véritable.

Substituer :

» Mais que ce jugement soit faux ou véritable.

SCÈNE IV.

Vers 330, au lieu de :

Me donne votre exemple à me fortifier.

Substituer :

» Me donne exemple en vous, pour me fortifier.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Vers 41, au lieu de :

Si peu que j'ai d'espoir ne luit qu'avec contrainte.

Substituer :

» Le peu que j'ai d'espoir, etc.

Vers 45, au lieu de :

. . . . *Mais sachons-en l'issue.*

Substituer :

. . . . » Puissé-je !... Mais on vient.

SCÈNE II.

Vers 73 et 74, au lieu de :

Je l'aimerais encor, quand il m'aurait trahie ;
Et si de tant d'amour tu peux être ébahie.

Substituer :

» Je l'aimerais encor, m'eût-il abandonnée ;
» Et si de tant d'amour tu peux être étonnée.

Ce changement se trouve dans le commentaire de Voltaire.

SCÈNE III.

Vers 160 et suivans, après le vers :

Quand il verra punir celui qui l'a séduit.

On passe au théâtre les quatre vers qui suivent. Voltaire fait une remarque exprès pour les approuver. Il me semble qu'il serait mieux de les conserver.

Vers 179, au lieu de :

J'ai trahi la justice à l'amour paternel.

Substituer :

» J'immole la justice à l'amour paternel.

Vers 192, au lieu de :

Qu'il fasse autant pour soi comme je fais pour lui.

Substituer :

» Qu'il fasse un peu pour soi, quand je fais tant pour lui.

Vers 219 et 220, au lieu de :

Outre que les chrétiens ont plus de dureté,
Vous attendez de lui trop de légèreté.

Substituer :

» Des chrétiens vous savez quelle est la dureté ;
» N'attendez pas de lui cette légèreté.

SCÈNE IV.

Vers 246, au lieu de :

Il est de votre choix la glorieuse estime.

Substituer :

» J'ai reçu pour époux l'objet de votre estime.

Vers 257 et 258, au lieu de :

Vous m'importunez trop ; bien que j'aie un cœur tendre,
Je n'aime la pitié qu'au prix que j'en veux prendre.

Substituer :

» Ah ! que demandez-vous? Bien que j'aie un cœur tendre,
» Je ne prends de pitié qu'autant que j'en veux prendre.

SCÈNE V.

Vers 303, au lieu de :

A punir les chrétiens son ordre est rigoureux.

Substituer :

» Contre tous les chrétiens son ordre est rigoureux.

Après le vers 312 :

» Sa haine et son pouvoir font mon plus grand souci.

Passer huit vers et aller à :

» Peut-être, et ce soupçon n'est pas sans apparence.

Et après le vers 324 :

» Il rappelle un amour à grand'peine banni.

Passer quatre vers, et aller à :

» Te dirai-je un penser indigne, bas et lâche ?

ACTE IV.

SCÈNE III.

Vers 91 et 92, au lieu de :

Mais après vos exploits, après votre naissance,
Après votre pouvoir, voyez notre espérance.

Substituer :

» Mais malgré ces exploits, ce rang, cette naissance,
» Voyez que de vous seul dépend notre espérance.

Vers 263, 264 et 265, au lieu de :

Que d'épouser un homme, après son triste sort,
Qui de quelque façon soit cause de sa mort ;
Et si vous me croyiez une ame si peu saine,

Substituer :

» Que d'épouser jamais, après son triste sort,
» L'homme en qui je verrais la cause de sa mort;
» Et si vous me croyiez sur ce point incertaine,

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

Vers 7 et 8, au lieu de :

Et s'il l'aima jadis, il estime aujourd'hui
Les restes d'un rival trop indignes de lui.

Substituer :

» Et s'il l'aima jadis, il regarde aujourd'hui
» Ce qu'obtint un rival comme indigne de lui.

Après le vers 10 :

» Et me perdra, dit-il, si je ne lui fais grâce.

Passer quatre vers, et aller à :

» C'est en vain qu'il tempête, et feint d'être en fureur.

Vers 22, 23 et 24, au lieu de :

Il voit quand on le joue, et quand on dissimule ;
Et moi, j'en ai tant vu de toutes les façons,
Qu'à lui-même, au besoin, j'en ferais des leçons.

Substituer :

» Il voit quand on le joue, et quand on dissimule ;
» Il démêle une intrigue, et la fait retomber
» Sur ceux qui se flattaient de l'y voir succomber.

Après le vers 54 :

» M'irait calomnier de quelque intelligence.

Passer huit vers, et aller à :

» J'aurai fait mon devoir, quoi qu'il puisse arriver.

SCÈNE IV.

Vers 245, au lieu de :

Voit-on comme le sien des cœurs impénétrables ?

Substituer :

» Voit-on comme le sien des cœurs inébranlables ?

SCÈNE V.

Vers 274, au lieu de :

Cette seconde hostie est offerte à ta rage.

Substituer :

» Une victime encor vient s'offrir à ta rage.

Vers 277, au lieu de :

Ta barbarie en elle a les mêmes matières.

Substituer :

» Poursuis sur moi, poursuis tes fureurs meurtrières.

SCÈNE VI.

Vers 325, au lieu de :

Et par un mouvement que je ne puis entendre.

Substituer :

» Et par un mouvement que je ne puis comprendre.

FIN DES CHANGEMENS POUR POLYEUCTE.

CHANGEMENS

POUR

NICOMÈDE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Après le quatrième vers : (1)

Un si grand conquérant, être encor ma conquête.

* Passer quatre vers.

Vers 9 et 10, au lieu de :

Je vous vois à regret, tant mon cœur amoureux
Trouve la cour pour vous un séjour dangereux !

Substituer :

* » Toutefois à regret je vous vois de retour ;
» Les piéges sous vos pas vont naître en cette cour ;
» Votre marâtre y règne.

Vers 15 et 16, etc., au lieu de :

La haine que pour vous elle a si naturelle ;
A mon occasion encor se renouvelle.
Votre frère son fils, depuis peu de retour...

(1) Les vers sont numérotés, en partant, pour les compter, du commencement de chaque acte.

NICOMÈDE.

Je le sais, ma princesse, et qu'il vous fait la cour.

Substituer :

* » Elle vous hait, Seigneur, et sa haine mortelle (1)
» A mon occasion encor se renouvelle.
» Votre frère son fils, revenu dans ces lieux...

NICOMÈDE.

» Je sais qu'il est ici, qu'il vous offre ses vœux;
» Je sais que les Romains, etc.

Vers 25, au lieu de :

Et rompu par sa mort les spectacles pompeux.

Substituer :

» Et dérobé sa gloire au spectacle honteux.

Vers 37 et 38, au lieu de :

Et je ne vois que vous qui le puisse arrêter,
Pour aider à mon frère à le persécuter.

Substituer :

» Je ne vois qu'un motif qui le puisse arrêter,
» Et c'est d'aider mon frère à vous persécuter.

Vers 42, au lieu de :

L'engage en sa querelle, et m'en fait défier.

Substituer :

* » Est d'un prix assez grand pour l'en vouloir payer.

(1) Le changement du premier vers seulement non adopté.

Vers 73, au lieu de :

Et saura vous garder même fidélité.

Substituer :

» Et saura vous garder cette fidélité.

Vers 77, au lieu de :

. . . . *Loin de rompre ses coups.*

Substituer :

. . . . » Loin d'arrêter ses coups.

Vers 91 et 92, au lieu de :

Vous n'avez en ces lieux que deux bras comme un autre.

Substituer :

» Vous n'avez pas ici plus de pouvoir qu'un autre.

Vers 105 et 106, au lieu de :

Trois sceptres à son trône attachés par mon bras,
Parleront au lieu d'elle, et ne se tairont pas.

Substituer :

» Trois sceptres que pour lui vient d'acquérir mon bras,
» Lui plaideront ma cause, et ne se tairont pas.

SCÈNE II.

Vers 123 et suivans, supprimer :

Si ce front est mal propre à m'acquérir le vôtre.

Et les vers suivans, et commencer ainsi la scène :

ATTALE.

» Quoi! Madame, toujours un front inexorable!
» Ne pourrai-je surprendre un regard favorable,

» Un regard désarmé de toutes ces rigueurs,
» Et tel qu'il est enfin, quand il gagne les cœurs?

LAODICE.

» Seigneur, je vous ai dit, dois-je vous le redire?
» Que vos vœux sur mon cœur n'auront jamais d'empire;
» Un autre amour l'occupe; et je vous l'ai tant dit,
» Prince, que ce discours vous doit être interdit.
» On le souffre d'abord; mais la suite importune.

ATTALE.

» Que cet heureux rival doit bénir sa fortune!
» Quel honneur ce serait de pouvoir aujourd'hui
« Lui disputer ce cœur, et l'emporter sur lui!...

NICOMÈDE.

» La place à l'emporter, etc.

Vers 175, après ce vers:

La fille d'un tribun ou celle d'un préteur.

Passer quatre vers.

Vers 185 et suivans, après ce vers:

Madame, et retenez une telle insolence.

Passer les quatre vers qui suivent, et aller de suite à la réponse de Nicomède:

» Seigneur, si j'ai raison, qu'importe à qui je sois?

Vers 203 et 204, au lieu de:

Et, pour vous divertir, est-il si nécessaire,
Que vous ne lui puissiez ordonner de se taire?

Substituer:

» Dois-je souffrir de lui ce discours téméraire,
» Et ne lui pouvez-vous ordonner de se taire?

SCÈNE III.

Vers 267, au lieu de :

Si vous aviez dessein d'attaquer cette place.

Substituer :

» Si vous aviez dessein de disputer la place.

SCÈNE IV.

Vers 281, 282 et 283, au lieu de :

Tu l'entends mal, Attale ; il la met dans ma main,
Va trouver de ma part l'ambassadeur romain ;
Dedans mon cabinet amène-le sans suite, etc.

Substituer :

» Le succès, au contraire, en devient plus certain.
» Va trouver de ma part l'ambassadeur romain ;
» Jusqu'en mon cabinet amène-le sans suite, etc.

SCÈNE V.

Vers 291 et 292, au lieu de :

Et ne conçoive mal qu'il n'est fourbe ni crime
Qu'un trône acquis par-là ne rende légitime.

Substituer :

» Et ne conçoive mal, tant il redoute un crime !
» Qu'un trône excuse tout, et rend tout légitime.

Vers 297 et suivans, au lieu de :

Rome l'eût laissé vivre, et sa légalité
N'eût point forcé les lois de l'hospitalité.
Savante, à ses dépens, de ce qu'il savait faire, etc.

Substituer :

» Rome l'eût laissé vivre ; et sa noble équité
» N'eût point forcé les lois de l'hospitalité.
» Instruite, à ses dépens, de ce qu'il savait faire, etc.

Vers 311 et suivans jusqu'à 316, au lieu de :

Ce fils donc qu'a pressé la soif de la vengeance ;
S'est aisément rendu de mon intelligence, etc.

Et ce qui suit,

Substituer :

» Ce fils donc, qu'a pressé la soif de la vengeance,
» Est avec moi sans peine entré d'intelligence ;
* » C'est d'accord avec lui que j'ai dans cette cour (1)
» D'Attale adroitement ménagé le retour ;
» Par lui j'ai des Romains tenté la jalousie, etc.

Vers 321, au lieu de :

Il s'en est fait nommer lui-même ambassadeur.

Substituer :

« Envoie ici mon fils avec l'ambassadeur.

Vers 324, au lieu de :

Attale à ce dessein entreprend sa maîtresse.

Substituer :

» Le prince a déjà fait éclater sa tendresse.

(1) C'est d'accord avec lui, etc.

Ces deux vers *masculins* n'ont pas été adoptés. On a conservé les deux vers suivans, de Corneille :

L'espoir d'en voir l'objet entre ses mains remis
A pratiqué par lui le retour de son fils.

Vers 329 et suivans, au lieu de :

C'était trop hasarder, et j'ai cru pour le mieux, etc.

Et ce qui suit,

Substituer :

» C'était trop hasarder ; il valait beaucoup mieux
» L'écarter de son camp, l'attirer en ces lieux.
» Métrobate l'a fait par des terreurs paniques ;
» Il a feint de trahir mes ordres tyranniques, etc.

Vers 339, au lieu de :

Tantôt en le voyant j'ai fait de l'effrayée.

Substituer :

» Tantôt, en le voyant, j'ai feint d'être effrayée.

Vers 354, au lieu de :

De peur d'offenser Rome, agira chaudement.

Substituer :

» N'osera braver Rome et son ressentiment.

Vers 355 et 356, au lieu de :

Et ce prince, piqué d'une juste colère,
S'emportera sans doute, et bravera son père.

Substituer :

» Et le prince, animé d'une juste colère,
» Par quelqu'emportement offensera son père.

Vers 363 et 364, les derniers de l'acte, au lieu de :

Allons, et garde bien le secret de ta reine.

CLÉONE.

Vous me connaissez trop, pour vous en mettre en peine.

Substituer :

» Viens, suivons mes desseins; je te connais fidèle;
» Tu sais tous mes secrets : je les livre à ton zèle.

—

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

Vers 4, au lieu de :

Pour ce qu'on en peut craindre est un puissant remède.

Substituer :

» Contre une telle crainte est un puissant remède.

Vers 12, au lieu de :

Au-dessus de son bras ne laissent point de têtes.

Substituer :

» L'élèvent au-dessus des plus illustres têtes.

Vers 18 et suivans, au lieu de :

A suivre leur devoir leurs hauts faits se ternissent;
Et ces grands cœurs enflés du bruit de leurs combats, etc.

Substituer :

» Sous le joug du devoir à regret ils fléchissent;
» Et ces grands cœurs tout fiers du bruit de leurs combats,
» Souverains dans l'armée et parmi leurs soldats,
» Font du commandement une douce habitude,
» Pour qui l'obéissance est un devoir trop rude.

Vers 23 et suivans, au lieu de :

Que, bien que leur naissance au trône les destine,
Si son ordre est trop lent, leur grand cœur s'en mutine;
Qu'un père garde trop un bien qui leur est dû, etc.

Substituer :

» Que destinés au trône à remplacer un père,
» Ils hâtent par leurs vœux ce que le sort diffère.

Passer là quatre vers, et aller de suite à :

» Et que si l'on ne va jusqu'à trancher le cours
» De son règne importun et de ses tristes jours.

En substituant le mot *importun* au mot *ennuyeux*.

Vers 47, au lieu de :

Et depuis qu'une fois elle nous inquiète.

Substituer :

» Et sitôt qu'on ressent cette ardeur inquiète.

Vers 63, au lieu de :

Sans cesse offre à mes yeux cette vue importune.

Substituer :

» Me rappelle toujours cette idée importune.

Vers 81 et 82, au lieu de :

Et le prends-tu pour homme à voir d'un œil égal,
Et l'amour de son frère, et le sort d'Annibal?

Substituer :

» Peut-il voir en effet, sans un courroux égal,
» Et l'amour de son frère, et le sort d'Annibal?

Vers 87 et suivans :

Sûr de ceux-ci, sans doute il vient soulever l'autre,
Fondre avec son pouvoir sur le reste du nôtre, etc.

Passer ces deux vers et les deux suivans, et substituer, en reprenant du vers 86 :

» Il est le dieu du peuple et celui des soldats.
» Son retour nous menace, et le danger nous presse.
» Je veux bien toutefois agir avec adresse, etc.

SCÈNE II.

Vers 111 et 112, au lieu de :

Et vous ne deviez pas envelopper d'un crime
Ce que votre victoire ajoute à votre estime.

Substituer :

» Et vous ne deviez pas, prince, obscurcir d'un crime
» Tout ce que vos exploits vous ont acquis d'estime.

Vers 121 et 122, au lieu de :

Si le bien de vous voir m'était moins précieux,
Je serais innocent; mais si loin de vos yeux,
Que j'aime mieux, Seigneur, etc.

Substituer :

Je me serais gardé de paraître à vos yeux,
Si le bien de vous voir m'était moins précieux.

Et passer les quatre vers suivans.

Vers 145 et 146, au lieu de :

Inviolable, entière; et n'autorisez pas
De plus méchans que vous à la mettre plus bas.

Substituer :

» Inviolable, entière, au lieu d'autoriser
» Des méchans qui voudraient déjà la mépriser.

Vers 155 et suivans, supprimer le vers :

Il est tems qu'en son ciel cet astre aille reluire.

Passer aussi quatre vers de la réponse de Prusias, et finir la scène de la manière suivante :

NICOMÈDE.

. . . .
» La reine d'Arménie est due à ses Etats,
» Et j'en vois les chemins ouverts par nos combats.
» De grâce, accordez-moi l'honneur de l'y conduire.

PRUSIAS.

» C'était là mon dessein; j'allais vous en instruire.
» Mais tandis que je fais préparer son départ,
» Vous irez dans mon camp l'attendre de ma part.

NICOMÈDE.

» Elle est prête à partir.

PRUSIAS.

Mais vous pensez, sans doute,
» Que d'éclatans honneurs doivent marquer sa route.
» Je songerai quel ordre on y peut apporter.
» Mais l'ambassadeur entre; il le faut écouter.

SCÈNE III.

Vers 185, au lieu de :

Je crois que pour régner il en a les mérites.

Substituer :

» Je lui crois en effet de suprêmes mérites.

Vers 231 et 232, au lieu de :

Attale a le cœur grand, l'esprit grand, l'ame grande,
Et toutes les grandeurs dont se fait un grand roi.

Substituer :

» On vient nous assurer qu'Attale a l'ame grande,
» Et tous les dons du ciel qui forment un grand roi.

Vers 236, au lieu de :

Qu'il en fasse pour lui ce que j'ai fait pour vous.

Substituer :

» Qu'il fasse au moins pour lui ce que j'ai fait pour vous.

Vers 273 et 274, au lieu de :

Seigneur, vous pardonnez aux chaleurs de son âge;
Le tems et la raison pourront le rendre sage.

Substituer :

» Seigneur, vous pardonnez à l'ardeur de son âge ;
» Le tems et la raison changeront ce langage.

Vers 303 et suivans, passer le vers :

Puisqu'il peut la servir à me faire descendre.

Et les trois qui suivent.

Vers 316, au lieu de :

N'ont jeté qu'un dépôt sur la tête d'un père.

Substituer :

N'ont placé qu'un dépôt.....

Vers 329 et suivans, après le vers :

Le reste de la terre est d'une autre nature.

Passer seize vers et aller de suite au vers :

Au reste, soyez sûr que vous posséderez, etc.

En le changeant ainsi :

» Quant à vous, soyez sûr, etc.

Vers 359, au lieu de :

La pièce est délicate, et ceux qui l'ont tissue.

Substituer :

» L'intrigue est bien conduite, et ceux qui l'ont tissue.

Vers 361, au lieu de :

Je n'y réponds qu'un mot, étant sans intérêt.

Substituer :

» Je ne réponds qu'un mot à ce nouveau projet.

SCÈNE IV.

Vers 375 et suivans. Abréger beaucoup cette petite scène, qui ne sert qu'à terminer l'acte, et la réduire de la manière suivante :

. . . . » A nos vœux il s'oppose ;
» Vous savez ce qu'il peut ; vous voyez ce qu'il ose.
» Cet esprit orgueilleux, enflé de ses succès,
» Se croit déjà certain de rompre nos projets ;
» Il aime, il est aimé : j'en ai plus d'un indice.

PRUSIAS.

» N'importe ; je réponds, Seigneur, de Laodice.

» Mais enfin elle est reine, et cette qualité
» Semble exiger de nous quelque civilité.
» J'ai sur elle, après tout, une puissance entière;
» Mais j'aime à la cacher sous le nom de prière.
» Allons donc la trouver, et comme ambassadeur,
» De cet illustre hymen montrez-lui la splendeur.
» Je vais vous seconder, et nous pourrons ensuite,
» D'après ses sentimens, régler notre conduite.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Vers 4, après le vers:

J'observerai, Seigneur, cet avis important.

Passer les quatre vers suivans.

Vers 9 et 10, au lieu de:

Vous méprisez trop Rome, et vous devriez faire
Plus d'estime d'un roi qui vous tient lieu de père.

Substituer:

» De Rome vous semblez mépriser la colère,
» Et trop peu croire un roi qui vous tient lieu de père.

Vers 23 et 24, au lieu de:

Ici c'est un métier que je n'entends pas bien;
Car hors de l'Arménie enfin je ne suis rien.

Substituer:

» Ici ce grand pouvoir, ce rang n'est pas le mien;
Car hors de l'Arménie enfin je ne suis rien.

Vers 34, au lieu de :

Je vais vous y remettre en bonne compagnie.

Substituer :

» C'est là que vous verrez votre fierté punie.

Vers 60 et 61, finir la scène par le vers :

Si vous voulez régner, faites Attale roi.

Qui servira de sortie à Prusias.

Retrancher le mot *Adieu*.

SCÈNE II.

Vers 61, au lieu de :

Madame, enfin une vertu parfaite....

Substituer :

» Madame, songez-vous qu'une vertu parfaite....

Vers 72, après ce vers :

Et les tems où l'on vit et les lieux où l'on est.

Passer huit vers, et aller de suite à :

Vous irritez un roi dont vous voyez l'armée, etc.

Vers 84, au lieu de :

Je ne sais si l'honneur eut jamais un faux jour,
Seigneur; mais je veux bien vous répondre en amie;
Ma prudence n'est pas tout-à-fait endormie, etc.

Substituer :

» Seigneur, je répondrai librement à mon tour.

Puis passer huit vers, et aller de suite à :

» Je vois sur la frontière une puissante armée.

Vers 96 et suivans, au lieu de :

Le roi, s'il s'en fait fort, pourrait s'en trouver mal;
Et s'il voulait passer de son pays au nôtre,
Je lui conseillerais de s'assurer d'un autre.

Substituer :

» Le changement au roi pourrait être fatal,
» S'il osait remplacer ce guerrier par un autre,
» Et son pays alors craindrait plus que le nôtre.

Vers 120, après ce vers :

S'il tenait de ma main la qualité de roi.

Passer vingt-huit vers, et aller de suite au vers :

Mais si de leurs Etats Rome à son gré dispose.

En y faisant ce changement :

» D'ailleurs, de tant d'Etats puisque Rome dispose, etc.

Vers 175, après ces deux vers :

Ce sont des coups d'essai, mais si grands, que peut-être
Le Capitole a lieu de craindre un coup de maître.

Passer quatre vers, et ajouter de suite, en les faisant dire par Laodice, au lieu de Flaminius, les deux vers suivans :

» Ses victoires déjà font revivre Annibal.
» Mais le voici, ce bras à Rome si fatal.

SCÈNE III.

Vers 181 et 182, au lieu de :

Ou Rome à ses agens donne un pouvoir bien large,
Ou vous êtes bien long à faire votre charge.

Substituer :

* » Ou Rome étend beaucoup les pouvoirs qu'elle donne,
» Ou vous faites bien plus qu'elle ne vous ordonne. (1)

Vers 187 et suivans, au lieu de :

Vous avez dans son cœur fait de si grands progrès,

(1) M. Talma n'a pas cru devoir adopter ce changement. Il a conservé à peu près les deux vers de Corneille, par la raison, m'a-t-il dit, qu'ils sont trop connus, et que les acteurs qui ont joué le rôle avant lui les ont toujours récités, en changeant seulement le second de cette manière :

Ou vous êtes bien lent à remplir votre charge.

Je n'en persiste pas moins à croire que les deux vers que je propose devraient être adoptés :

1°. Parce qu'ils ne feraient pas rire comme ceux auxquels ils sont substitués ;

2°. Parce qu'ils expriment exactement la même pensée ;

3°. Parce qu'ils amènent encore mieux que les deux vers supprimés la réponse de Flaminius :

Je sais quel est mon ordre ; et si j'en sors ou non,
C'est à d'autres qu'à vous que j'en rendrai raison.

Je saisis cette occasion de remercier ce grand acteur pour le zèle qu'il a mis à nos changemens ; je dis *nos changemens*, parce qu'il s'en est occupé avec moi, et particulièrement de ceux du rôle de Nicomède.

Le Kain avait aussi désiré des changemens dans *Nicomède ;* mais il avait essayé de les faire lui-même. J'avais fini mon travail, quand j'ai connu le sien ; la plupart de ses corrections ne sont pas heureuses, et cela n'est pas étonnant ; mais ce qui doit le paraître, c'est le ton peu mesuré, peu respectueux dont il critique Pierre Corneille.

Et vos discours pour elle ont de si grands attraits,
Que sans de grands efforts je n'y pourrai détruire
Ce que votre harangue y voulait introduire.

Substituer :

» Vous aurez dans son cœur fait de si grands progrès :
» Et vos soins à ses yeux auront eu tant d'attraits,
» Que sans de grands efforts je ne pourrai détruire
» L'effet que vos discours sur elle ont su produire.

Vers 193 et 194, au lieu de :

Lui donner de la sorte un conseil charitable,
C'est être ambassadeur et tendre et pitoyable.

Substituer :

» S'empresser de la sorte à conseiller la reine,
» C'est par pitié, Seigneur, prendre beaucoup de peine.

SCÈNE IV.

Vers 231 et 232, au lieu de :

Les mystères des cours sont si souvent cachés;
Que les plus clairvoyans y sont bien empêchés.

Substituer :

* » Des mystères de cour la noire iniquité
» Aux yeux les plus perçans n'offre qu'obscurité.

Vers 238, après le vers :

Avec chaleur pour lui presse mon alliance.

Passer huit vers, et aller au 247, au lieu de :

Voyez quel contre-tems Attale prend ici !

Substituer :

» Ah ! Dieu ! quel contre-tems ! Attale vient ici !

SCÈNE VI.

Vers 265 et 266, au lieu de :

Mais ou vous n'avez pas la mémoire fort bonne ;
Ou vous n'y mettez rien de ce qu'on vous ordonne.

Substituer :

» Mais, prince, vous avez refusé de m'en croire,
» Ou vous êtes sujet à manquer de mémoire.

SCÈNE VII.

Vers 298, au lieu de :

Ces hommes du commun tiennent mal leurs promesses.

Substituer :

» De tels hommes souvent tiennent mal leurs promesses.

Vers 312, au lieu de :

Seigneur, le roi s'ennuie, et, etc.

Substituer :

» Seigneur, le roi vous mande, et, etc.

SCÈNE VIII.

Vers 328 et suivans, après le vers :

N'ont pas su soutenir un si noir stratagême.

Passer quatre vers.

Vers 333, au lieu de :

Qu'on en voit le mensonge aisément confondu !

Substituer :

» Par ses propres agens il se voit confondu.

Vers 350, au lieu de :

A peine à le passer pour calomniateur.

Substituer :

» Se soulève à le croire un calomniateur.

Vers 331, au lieu de :

Et vous en avez moins à me croire assassine.

Substituer :

» Vous avez moins de peine à me croire assassine.

Vers 367 et suivans, après le vers :

Je crois qu'il n'agit point moins généreusement.

Passer quatre vers.

Vers 71, au lieu de :

Vous le traitez, mon fils, et parlez en jeune homme.

Substituer :

» Vous agissez, mon fils, et parlez en jeune homme.

—

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

Vers 4, après ce vers :

Quand vous y pouvez tout sans le secours des pleurs.

Passer quatre vers, et aller de suite au premier couplet que dit Arsinoé.

Vers 19 et 20, après le vers :

» Croiront que votre amour m'a seul justifiée ?

Supprimer quatre vers, et passer de suite à la réponse de Prusias, dans laquelle on fera le changement suivant; au lieu de :

Ah ! c'est trop de scrupule, et trop mal présumer
D'un mari qui vous aime et qui doit vous aimer.

Substituer:

» Ah ! c'est trop de scrupule, et trop vous alarmer;
» J'instruis par mon exemple un peuple à vous aimer.

SCÈNE II.

Vers 32, au lieu de :

Trois sceptres que ma perte expose à votre fils.

Substituer :

» Trois sceptres que ma perte assure à votre fils.

Vers 47, au lieu de :

Qui n'a que la vertu de son intelligence.

Substituer :

» Qui des lâches détours n'a point l'expérience.

Vers 55, après le vers :

M'impute tous les traits dont il se sent frappé.

Supprimer cinq vers, et substituer :

» Du trépas d'Annibal il me nomme complice;
» C'est moi qui veux encor lui ravir Laodice;
» C'est moi qui fais qu'Attale, etc.

Vers 109 et 110, après le vers :

Il faut sous les tourmens que l'imposture expire.

Supprimer quatre vers, et passer de suite à la réponse d'Arsinoé.

» Quoi ! Seigneur, les punir de la sincérité, etc.

Vers 113 et 114, supprimer encore quatre vers dans cette réponse d'Arsinoé, la réduire, et changer les vers qui suivent de cette manière :

» Quoi ! Seigneur, les punir de la sincérité
» Qui soudain dans leur bouche a mis la vérité,
» Qui vous rend votre femme, et vient de le confondre !

PRUSIAS.

» Laisse là Métrobate, et songe à me répondre ;
» Défends-toi d'un forfait si honteux et si bas.

NICOMÈDE.

» M'en défendre ! Seigneur, vous ne le croyez pas.

Vers 135, au lieu de :

La fourbe n'est le jeu que des petites ames.

Substituer :

» L'intrigue n'est le jeu que des petites ames.

Vers 141, au lieu de :

Et ces esprits légers approchant des abois,
Pourraient bien se dédire, etc.

Substituer :

» Et ces esprits légers, sous le coup de vos lois,
» Pourraient bien se dédire une seconde fois.

Vers 154, au lieu de :

Vous assuriez un sceptre à ma protection.

Substituer :

* » Vous accordiez un sceptre à ma protection.

Vers 159 et suivans, après ce vers :

C'était sans mon aveu, je n'en ai pas besoin.

Supprimer quatre vers et l'exclamation de Prusias, *Ah ! Madame !* et changer ainsi :

» C'était sans mon aveu ; je n'en ai pas besoin.
» Si j'étais pour vous perdre assez infortunée,
» Le même instant verrait finir ma destinée ;
» Et puisqu'ainsi jamais il ne sera mon roi, etc.

Vers 179 et 180, au lieu de :

Que l'Asie et l'Afrique admirent l'avantage
Qu'en tire Antiochus et qu'en reçut Carthage.

Substituer :

» Qui pourtant l'a laissé, malgré son grand courage,
» Soumettre Antiochus et ruiner Carthage.

SCÈNE III.

Vers 187, au lieu de :

Nicomède, en deux mots, ce désordre me fâche.

Substituer :

» Mon fils, tout ce débat et me blesse et me fâche.

Vers 190, au lieu de :

Et tâchons d'assurer la reine qui te craint.

Substituer :

» Rassurons, s'il se peut, la reine qui te craint.

Au lieu de :

J'ai tendresse pour toi, j'ai passion pour elle.

Substituer :

» Mon cœur se sent touché pour toi comme pour elle.

Vers 219 et suivans, à ce demi-vers :

. . . . *Quelle bassesse d'ame !*

Substituer :

. . . . » Quelle faiblesse d'ame !

Au lieu de :

Tu la préfères, lâche, à ces prix glorieux !

Substituer :

» Tu peux la préférer à ces prix glorieux !

Au lieu de :

Après cette infamie, es-tu digne de vivre ?

Substituer :

» Pour elle, à tant de honte un fol amour te livre.

SCÈNE IV.

Vers 258, au lieu de :

Tout beau, Flaminius, etc.

Substituer :

* » Ne triomphez pas tant ; je n'y suis point encore, etc.

SCÈNE V.

Vers 291 et 292, au lieu de :

Ce n'est pas loi pour elle, et reine comme elle est, (1)
Cet ordre, à bien parler, n'est que ce qu'il lui plaît.

Substituer :

* » Elle n'a plus de père, et reine comme elle est,
» Elle peut de cet ordre user comme il lui plaît.

Vers 346, au lieu de :

Que le roi vous l'a dit, souvenez-vous-en bien.

Substituer :

* » Le roi vous le disait, souvenez-vous-en bien.

SCÈNE VI.

Vers 356, au lieu de :

Et comme ils font pour eux, faisons aussi pour nous.

Substituer :

» Et ce qu'ils font pour eux, faisons-le aussi pour nous.

—

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

Vers 12 et suivans, au lieu de :

Tu vas régner sans elle ; à quel propos l'aimer ?

(1) Le premier de ces deux vers a été conservé.

Substituer :

» Songe à régner sans elle, et non pas à l'aimer.

Supprimer les quatre vers qui suivent immédiatement celui-là, et aller de suite au mot d'Attale :

» Mais, Madame . . . .

Vers 36 et suivans, après ce vers :

Sa chute doit guérir l'ombrage qu'elle en prend.

Supprimer quatre vers, et changer ainsi ceux qui suivent :

» Elle veut des sujets partout où sont des hommes,
» Que partout sous ses lois on soit ce que nous sommes,
» Et prétend sur les rois un si grand ascendant,
» Que son empire seul demeure indépendant.
» Je connais les Romains, et je sais leurs maximes ;
» Carthage, Antiochus en ont été victimes.
» De peur de choir comme eux, je veux bien m'abaisser,
» Et me soumettre au sort que je ne puis forcer.

Vers 55 et 56, au lieu de :

Le tems pourra changer ; cependant prenez soin
D'assurer des jaloux dont vous avez besoin.

Substituer :

» Le tems pourra changer ; cependant avec soin
» Ménagez des amis dont vous avez besoin.

SCÈNE II.

Vers 666, au lieu de :

Que de le laisser faire et ne lui point répondre.

Substituer :

» Que de ne point agir et ne lui point répondre.

SCÈNE III.

Vers 84 :

Ainsi votre tendresse et vos soins sont payés !

Ce vers serait mieux dans la bouche de Prusias, qui peut le dire de bonne foi, que dans celle d'Attale, où il n'est qu'une ironie assez froide. Substituer, en le faisant dire par Prusias :

» Ainsi notre tendresse et nos soins sont payés!

SCÈNE IV.

Vers 96 et suivans, après ce vers :

Mais un dessein formé ne tombe pas ainsi.

Supprimer quatre vers, et aller de suite à l'entrée d'Araspe.

SCÈNE V.

Vers 113 et 114, au lieu de :

Ah ! Seigneur, c'est tout perdre, et livrer à sa rage
Tout ce qui de plus près touche votre courage.

Substituer :

» Ah ! Seigneur, c'est tout perdre ; et dans un tel orage,
» C'est porter à l'excès leur révolte et leur rage.

Vers 136, au lieu de :

Ah ! rien de votre part ne saurait me choquer.
Parlez.

Substituer :

» Dites-nous quel secours nous pouvons invoquer.
» Parlez.

Vers 144, au lieu de :

Amusez-le du moins à débattre avec vous.

Substituer :

» Entretenez ses chefs ; gardez-les près de vous.

Vers 161 et suivans, après le vers :

Sur quiconque sera de son intelligence.

Supprimer quatre vers, et changer ainsi le suivant ; au lieu de :

Quelque aveugle transport qu'il témoigne aujourd'hui.

Substituer :

» D'après l'amour qu'au prince il témoigne aujourd'hui.

Vers 174, au lieu de :

Il vous assure et vie, et gloire, et liberté.

Substituer :

» Il assure vos jours et votre liberté.

SCÈNE VII.

Vers 192, au lieu de :

C'est déjà trop de voir son dessein avorté.

Substituer :

» C'en est assez de voir son dessein avorté.

Vers 194, au lieu de :

Qu'il lui faudrait du front tirer le diadême.

Substituer :

» Qu'il faudrait à son front ravir le diadême.

Vers 199, au lieu de :

Ainsi qui peut vous croire aisément se contente !

Substituer :

* » De haine et de courroux c'est être bien exempte.

Vers 239, après le vers :

Quelque autre Métrobate, et quelque autre Zénon.

Passer les quatre suivans.

Vers 249 et 250, au lieu de :

Mais hâtez-vous, de grâce, et faites bien ramer ;
Car déjà sa galère a pris le large en mer.

Substituer :

» Mais sur-tout hâtez-vous ; car l'un de nos vaisseaux
» Déjà bien loin du port l'emporte sur les eaux.

Vers 263, au lieu de :

Et sous mon désespoir rangeant sa tyrannie...

Substituer :

* » Et brisant cette fois sa longue tyrannie.

Vers 267 et 268, au lieu de :

J'y régnerai, Madame, et sans lui faire injure,
Puisque le roi veut bien n'être roi qu'en peinture.

Substituer :

» Le roi peut sans regret céder le diadême,
» Puisqu'il veut bien enfin ne pas régner lui-même.

SCÈNE IX.

Vers 301 et 302, au lieu de :

N'attendons pas leur ordre, et montrons-nous jaloux
De l'honneur qu'ils auraient à disposer de nous.

Substituer :

* » N'attendons pas leur ordre, et du moins par la mort
» Sachons demeurer seuls maîtres de notre sort.

Vers 308, au lieu de :

S'il manquait à remplir l'effort de mon estime.

Substituer :

» S'il pouvait démentir l'honneur de mon estime.

SCÈNE X.

Vers 329 et 330, au lieu de :

Faites-lui grâce aussi, Madame, et permettez
Que jusques au tombeau j'adore vos bontés.

Substituer :

» Faites-lui grâce aussi, Madame ; et désormais
» Que ce jour entre nous rétablisse la paix.

Vers 374 et 375, au lieu de :

Qu'elle jette par-tout sur la tête des rois.
Nous vous la demandons hors de la servitude.

Substituer :

» Que Rome fait peser sur la tête des rois.
» Nous vous la demandons libre de servitude.

FIN DES CHANGEMENS POUR NICOMÈDE.

MÉLANGES

EN PROSE.

MÉLANGES

EN PROSE.

SUR

LE DÉFAUT DE MODÉRATION.

Servare modum, finemque tenere.
LUCAIN, liv. I.

Garder une juste mesure, et marcher constamment à son but.

(Article traduit de *la Gazette Scientifique du Nord*, qui s'imprime à Christiana, en Norwège.)

De Torno, en Laponie, le.....

De grands philosophes nous ont appris que la raison, l'instinct, l'intelligence, comme on voudra l'appeler, est, dans les différentes espèces d'animaux, en raison de la masse de leur cervelle, comparée à la masse totale de leur corps. On convient que l'homme a plus de cerveau, proportion gardée, que le cheval et le bœuf. Voilà pourquoi nous mangeons du bœuf à la mode, et nous crevons des chevaux de poste. Le cerveau d'un

âne ne fait que la deux cent cinquante-quatrième partie de son corps, au lieu que celui de la souris des champs en fait la trente-unième partie. Aussi une souris a-t-elle une petite mine assez spirituelle, quoiqu'il ne lui revienne, de compte fait, que huit à neuf fois plus d'esprit qu'à un âne.

On a remarqué que les poissons, eu égard au reste de leur corps, sont ceux des animaux qui ont le moins de cervelle; et il n'y a rien de si bête qu'une carpe. L'éléphant est celui de tous les quadrupèdes qui a le plus de sagacité, jusque là qu'il croit en Dieu et fait sa prière du matin, suivant Pline le naturaliste, Ælien, Plutarque, et autres auteurs graves; mais, avec tout cela, l'éléphant n'a guère que dix livres de cervelle; et l'on en a trouvé cinq livres dans un crâne d'homme qui, à la vérité, était assez bien rempli. Or, un éléphant pèse autant que cinquante hommes: il est clair, d'après cela, qu'en général, *positis ponendis*, et sauf les exceptions, un homme peut se flatter d'avoir vingt-cinq fois autant de raison qu'un éléphant: c'est un joli partage.

C'est le plus ou le moins de cerveau, dit l'auteur du *Système de la Nature*, qui constitue la différence entre l'homme et la bête, entre l'homme d'esprit et le sot: leurs facultés intellectuelles sont en raison du volume de leur cerveau.....

Cela posé, les Lapons étant les plus petits hommes (la plupart n'ont pas quatre pieds de haut), et ayant la

tête d'une grosseur démesurée, doivent être très-supérieurs, pour les facultés intellectuelles, à toutes les autres variétés de l'espèce qui se dit humaine.

On ne sera donc pas surpris qu'une découverte très-extraordinaire et très-intéressante ait été récemment le fruit des travaux d'un savant qui réside au-delà du cercle polaire.

Le docteur Pétrus Goodsense [1], demeurant à Wardhus, près le cap Nord, professeur des sciences physico-mathématiques en l'université de la même ville, membre des sociétés littéraires de Mastung, de Tunna-Hianga, de Koënges, de Pello, etc...... ; associé libre de toutes les académies des trois Laponies danoise, russe et suédoise, a tellement perfectionné le télescope d'Herschell, qui ne grossit que de douze mille fois, qu'il est presque parvenu à lire les affiches de comédie et celles des biens à vendre dans les différentes planètes, où il y a des villes bâties et habitées, comme on le sait depuis le voyage de Cyrano de Bergerac dans la lune, et depuis celui de Micromégas et de l'habitant de Saturne, qu'on a vus, il y a une soixantaine d'années, se promenant à pied dans la mer Baltique.

Ce n'était pas assez de cet excellent télescope : pour

[1] Goodsense (Bon sens). Le docteur lapon est du petit nombre d'hommes, et même de savans, qui sont dignes de porter ce nom.

mieux satisfaire sa curiosité sur ces mondes lointains, le docteur lapon est venu à bout de fabriquer un cornet acoustique au moyen duquel il entend ce qui se dit dans la lune, dans Vénus, dans Mercure, etc., toutes les fois que la conversation s'anime, et qu'on y parle un peu haut.

On dit bien vrai, que le génie fait les découvertes, et qu'ensuite l'observation les confirme; ainsi Newton avait annoncé que la terre devait être aplatie vers les pôles, long-tems avant que les expériences faites sur la différence de la longeur du pendule à Quito dans le Pérou, et à Pello, en Laponie, eussent démontré cet aplatissement. Ainsi Fontenelle, réfléchissant sur la petite distance où Mercure se trouve du soleil (il n'en est, en effet, qu'à douze millions de lieues), assure que dans cette planète la chaleur doit faire bouillonner toutes les têtes, et brûler tous les cerveaux. « Que sera-ce, dit-» il, des habitans de Mercure? Il faut qu'ils soient fous » à force de vivacité. Je crois qu'ils n'ont point de mé-» moire..., qu'ils ne font jamais de réflexion sur rien; » qu'ils n'agissent qu'à l'aventure et par des mouve-» mens subits, et qu'enfin c'est dans Mercure que sont » les petites-maisons de l'univers. »

Cette conjecture est parfaitement confirmée par les observations du docteur Pétrus Goodsense.

Il a commencé ses expériences sur Mercure; il y a dirigé son télescope et son cornet acoustique de ma-

nière à voir et à entendre à peu près tout ce qui se passe dans cette petite planète, qui n'a pas quinze cents lieues de diamètre.

Quelle a été d'abord sa satisfaction de trouver qu'il entendait à merveille la langue mercurienne ! mais cela ne l'a pas étonné ; notre docteur savait, d'après les recherches de l'érudit Court de Gebelin, que les hommes ont eu une langue primitive, dont toutes les autres sont dérivées. Cette langue, comme nous l'assure l'auteur du *Monde Primitif*, n'est autre que le bas-breton, ou l'ancien celtique qui vient du Nord ; il est hors de doute, chez beaucoup de savans, qu'Adam parlait bas-breton dans le paradis terrestre ; par la même raison, cette langue primitive a dû être celle des premiers habitans de chaque planète. Heureusement elle s'est conservée dans Mercure, parmi les Lapons, qui ne voyagent guère, et dans le canton de Quimper-Corentin.

Nous pourrons avoir, d'après cela, des notions exactes des mœurs et du caractère des habitans de Mercure. Le docteur ne les a encore observés que pendant cinq à six jours, et jusqu'à présent le résultat de ses observations est que Fontenelle n'avait conjecturé que trop juste sur leur compte.

Comme l'a deviné ce philosophe, ils n'agissent qu'à l'aventure, et par des mouvemens subits, se livrant à une espèce de fureur qu'ils expriment par un mot bas-breton, qui répond à notre mot français *enthousiasme*. Cet enthousiasme les conduit, ou plutôt les

emporte, dans les occasions les plus intéressantes, dans les circonstances les plus difficiles ; aussi sont-ils toujours jetés dans les extrêmes, et passent-ils, en un moment, de l'excès d'une folie à l'excès de la folie opposée.

Le docteur Goodsense ne put s'empêcher de rire, le premier jour qu'il les observa ; il vit qu'ils allaient tous, sautant sur le pied droit. Un grand nombre d'entre eux criaient qu'il n'y avait pas moyen d'aller autrement ; que le pied gauche n'était fait que pour le tenir en l'air : plusieurs avaient même proposé de le couper ; mais dès le surlendemain ce fut tout le contraire : on ne marcha plus que sur le pied gauche. Le docteur a bien cru apercevoir quelques individus qui, à en juger par la mine qu'ils faisaient, auraient autant aimé marcher des deux pieds; mais ils étaient obligés de faire comme la multitude : ils suaient et se fatiguaient, en enrageant tout bas.

Un Mercurien conduisait une charrette ; il ne la mena pas loin sans la verser dans une ornière ; le docteur vit avec plaisir un passant venir à son secours et désembourber la voiture : « Tu n'es qu'un imbécille, dit celui-ci au conducteur, ou plutôt tu es un fripon et un scélérat qui as mené exprès ta charrette dans le fossé ; tiens, regarde-moi faire, » et à dix pas de là il ne manqua point d'aller la précipiter dans l'autre ornière : tant ces gens sont incapables de marcher droit, et de suivre le milieu du chemin !

On n'a jamais pu, dans Mercure, parvenir à fabriquer une balance ; l'ouvrier faisait toujours un des plateaux trop pesant ; les plus habiles gens consultés ne savaient corriger l'excès qui se trouvait d'un côté qu'en mettant de l'excès de l'autre ; et pas un ne s'est encore avisé que, pour que la balance soit bonne, il faut que les plateaux soient du même poids.

Les Mercuriens n'admettent point de degrés dans les qualités qu'ils attribuent aux choses et aux personnes ; ils ne se servent que du superlatif. Une action n'est jamais simplement bonne ou mauvaise : c'est toujours un trait de vertu sublime, ou de scélératesse profonde ; un raisonnement n'est pas seulement faux ou vrai : c'est le comble de la démence et de l'ineptie, ou c'est le chef-d'œuvre du discernement et de la sagesse ; et Dieu sait comme de pareilles têtes appliquent avec justesse ces qualifications ! Enfin, un Mercurien qui a le malheur de faire un peu parler de lui, est nécessairement un être divin, ou le dernier des misérables. Il n'y a pas de milieu.

Un chanteur, un danseur (car il y a un Opéra dans Mercure), excite précisément les mêmes transports, reçoit les mêmes marques de satisfaction, de la part du peuple assemblé, qu'un général qui aurait sauvé la patrie dans une bataille. Invente-t-on une nouvelle peine ? une nouvelle récompense ? bientôt on applique l'une aux plus légers délits, on prodigue l'autre aux plus faibles services ; en sorte qu'avant la fin de l'année

mercurienne (qui n'est que de quatre-vingt-sept jours et vingt-trois heures), ni la peine, ni la récompense ne signifie plus rien.

Vous entendez un Mercurien s'écrier en public avec assurance : N'est-il pas vrai, mes chers amis, que deux et deux font cinq ? Qui peut douter de cette vérité éternelle ? L'assemblée répond tout entière avec des applaudissemens et des trépignemens : Nous n'en doutons pas ; et l'orateur triomphe jusqu'à ce qu'il en survienne un, plus fou et plus intrépide, qui entreprenne de prouver que deux et deux font six ou sept. Si, par malheur, quelqu'un osait modestement proposer des doutes, et insinuer que deux et deux pourraient bien ne faire que quatre, il courrait risque d'être mis en pièces, ou il serait fort heureux de s'enfuir avec le surnom de *modéré*, qui est une des plus horribles injures qu'on puisse dire en langue mercurienne.

Le docteur Goodsense soupçonne pourtant que tous les habitans de cette planète ne sont pas attaqués de la même folie ; mais le nombre des sages est apparemment fort petit, ou leurs voix sont étouffées par les cris du grand nombre. Il espère qu'en perfectionnant encore son cornet acoustique, il pourra parvenir à distinguer quelque phrase raisonnable.

On s'attend bien qu'avec ce goût décidé pour l'exagération, les Mercuriens doivent avoir celui de l'inconstance ; car rien de ce qui est violent ne peut durer ; et il est nécessaire que des esprits toujours excessifs soient

ballottés d'excès en excès. Il paraît que c'est aussi ce qui leur arrive.

Voici des faits que notre docteur lapon assure avoir bien remarqués entre mille autres, et dont il garantit la vérité.

Il a vu certains personnages devenir parmi eux de véritables idoles; aucune louange ne paraissait au niveau de leur mérite ; on les nommait des *Suturb*, des *Notac*, des *Norécic* (ce sont apparemment les noms d'anciens Mercuriens qui se sont distingués par de grands talens ou par de rares vertus); mais bientôt du haut de leur gloire ils étaient précipités dans la boue, et tel a eu pendant un jour des mausolées, et a reçu des honneurs presque divins, dont le lendemain on a jeté le corps et les images à la voirie.

Il a remarqué des monumens commencés, à ce qu'il lui a paru, depuis plusieurs siècles, et qui n'ont point été achevés, et ne le seront pas; d'autres, dont on a changé cinq ou six fois la destination, et qui ont été successivement palais d'un grand ou d'un prince, salles d'opéra ou d'assemblée des états du pays, temples, galeries de livres ou de tableaux, prisons même, etc..... D'après ce qu'il a entendu, ces changemens continuels ont occasionné dix fois autant de dépenses qu'il en aurait fallu pour construire à neuf des édifices appropriés à leur objet, au lieu qu'avec tous ces remaniemens et des frais énormes on n'a jamais rien fait de beau, de commode ni de convenable.

Les Mercuriens ont un journal exprès pour s'instruire de la manière dont ils doivent chaque semaine varier leur habillement, sous peine de passer pour très-ridicules : cela s'appelle chez eux *le Journal des Modes*.

Dans les choses les plus graves, en fait de sciences, d'arts, de belles-lettres, même d'opinions politiques et philosophiques (car les Mercuriens se mêlent aussi d'être philosophes), notre docteur assure qu'ils passent tour-à-tour, et très-promptement, d'un système à l'autre, approuvant ce qu'ils ont condamné, condamnant ce qu'ils ont approuvé, ne sachant jamais où ils en veulent venir, ni où ils s'arrêteront.

Le bon docteur, qui n'a pas moins de goût pour la littérature que pour les hautes sciences, et qui fait d'Horace son *veni mecum*, a trouvé dans une foule de passages de ce poète philosophe la preuve que les deux vertus dont les anciens faisaient le plus de cas étaient précisément les contraires des vices ordinaires aux Mercuriens : c'étaient la modération ou la justice, et la force ou la persévérance.

Justum et tenacem propositi virum. [1]

Résolu de faire ses efforts pour corriger les Mercuriens, le docteur Goodsense a commencé par recueillir dans sa mémoire, et par rassembler les textes d'Horace les plus convenables au sujet; il n'a été embarrassé que du choix :

[1] L'homme juste et ferme en ses desseins.

Vis concilî expers mole ruit suâ ;
Vim temperatam Dî quoque provehunt
In majus.... [1]

Dùm vitant stulti vitia, in contraria currunt. [2]
Insani sapiens nomen ferat, æquus iniqui,
Ultrà quam satis est, virtutem si petat ipsam. [3]

Est modus in rebus; sunt certi deniques fines.
Quos ultrà ultràque nequit consistere rectum. [4]

Il a composé, sur ces textes, un beau discours en langue laponne, dont nous donnerons la traduction au public, dès que nous serons parvenus à nous le procurer : l'auteur se propose de le débiter aux Mercuriens, persuadé du bon effet qu'il produira sur eux; mais il est encore embarrassé de trouver un porte-voix assez fort pour pouvoir se flatter d'en être entendu.

[1] La force sans raison se détruit elle-même; la force modérée s'augmente, et les dieux favorisent son accroissement.

[2] C'est une folie, pour éviter un vice, de se jeter dans le vice contraire.

[3] Le sage mérite le nom d'insensé, l'homme juste celui d'injuste, s'il recherche la vertu même avec excès.

[4] Il faut de la mesure en tout; il y a des limites certaines au-deçà et au-delà desquelles on ne peut trouver ce qui est bien.

SUR
LA MANIE DE PARLER
TOUS ENSEMBLE.

Tot pariter pelves et tintinnabula dicas
Pulsari.....
JUVENAL, sat. VI.

Il semble, aux sons perçans de leurs confuses voix,
Qu'on entende tinter vingt cloches à-la-fois.

(Extrait du journal d'un voyageur américain à Paris.)

. . . . UN des défauts que je remarque chez les Parisiens, c'est la manie de vouloir converser ensemble, sans s'écouter, sans se répondre, et de parler plusieurs à-la-fois. J'ai déjà été invité à dîner dans plusieurs maisons; pour peu qu'il y ait dix à douze personnes à table, il s'établit, vers la fin du repas, au moins trois ou quatre conversations, ou plutôt chacun fait la sienne; ce qu'il y a de pis, c'est qu'il n'est pas un convive qui ne parle très-haut, comme s'il avait la prétention d'être seul entendu : c'est un bruit à devenir sourd. Il en est de même dans les assemblées, dans les cercles : vient-on à citer un fait ? chacun le raconte aux autres ; à élever une question ? chacun en dit son avis,

chacun veut montrer de l'esprit et occuper de soi les auditeurs.

Jugez quel effet désagréable doit produire ce tapage sur un homme accoutumé aux assemblées silencieuses *des amis* [1] ; aussi, me faisant en moi-même une retraite, je me livre souvent à la méditation au milieu de ces cohues, ce qui m'est d'autant plus facile, que chacun ne songeant qu'à ce qu'il dit, fait fort peu d'attention à son voisin. Je me rappelle alors avec une douce émotion nos soirées charmantes, quand, rassemblés autour de la table à thé, nous restons souvent un quart-d'heure sans dire un seul mot. Personne parmi nous n'est empressé de prendre la parole; on ne parle que quand on a quelque chose à dire ; aussi la conversation est-elle toujours intéressante, souvent instructive, quelquefois gaie, jamais bruyante : c'est que les *amis* sont gens de beaucoup de réflexion, et de peu de mots; mais, *à Paris*, comme l'a dit un homme d'esprit, *le parler gâte la conversation*.

Je suis surpris que chez un peuple qui se pique de politesse, on manque à ce point de savoir vivre; car, enfin, qu'y a-t-il de plus incivil que de ne point écouter celui qui parle, de l'interrompre sans cesse, de couvrir sa voix impitoyablement ? N'est-ce pas comme si on lui disait : « Taisez-vous ; je ne fais pas le moindre

[1] Ce voyageur est apparemment de la secte des quakers. Les quakers s'appellent entre eux, et nomment tous ceux à qui ils parlent, *amis*.

» cas de vos discours ; il n'y a que moi qui mérite d'être » écouté ? »

Ils ne savent pas de quels avantages ils se privent ; écouter est, de toutes les manières d'apprendre, celle qui donne le moins de peine. Tel serait bientôt moins ignorant, s'il daignait prêter l'oreille aux gens instruits. Les hommes habiles s'éclaireraient entre eux ; le génie s'échauffe dans une conversation soutenue ; il s'anime par la discussion et produit des beautés soudaines ; mais ne parler que pour faire mouvoir sa langue ! quel misérable emploi du don de la parole, de ce bel attribut de l'homme, et que Dieu n'a donné qu'à lui seul entre toutes ses créatures !

J'ai voyagé chez les sauvages de l'Amérique septentrionale ; je savais un peu leur langue ; j'ai parlé avec eux : ils ont pour coutume, lorsqu'ils veulent dire quelque chose de sérieux, de commencer par toucher l'oreille de celui auquel ils s'adressent avec une branche de *wampun*, comme pour l'avertir d'écouter ; ils se recueillent en silence quelques minutes avant de prendre la parole : ont-ils fini ? ils vous appellent par votre nom, et ajoutent : *J'ai parlé*. Les interrompre, soit pendant le recueillement qui précède leur discours, soit pendant le discours même, ce serait une injure grave, et qu'ils ne se permettent jamais entre eux. Les Parisiens ne se doutent guère que des Indiens des bords de l'Ohio, que des sauvages errans dans les bois, pourraient leur donner des leçons de politesse.

En vérité, j'ai quelquefois désiré ici qu'au lieu d'une branche de *wampun*, celui qui parlait tînt dans sa main un bon gros bâton, et qu'il eût le droit d'en détacher un ou deux coups au premier qui l'interromprait; afin que chacun pût avoir son tour, le bâton passerait de main en main; on dirait: *Donnez-moi le bâton*, au lieu de dire: *Donnez-moi la parole.* Il y aurait bien un inconvénient à craindre: ce serait que le bâton n'arrivât aux mains d'un bavard qui ne voudrait plus le quitter; mais encore vaut-il mieux courir le risque d'entendre un homme trop long-tems, qu'être exposés à ne jamais s'entendre.

J'allai, il y a quelque tems, à un spectacle où, dès les premières scènes, un bruit extraordinaire qui partait d'une loge troubla une actrice; elle s'interrompit; on cria de toutes parts: *Silence*, *paix*, *taisez-vous*, *continuez*, etc... Chaque fois que l'actrice voulait reprendre son rôle, il n'y avait personne qui, pour lui procurer du silence, ne criât de toute sa force. Cela dura si long-tems, que la malheureuse *Iphigénie* se déconcerta tout-à-fait, et croyant peut-être que c'était à elle qu'on en voulait, finit par se trouver mal. Alors il fut question de jouer une autre pièce; ce fut bien pis: mille cris différens s'élevèrent ensemble; il n'y eut plus moyen d'apaiser le tumulte, et je sortis avec tout le monde, sans avoir vu d'autre spectacle que celui que m'avaient donné les spectateurs.

On assure que dans de graves assemblées il se

passe des scènes à peu près semblables, mais qui entraînent de plus funestes conséquences.

Combien de déterminations d'une haute importance ont été prises au milieu des cris et du tumulte ? N'est-il pas déplorable de penser que les destinées de tout un peuple ont pu être décidées dans un assaut de poitrine, et par un combat de poumons ? Cela fait frémir, surtout quand on pense que souvent la nature n'accorde le bon sens, la réflexion et le jugement qu'en raison inverse de la force physique ; souvent aussi le sot fait grand bruit, tandis que le sage se tait, ou si celui-ci essaie de parler, sa voix douce et modérée est bientôt couverte par les clameurs de l'extravagance menaçante et furieuse. Des Français m'ont dit que telle révolution qui a changé la face de leur gouvernement, et les a accablés de malheurs sans nombre, n'a peut-être tenu qu'au bruit qui a étouffé une opinion sage, qu'au tumulte qui a empêché d'entendre et de suivre un bon avis.

Ce soir même, je viens d'empêcher deux honnêtes Parisiens d'avoir ensemble une affaire sérieuse, et peut-être de se casser la tête ou de se couper la gorge ; ils se contredisaient avec aigreur ; une répartie n'attendait pas l'autre ; je m'aperçus qu'ils étaient si échauffés et s'écoutaient si peu réciproquement, que dans des termes différens ils soutenaient tous deux la même opinion ; je me suis éloigné d'eux un moment ; j'ai déchiré deux feuilles de mes tablettes, et après y avoir écrit quelques mots, j'en ai présenté une à chacun des deux adversaires.

« Ami, ai-je demandé, n'est-ce pas là ta proposition ? — C'est ce que je veux, et ce qu'il ne veut pas, a dit l'un. — C'est ce que j'entends, et ce qu'il me conteste, a répondu l'autre. » Je les ai priés alors de rapprocher les deux feuilles de papier ; ils ont vu avec surprise que toutes deux contenaient précisément la même chose, et que par conséquent ils étaient parfaitement d'accord sans s'en douter. Ils n'ont pu s'empêcher de rire ; je les ai fait s'embrasser, et je suis revenu chez moi écrire dans mon journal ces réflexions sur la manie de parler plusieurs à-la-fois, et le danger de ne pas écouter.

LE CONTRAT DE MARIAGE.

Auparavant le notaire y passa ;
Dont Belphégor, se moquant en son ame,
Oh ! disait-il, on achète une femme
Comme un château ! ces gens ont tout gâté.
Il eut raison. Otez d'entre les hommes
La simple foi, le meilleur est ôté.

LA FONTAINE.

CHEZ un de nos anciens jurisconsultes, célèbre par ses lumières, par sa probité sévère, et par ses qualités aimables, se présenta ces jours derniers un charmant couple de jeunes gens ; le garçon pouvait avoir vingt-cinq ans ; la fille en paraissait dix-huit. Tous deux venaient consulter l'homme de loi.

Celui-ci les fait asseoir, et demande au jeune homme ce qui l'amène. «Je suis Bercel, le fils d'un de vos anciens amis.... — Ah! c'est vous, mon cher enfant!.... Mon amitié pour votre père date de loin : il y a trente ans environ que j'ai dressé les conditions de son contrat de mariage. Comment se porte-t-il ? — Assez bien, reprit le jeune homme ; cependant il est retenu à Dijon par un accès de goutte. En son absence, aurez-vous la bonté

de remplir sa place, et de donner des conseils paternels à son fils ? Il s'agit de me rendre à peu près le même service que vous lui rendîtes il y a trente ans ; vous voyez ma future. »

La jeune personne avait les yeux baissés ; et ses joues devinrent toutes rouges.

« Eh bien ! dit le bon avocat, eh bien ! mes enfans, je suis à vos ordres ; entrons en matière ; discutons vos intérêts, ceux de vos familles. — Comment ? nos intérêts ! s'écria Bercel d'un air de surprise, il s'agit de nous unir ; ce n'est pas un marché que nous voulons faire : c'est un mariage. — Pourquoi donc, reprit le jurisconsulte, si vous ne voulez pas faire de stipulation d'intérêt, venir consulter un homme de loi ? Pourquoi dresser un contrat de mariage ? — Vraiment, nous aurions pu nous en dispenser, peut-être. Permettez-moi, Monsieur, de vous parler franchement : je viens chez vous pour obéir à mon père, qui m'a écrit de faire un contrat de mariage, et de vous prier d'en dresser les articles. Pour moi, je ne croyais pas cela fort nécessaire. Personne ne peut mieux savoir que nous-mêmes à quelles conditions nous voulons nous épouser ; aussi vous dirai-je que notre projet de contrat est tout prêt, et que nous venons seulement vous le communiquer et vous en demander votre avis. — Est-ce que vous avez fait ce projet vous-même ? — Oui, Monsieur. — Vous connaissez apparemment les lois ? vous entendez les affaires ? — Moi, en aucune façon : je suis impri-

meur. — Mais comment ?... — Je vais vous surprendre davantage : dans le projet que vous allez lire, il y a plusieurs articles qui sont d'elle, de ma future; il était bien juste qu'elle y mît du sien. En un mot, il est peu question d'intérêt dans nos articles; ils sont faits pour régler l'union de bons cœurs qui s'aiment, d'amans qui s'épousent. Nous les avons déjà lus à la digne mère de Sophie, qui les a approuvés. Je vous connais assez de réputation, Monsieur, pour être persuadé d'avance qu'ils obtiendront aussi votre suffrage; j'ose même compter sur votre médiation pour faire agréer à mon père que je ne fasse point d'autre contrat de mariage que celui-ci. »

Le consultant avait été d'abord étonné; ensuite il avait applaudi intérieurement aux idées de l'aimable jeune homme, et pour avoir le plaisir de les lui entendre développer davantage, il prit le rôle de contradicteur. « Voyons donc ces beaux articles !.... dit-il; serait-il possible que vous eussiez oublié *l'exclusion des dettes l'un de l'autre contractées avant le mariage*, *l'apport de chacun des futurs*, *la mise en communauté*, *le préciput*, *le douaire*, *la stipulation des propres*, *la clause du remploi?*... — Ah! de grâce, interrompit Bercel, épargnez-nous ces mots barbares où nous n'entendons rien; toutes ces clauses, toutes ces précautions ennemies par lesquelles deux familles, au moment même où elles s'unissent, semblent s'avertir qu'elles se craignent et se méprisent, tout cela prévient-il les fraudes, les discus-

sions, les procès ? J'ai entendu dire qu'au contraire c'en est la source éternelle.

Les si, les car, les contrats sont la porte
Par où la noise entra dans l'univers.

» Nous tâcherons au moins, Sophie et moi, qu'elle n'entre pas chez nous. Voyez si nous nous y sommes bien pris pour l'en écarter. Voici notre contrat de mariage.

Il donna alors à lire à l'avocat les articles suivans :

ARTICLE PREMIER.

Nous aimant bien et depuis long-tems, et nous connaissant assez pour être certains que l'un de nous deux ne peut être heureux que par l'autre, nous nous unissons pour vivre toujours ensemble en bons époux et en bons citoyens. Elle sera moi, et je serai elle; il sera moi, et je serai lui.

ART. II.

Je promets à Sophie de consacrer toutes mes pensées, tous mes travaux, tout mon être à la faire subsister avec probité et décence, elle et les enfans qu'elle me donnera.

ART. III.

Je promets à Auguste de contribuer avec lui à préserver notre ménage de la gêne et du besoin ; pour cela, je me ferai de l'ordre une habitude, et de l'économie un devoir.

ART. IV.

Je me dépêche d'avouer que je suis quelquefois emporté et violent; dans mes mouvemens de colère, je demande grâce pour le premier moment.

(De la main de la jeune personne : *Il sera peut-être quelquefois dur à passer ; mais.... accordé.*)

ART. V.

Il faudra bien aussi qu'on me pardonne quelque chose. Je puis avoir des inégalités dans l'humeur, et je me sens très-disposée à être jalouse.

(De l'écriture du jeune homme : *Passe pour des caprices, à condition qu'ils ne seront pas trop fréquens. A l'égard de l'autre défaut, je serais tenté de m'en réjouir. Celle qui sera un peu jalouse ne donnera sans doute jamais matière à jalousie.*)

ART. VI.

Nous sommes persuadés qu'entre gens qui s'aiment, les disputes et le refroidissement viennent presque toujours de petites causes ; c'est pour cela que nous nous engageons, dans toutes les choses de peu de conséquence, à ne pas suivre notre propre goût, mais à être toujours empressés de le sacrifier l'un à l'autre.

(De la main de la future : *Dans les occasions d'importance, il sera juste que ce soit lui qui décide ; car il a plus de jugement et de connaissances que moi.*)

ART. VII.

Par suite de l'article précédent, chacun de nous sera toujours habillé ou paré au gré de l'autre.

« Fort bien, interrompit le lecteur; en suivant cette règle, le mari ne risquera pas de déplaire à sa femme par trop de négligence; et la femme, par une élégance excessive, ne cherchera pas à plaire à d'autres qu'à son mari. »

ART. VIII.

Les mots *je veux*, *j'exige*, *j'entends*, et autres semblables, sont absolument rayés de notre dictionnaire.

ART. IX.

Sophie ne laissera jamais échapper en compagnie la moindre marque d'un défaut de considération pour son époux. Le plus grand encouragement qu'une femme puisse donner aux galans, c'est de laisser apercevoir qu'elle a de son mari une médiocre opinion.

« Ma mère, dit ici la jeune personne, pouvait se dispenser de nous faire insérer cet article. — De même que le suivant, qui est aussi de sa façon, répondit le jeune homme. »

ART. X.

Auguste honorera sa femme, afin qu'elle soit honorée d'autrui; il lui témoignera estime et confiance, et se gardera bien sur-tout de donner en sa présence l'avantage sur elle à aucune autre femme, en quelque point que ce soit.

ART. XI.

Nous nous souviendrons sans cesse que le défaut de propreté et de soin de sa personne peut amener la répugnance et le dégoût. La propreté est au corps, ce que l'amabilité est à l'ame : c'est ce qui sert à plaire.

ART. XII.

Presque toutes les femmes nourrissent aujourd'hui leurs enfans, et les soignent elles-mêmes. J'espère qu'Auguste approuvera que je m'acquitte de mes devoirs de mère.

(De la main du jeune homme : *J'allais le demander.*)

ART. XIII.

Sophie prendra bien garde qu'on ne gâte la raison de nos enfans dans leurs premières années. Elle ne leur dira et ne souffrira qu'on leur dise aucune de ces niaiseries qui peuvent leur laisser, pour toute la vie, de fausses idées ou des impressions dangereuses.

(En marge : *J'y ferai la plus sérieuse attention.*)

ART. XIV.

Pour me mettre en état de suivre les vrais principes d'une bonne éducation, il faudra qu'Auguste me les indique. J'ai déjà beaucoup profité dans ses eutretiens. J'espère qu'il continuera à former mon jugement. Les soins qu'il me donnera tourneront au profit de tout ce qui lui sera cher.

(En marge : *Sophie a un excellent guide dans son heureux naturel.*)

ART. XV.

Quoique notre tendresse réciproque nous assure que nous ne manquerons jamais à tout ce que nous venons de nous prescrire, cependant nous convenons de garder chacun, pardevers nous, les présens articles signés de

tous deux; si l'un de nous paraissait en oublier un seul point, il sera permis à l'autre de les lui remettre sous les yeux.

« Mais me voici presqu'à la fin, dit alors l'avocat aux deux futurs, et il n'y a pas un mot relatif à l'intérêt!... Il faut pourtant bien..... — Si fait, interrompit Auguste; je n'ai pas oublié ce qui vous paraît si essentiel; lisez notre dernier article: il roule tout entier sur l'argent, et je crois que ce sujet y est traité comme il doit l'être. — Voyons donc, reprit l'avocat. »

ART. XVI ET DERNIER.

L'un n'aura rien qui n'appartienne à l'autre. Ce n'est pas la peine de compter ce que chacun apporte, lorsqu'on met tout en commun.

Signé De tout mon cœur, AUGUSTE BERCEL.
Pour la vie, EMILIE-SOPHIE LÉTANG,
future femme BERCEL.

Le jurisconsulte était touché jusqu'aux larmes à la fin de cette lecture; cependant il continua ses objections apparentes. « Vous n'avez pas pensé à tout, leur dit-il; et arrivant la dissolution du futur mariage par séparation en justice ou par la mort de l'un des conjoints, voyons quelles sont alors vos conventions? Que stipulez-vous pour ces deux cas? — Il est vrai que ces idées ne nous sont pas venues. — Mais, moi, je dois prévoir les événemens!... Si vous aviez lu, comme moi, des milliers de contrats de mariage!... Si vous y aviez vu ces

mots dix fois répétés : *le survivant d'eux!*... — Le survivant!... ah ! ciel, comment peut-on ?... Il n'y aura pas de survivant entre nous... — Oh! non, j'en réponds pour moi, dit la jeune fille en couvrant d'une main ses yeux, qui laissèrent échapper quelques larmes.

» — Non, reprit le jeune homme, je ne conçois pas comment sont faits ceux qui, au moment même où ils s'unissent, peuvent entendre parler de clauses semblables ? car, enfin, leur mariage ne peut être dissous que de deux manières ; eh bien ! comment souffrent-ils que l'acte qui commence et doit assurer leur bonheur soit attristé d'une pensée funeste, ou souillé d'une prévoyance immorale? Eh ! à quoi cela sert-il ? N'y a-t-il pas des lois que nous devons croire plus sages que nous ? Les lois sont la providence de l'ordre social : c'est à elles qu'il faut s'en rapporter.

» — Vous êtes un brave garçon, s'écria l'avocat en l'embrassant; et je suis entièrement de votre avis. Je n'ai feint de vous contredire que pour vous donner occasion de mieux développer des sentimens que j'honore. Mes enfans, je vous demande la faveur d'être un des témoins d'une union qui sans doute sera heureuse; je m'engage, mon cher Auguste, à faire approuver cet acte par votre père; bien plus, je veux qu'à mes frais un notaire le reçoive en forme authentique, afin que le souvenir et l'exemple en demeurent: ce notaire pourra se vanter d'avoir, une fois en sa vie, passé un véritable contrat de mariage. »

LES

FAUSSES CONJECTURES,

OU

L'OBSERVATEUR EN DÉFAUT.

ANECDOTE.

Bonœil porte dans la société un singulier défaut : il veut y deviner tout le monde. Depuis qu'il se croit auteur comique, pour avoir fait deux ou trois petits ouvrages de théâtre, il s'est persuadé qu'il doit observer sans cesse ; il donne un sens mystérieux au geste le plus indifférent ; il explique jusqu'aux moindres signes, et pénètre les intentions. Sortez-vous avec lui ? Il vous dira la profession de tous les passans, d'où ils viennent, à quoi ils pensent, ce qu'ils vont faire, si vous le pressez, il ajoutera ce qu'ils feront pendant la semaine entière.

Il était hier à une assemblée publique; de quoi s'y est-on occupé ? Qu'a-t-on dit pour les assistans ? Informez-vous-en d'un autre : Bonœil n'en sait rien ou le sait mal. Mais voulez-vous apprendre ce que disaient tous bas deux hommes qui étaient assis loin de lui, à

l'autre extrémité de la salle ? il vous le répétera mot à mot ; il les voyait, cela lui suffit; il a compris toute leur conversation, il la sait par cœur ; il vous rendra leur entretien dans tous ses détails, et vous protestera, de la meilleure foi du monde, qu'il n'y met pas un mot du sien.

Malheureusement Bonœil a plus de vivacité que de pénétration, en sorte qu'il se laisse aller à ses premières idées et se trompe assez souvent dans ses conjectures ; et comme il a plus d'amour-propre que de vivacité, il ne revient pas facilement de son opinion ; au contraire, chaque découverte ne fait que l'y confirmer ; il a beau tomber en défaut, il croit toujours tenir la piste, et tout lui paraîtra possible, excepté qu'il se soit trompé.

Bonœil est marié; sa femme a une sœur, veuve depuis plusieurs années, mais encore jeune et jolie ; les deux sœurs ont beaucoup d'amitié l'une pour l'autre, et se voient fort souvent.

Un jour, en rentrant chez lui, Bonœil les y trouve ensemble, et toutes seules; sa belle-sœur avait encore les yeux rouges de larmes ; on se lève avec précipitation lorsqu'il entre ; on affecte un air de gaîté ; il entend sa belle-sœur dire tout bas, à sa femme, ces mots qui éveillent son génie observateur : *Sur-tout, n'en parle pas à ton mari.*

Aussitôt son imagination travaille ; quel est donc ce grand secret qu'on veut lui cacher ? Il est inutile d'interroger sa femme : elle est discrète, et ne dira rien ;

mais qu'a-t-il besoin qu'on le lui dise ? encore un mot, un geste échappé devant lui, et il aura tout deviné.

En effet, peu de jours après, il conduit sa femme chez sa belle-sœur ; à peine se sont-elles embrassées, que la première demande à l'autre : « Hé bien ! il n'est pas revenu ? — Hélas ! non, répond la belle-sœur ; je vois qu'il ne faut plus l'espérer, et je tâche d'en prendre mon parti. »

La demande et la réponse sont prononcées d'un air assez indifférent; mais rien n'est indifférent pour l'observateur Bonœil ; il a remarqué dans sa belle-sœur un chagrin concentré ; à son âge, quelle en serait la cause, si ce n'est un amant qui l'abandonne et qu'elle regrette ?

Elle est bonne, sensible : elle ne peut avoir éprouvé qu'une passion réelle et profonde ; Bonœil la plaint sincèrement.

Ici, il me prend une envie... Mais non, j'aurais tort... cependant... me voilà dans un grand embarras ! Vous dirai-je, Lecteur, moi qui suis dans la confidence, le secret de la belle-sœur ? Je devrais peut-être, en narrateur habile, entretenir et piquer votre curiosité par ma réticence ; mais je vous crois d'un aussi bon naturel que mon héros ; sans doute, vous vous intéressez comme lui pour cette pauvre affligée ; je sacrifie généreusement mon amour-propre, et pour ne pas vous causer trop d'alarmes, je vous apprendrai dès à présent que la belle-sœur avait perdu depuis quelques jours un très-beau chat angora qu'elle aimait beaucoup. Vous

pouvez aisément, Lecteur, en songeant à quelques-unes des femmes de votre connaissance, évaluer à peu de chose près le degré de douleur qu'avait dû causer à la belle-sœur de Bonœil la perte de *l'objet* d'une si tendre et si innocente passion.

Ce ne fut point au chat que Bonœil s'avisa de penser; cela eût été trop simple. Il cherche long-tems quel peut être le volage; aucun ne s'offre à ses conjectures. Sa belle-sœur vit fort retirée, et ne voit presque personne; preuve d'amour de plus: quand on aime, toute société est fade, excepté celle de l'objet aimé.

Très-résolu de percer ce mystère, il retourne voir sa belle-sœur; il l'examine, il jette en avant quelques mots équivoques, parle de la douleur qu'il a remarquée; on ne la nie pas; il donne même à entendre que sa femme a laissé pénétrer le secret: « Enfin, je sais, dit-il, je sais ce qui vous afflige, et je le sais si bien que je suis venu tout exprès pour vous témoigner la part que je prends à votre peine, et tâcher de vous consoler. — Oui! moquez-vous de moi, avec votre compassion; car vous autres hommes n'avez pas la moindre sensibilité pour de pareils accidens. — J'en ai toujours pour ce qui affecte mes amis. — Au reste, grondez-moi, faites-moi honte de ma faiblesse; corrigez-m'en si vous le pouvez, ou plutôt croyez que j'en suis corrigée tout-à-fait; je n'aurai plus de ces folles affections, je me le suis bien promis, et je vous le promets..... — Ne jurons de rien, ma pauvre belle-sœur; n'aviez-vous pas fait

déjà le serment de n'en plus avoir ? — Eh! oui, vraiment, deux ou trois fois, chaque fois qu'ils m'ont quittée. — Vous n'en avez eu que deux ou trois différens ? — C'est bien assez. — Cela prouve au moins que vous les gardez long-tems. — Le plus long-tems que je peux : quand je les perds, ce n'est jamais ma faute. — Je le crois. — Aussi le coup m'en est plus sensible ; et c'est un chagrin auquel je ne veux plus être exposée. — Encore une fois, ma belle-sœur, ne jurons de rien. »

Après cette conversation, Bonœil fut plus persuadé que jamais de la réalité de sa conjecture.

Peu de jours après, il trouva par hasard, sur la cheminée de sa femme, une lettre de sa belle-sœur ; elle était décachetée ; la curiosité et le désir insurmontable de vérifier ses observations l'emportèrent ; il lut.

Après quelques petits détails de commissions et d'emplettes, il tomba sur ces lignes, dont chaque mot le fit frémir :

« J'ai grand'peur que ton curieux de mari n'ait très-
» bien deviné le sujet de mon chagrin. Serait-ce toi
» qui m'aurais trahie ? Je me flatte que non. Mais ap-
» prends que je suis à demi consolée de la perte que
» j'ai faite. J'attends avec impatience la naissance de ce
» petit être qui tiendra auprès de moi la place de son
» père, que j'aimais si follement. Je lui en donnerai le
» nom ; j'espère qu'il sera beau comme lui ; mais je me
» flatte qu'il sera moins ingrat, et qu'il ne me quittera
» jamais. »

Pour le coup, les soupçons de Bonœil devinrent d'une gravité alarmante. Il n'est que trop clair, se disait-il à lui-même, que je ne me suis pas trompé : malheureuse femme !... abandonnée dans cet état par celui même ?... Enfin, le mal est fait ; à défaut de remède, cherchons-y du moins des adoucissemens. Elle n'a pas de fortune ; c'est dans une occasion semblable que je me réjouis d'en avoir pour venir à son secours.

Plein de son idée, il loue un appartement dans une campagne isolée ; il retient une sage-femme ; peu s'en fallut qu'il n'achetât une layette ; mais il aima mieux attendre la naissance de l'enfant.

Ces précautions prises, il retourna voir sa belle-sœur ; l'embarras était de traiter avec elle un chapitre si délicat ; il craignait, tout à-la-fois, et de la faire rougir de sa faute, et de l'humilier par les offres qu'il voulait lui faire ; naturellement généreux, lorsqu'il oblige, c'est toujours avec des égards et des ménagemens.

Il commença donc par rappeler doucement le malheur qu'elle avait éprouvé, le chagrin qui en avait été la suite : « Quoi ! vous y pensez encore ? lui dit-elle en souriant. — Assurément, reprit-il, je me mets à votre place : n'ai-je pas eu des peines de ce genre ? — Vous, qui êtes si raisonnable ! — C'est pour cela que je suis indulgent ; mais, ma chère belle-sœur, n'auriez-vous pas besoin d'un peu de dissipation ? Si vous vous déplaciez !... si vous alliez passer quelque tems à la campagne !... Nous sommes dans l'intention, ma

femme et moi, d'y prendre un appartement. — Je vous remercie, et j'irai vous y voir quelquefois; mais il faut que je reste à Paris. — Je ne vous le conseille pas; vos voisins, le public pénétreraient la cause de votre douleur. — Vraiment, c'est une affaire faite; je ne l'ai point cachée; le public en dira tout ce qui lui plaira. — C'est prendre votre parti bien courageusement; mais d'ailleurs votre santé exigera des ménagemens et des soins. — Oh! rassurez-vous; je ne suis pas encore sotte au point qu'un chagrin pareil prenne sur ma santé... — Cependant, dans l'état où vous êtes!... — Comment! dans l'état où je suis! que voulez-vous dire? — Vous savez que je suis assez pénétrant!... — Eh bien! qu'avez-vous pénétré? — Vous savez aussi combien je vous aime, et j'ose dire que vous me deviez cette confidence. — Mais quelle confidence? — Avouez-moi... Pardon; mais il faut enfin lâcher le mot; avouez-moi... que vous êtes grosse, ajouta-t-il timidement et en baissant la voix. — J'avouerai plutôt que vous êtes fou, s'écria-t-elle en colère; mais où donc avez-vous pris?...— Il est fort que vous prétendiez le nier; vous l'avez écrit à ma femme; j'ai vu votre lettre, et puisqu'il faut tout vous dire, l'appartement à la campagne est loué pour vous, et vous y viendrez faire vos couches. — Mais quel galimathias me faites-vous là? — Ne vous fâchez pas, ma chère amie; tenez, voici votre lettre; soyez de bonne foi avec un frère qui vous aime. »

La belle-sœur jeta les yeux sur sa lettre, partit d'un

éclat de rire, quitta un moment la chambre, et y rentra bientôt, portant dans une corbeille un joli petit chat angora. « Le voilà, le voilà, dit-elle en se tenant les côtés à force de rire, ce petit être qui doit tenir auprès de moi la place de son père! c'est le fils de mon beau *Lubin* que j'aimais tant, que j'ai tant regretté, et qui m'a quitté pour aller courir les gouttières!... Votre femme, mon frère, s'est moquée de vous, ou bien, c'est encore là un de vos traits de génie, une de vos profondes observations!... »

Bonœil resta pétrifié; son amour-propre souffrit un moment; mais bientôt mon homme leva le siége, et sortit en se disant tout bas à lui-même : « Elle m'a donné le change assez adroitement; mais j'ai bien vu dans ses yeux qu'elle me trompait; il y a sûrement là-dessous quelque chose que je découvrirai. »

ESSAI

SUR

UN NOUVEAU GENRE DE TRADUCTION.

—

Non verbum verbo curabis reddere, fidus
Interpres......

HORACE, Art poét.

Ce n'est pas scrupuleusement aux mots que le bon traducteur doit s'attacher.

On a beaucoup écrit sur l'art de traduire ; on a fait des milliers de traductions, et à peine en avons-nous quelques-unes de bonnes. Les Anglais vantent l'*Homère* de Pope ; les Italiens, le *Virgile* d'Annibal Caro ; nous n'avons à leur opposer que les *Géorgiques* de Delille. Les Dacier, les Sanadon, les Desfontaines ne sont pas supportables pour quiconque peut lire les originaux.

Pour moi, je crois avoir découvert un genre de traduction tout nouveau, et sur lequel je ne sache pas qu'on ait encore publié de traité exprès. Il ne s'agit point ici de langues étrangères, mortes ou vivantes : il s'agit de traduire ce qu'on nous dit dans notre propre langue ; je m'explique.

J'ai plus d'une fois remarqué combien il serait utile, dans le commerce de la vie, de pouvoir saisir la véri-

table pensée de ceux qui nous parlent ou nous écrivent ; et cela est souvent difficile, non point parce que les gens ne savent pas s'exprimer clairement, mais parce qu'ils ne le veulent pas, et qu'ils sont inintelligibles de dessein formé. Je prends un mot honnête pour désigner ce qu'une personne moins polie que moi appellerait *mentir*, et je dis que pour n'être pas trompé dans mille et mille occasions, il est très-nécessaire de traduire *ce que les hommes disent en ce qu'ils pensent*. Je conviens que cet art de traduire n'est pas plus facile que l'autre, et je doute qu'aucun passage de Perse ou de Tacite soit plus obscur que les *inversions* de l'intérêt et les *tournures* de l'amour-propre.

Je suis loin de m'ériger en docteur dans cet art important ; je laisse d'ailleurs au tems à perfectionner ma découverte. Peut-être moi-même parviendrai-je un jour à réduire cette science en système ; je ne puis aujourd'hui qu'indiquer quelques préceptes généraux, et les rendre sensibles par des exemples.

Toutes les fois qu'un homme parle contre son intérêt, toutes les fois qu'affectant la modestie il s'accuse lui-même de quelque défaut, prenez-y garde, il y a presque toujours matière à traduction.

De grands complimens, des protestations d'estime, des éloges de votre mérite, veulent dire en d'autres termes qu'on a besoin de vous, et qu'on vient vous demander un service.

La plupart des femmes auraient honte ou seraient in-

dignées des flatteries qu'on leur adresse, si elles s'étaient accoutumées dès leur jeunesse à les traduire dans leur véritable sens.

En général, le bien qu'on dit des autres a souvent besoin d'explication ou de commentaire; il n'en est pas de même du bien qu'on dit de soi; il n'y a pas là d'obscurité, et l'on ne craint que de ne point parler assez clairement.

Un homme vient d'être nommé à une place considérable; vous en rencontrez un autre qui était sur les rangs pour le même emploi; il vous dit pis que pendre du premier; il l'accuse d'ineptie, d'improbité; il accumule contre lui les inculpations et les injures; mais vous parlât-il sur ce ton deux heures entières, tout ce qu'il vous dira se traduit par un seul mot : *Envieux*.

Allez-vous à la bourse ? vous entendez quelqu'un demander d'un air indifférent : « A quel taux sont les effets publics ? A-t-on du papier sur Gênes, sur Livourne, sur Hambourg ? A combien le fait-on aujourd'hui ? Ne vous pressez pas de répondre; l'enquêteur sait mieux le cours que vous; mais il cherche quelqu'un qui ne le sache pas, afin de lui vendre plus cher. » Traduisez sa question par celle-ci : « Voulez-vous du papier sur Gênes, sur Livourne, etc..., j'en ai à placer. »

Un homme dit de Céphise, que c'est une bonne enfant, et qu'il a passé l'été dernier quelques jours délicieux à la campagne avec elle; il ajoute qu'elle a la peau très-fine et très-douce, la jambe parfaitement belle; il

s'arrête et sourit... Cela se traduit littéralement par : « Je suis un fat. »

Un mari me disait l'autre jour que sa femme avait des dispositions merveilleuses pour les mathématiques, qu'un jeune savant de ses amis avait la complaisance de venir les cultiver ; que depuis trois mois il s'enfermait presque tous les jours au moins deux heures avec elle, et qu'il lui avait dit dernièrement que Madame commençait à résoudre des équations du second et du troisième degré... Je n'ai pas voulu traduire ce discours au confiant époux.

Je ne puis approuver nos auteurs dramatiques, lorsqu'ils font révéler tout crûment par un fripon sa propre turpitude ; ils manquent alors à la vérité ; un coquin ne passe pas si franchement condamnation ; il se trompe lui-même autant qu'il le peut, et commence par mentir à sa propre conscience ; à plus forte raison a-t-il grand soin d'en imposer à autrui.

Voyez si Molière a fait dire à Tartuffe qu'il est un imposteur, excepté dans le seul moment où il sait bien qu'Orgon ne le croira pas, et que sa confession sera prise pour un acte d'humilité chrétienne ? Est-il poussé à bout par le sage Cléante ? Voyez comme il s'en tire :

« Il est, Monsieur, trois heures et demie ;
» Certain devoir pieux me demande là haut,
» Et vous m'excuserez de vous quitter si tôt. »

Le spectateur traduit cela mot à mot, par : « Je suis un coquin qui ne sais plus que vous répondre. »

Et quand Sganarelle demande un avis pour la guérison de sa fille malade, et que M. Josse lui conseille d'acheter pour elle des bijoux, de l'argenterie, et assure que la parure est le plus sûr moyen de lui rendre la santé; la fameuse réponse de Sganarelle : « Vous êtes orfèvre, M. Josse, » qu'est-elle autre chose que la traduction fidèle de son avis intéressé ?

Négociateurs, commerçans, juges, époux, amans, voulez-vous connaître la vérité ? ne vous arrêtez pas aux mots qu'on vous dit; traduisez, traduisez; et souvenez-vous que ce n'est presque jamais le *sensus obvius* qui est le sens véritable.

Heureux deux amis qui, en conversant ensemble, seraient certains de toujours s'entendre, même à demi-mot, et de n'avoir jamais besoin de se traduire! Mais où sont-ils, les amis de cette espèce ?

SUR

LES ILLUSIONS

QU'ON SE FAIT A SOI-MÊME.

Fallit enim vitium specie virtutis et umbrâ.
JUVÉNAL, sat. 14.

L'ombre d'une vertu couvre souvent un vice.

Il existe, moins communément qu'on ne croit, de ces hommes perfides et méchans qui trompent et font du mal de dessein formé. La main de la nature a si profondément gravé dans nos cœurs l'amour du vrai et du juste, qu'on ne parvient qu'à grand'peine à l'en arracher entièrement.

Mais il me semble qu'il y a une autre espèce de franchise et d'honnêteté, malheureusement plus rare. J'entends celle qui consiste à ne pas nous tromper et nous pervertir nous-mêmes, celle qui nous défend d'être nos propres dupes, et nous met en garde contre nos passions et nos penchans. L'approbation secrète que nous donnons toujours, et même malgré nous, aux actes de vertu, nous rendrait insupportable la conscience de nos vices. Aussi ne manque-t-on pas de prétextes spécieux,

de raisons colorées pour se justifier à ses propres yeux; et tel a commis des crimes, qui s'est cru non-seulement irréprochable, mais peut-être vertueux et digne de louanges. Ainsi, beaucoup de gens qui auraient en horreur seulement la pensée de tromper autrui, se trompent souvent eux-mêmes. Ils sont honnêtes gens, loyaux si l'on veut, au moins dans un sens; mais il n'en est pas moins vrai que dans les occasions les plus importantes ils deviennent à leur propre égard des menteurs et des fripons.

Ariste est juge; Ariste est un homme juste; il a, comme dit Tribonien, la constante et perpétuelle volonté de rendre à chacun son droit, ou de moins il croit l'avoir; il est au-dessus, bien au-dessus de la corruption grossière; mais que, dans une affaire qu'Ariste doit rapporter, il ait été sollicité, je ne dirai point par sa maîtresse, il n'est plus d'âge à en avoir une, encore moins par sa femme, dont il ne se soucie guère, mais par un ami qu'il estime, par un homme qu'il considère, ou à qui il ait des obligations; le voilà qui, sans s'en apercevoir, penche tout du côté qui lui est recommandé; les moyens de défense de cette partie lui paraissent infaillibles; ceux de l'adversaire sont tous pitoyables; il épouse la cause qu'il croit, qu'il veut croire la bonne; il s'en pénètre, il la fait valoir, il la plaide avec opiniâtreté et acharnement; et l'honnête Ariste, dupe d'un sentiment honnête, commet une grande injustice en sûreté de conscience.

Cléon, aimable jeune homme, a fait connaissance avec Léonore ; on l'avait instruit d'avance que Léonore était une riche héritière ; mais que lui importe ? Il a trouvé cette jeune personne jolie et spirituelle (quoiqu'en général elle ne passe pas pour l'être) ; il a vu dans ses yeux une douceur, une sensibilité !..... Il ne peut plus être heureux sans elle ; il confie à ses amis la passion la plus vraie, la plus ardente ; il les fatigue des perfections de Léonore ; il est surpris et fâché de voir qu'ils ne partagent pas son enthousiasme. Il la demande en mariage ; on la lui accorde ; le voilà le plus fortuné des hommes ; malheureusement quelques circonstances forcent à différer le jour de cette union si désirée ; en attendant, il est accueilli familièrement dans la maison, et regardé comme un futur époux. Mais un fâcheux incident survient ; une banqueroute ruine Léonore ; il ne lui reste rien que ses charmes, son esprit et ses excellentes qualités ; n'est-ce pas assez pour Cléon ? Un cœur aussi délicat que le sien ne met point dans la balance le bonheur et l'argent, l'amour et l'intérêt ; il aime Léonore pour elle-même, non pour sa fortune ; ce n'est donc point le revers arrivé à cette jeune personne qui a fait changer Cléon sur son compte (c'est du moins ce qu'il se persuade) ; mais, en la voyant davantage, il a reconnu que jamais leurs caractères ne sympathiseraient ensemble ; il ne comprend pas comment il a pu s'y tromper quelque tems ; il trouve sa physionomie triste, son esprit commun ; il la soupçonne même

d'être méchante : en un mot, il en est à chercher les moyens de se dédire. Ses amis, auxquels il vient raconter un changement dont il est lui-même surpris, le regardent et se mettent à sourire : tous aperçoivent fort bien le motif du refroidissement de Cléon ; lui seul ne s'en doute pas, il se suppose inconstant, et se le pardonne ; par-là il échappe à la honte de se croire intéressé, bassesse qu'il ne se pardonnerait jamais.

Sophie est du plus heureux caractère. Elle joint à une beauté rare une sensibilité exquise. Ses parens se sont retirés à la campagne, où ils vivent dans la solitude. Elle a par conséquent peu d'occasions de voir du monde, et consacre beaucoup de téms à la lecture. Sa jeune tête s'est échauffée avec les romans, les histoires d'amour, les poésies passionnées. Elle a copié la lettre d'Héloïse à Abeilard, et elle la sait par cœur. Elle rêve délicieusement au bonheur qu'il y aurait d'être aimée d'un Saint-Preux; elle se sent digne d'être une Julie d'Etange. Ainsi ses lectures continuelles ont encore attendri une imagination naturellement tendre; elles lui ont fait prendre des idées romanesques du commerce de la vie, et sur-tout de l'amour. La douce union des cœurs, les passions éternelles, les obstacles, les malheurs des amans, leur constance qui survit à tout, et les fait jouir de leurs peines; voilà les pensées qui lui sont sans cesse présentes. Le jeune Robert, cousin éloigné de Sophie, est venu passer quelque tems à la campagne chez ses parens. Elle a bientôt cru remarquer, dans son jeune parent, toutes

les vertus, toutes les perfections de l'être imaginaire dont elle était depuis long-tems éprise. Chaque coup-d'œil, chaque parole de Robert a confirmé la pauvre enfant dans cette opinion. Tout ce qu'elle souhaitait de rencontrer dans un amant, il le possède au suprême dégré. Quand elle relit *la Nouvelle Héloïse*, elle pense que Saint-Preux devait avoir tous les traits, la taille, le maintien, et sur-tout les yeux de son cousin. Ses parens se sont aperçus de la situation de son ame; en vain ils lui ont objecté qu'elle n'avait pas vu Robert assez long-tems pour le connaître et le juger. Elle a regardé ces avis comme venant d'êtres froids, et que leur grand âge rend insensibles au mérite de son amant. Peu s'en faut qu'elle ne se plaigne d'être tyrannisée, et qu'elle ne se prépare à devenir l'héroïne d'un nouveau roman. Ainsi elle s'est passionnément éprise, non pas de Robert, mais de l'être idéal que son imagination avait créé, et qu'elle a cru retrouver dans le premier objet qui s'est offert. Il n'est pas impossible que son cousin justifie par la suite cette préférence; il ne l'est pas non plus que Sophie soit capable de conserver, même après le mariage, l'illusion qu'elle s'est faite; mais elle s'est mise dans un péril évident.

Dorante, père d'un fils unique, travaille, sue et s'intrigue pour augmenter sa fortune, déjà considérable; il flatte les hommes puissans; il passe les matinées dans les bureaux et les antichambres, et les soirées dans les salons; complaisant, empressé, vil louangeur de qui-

conque lui peut être utile ; il est dur et intéressé, cherche partout son profit ; et, pourvu qu'il gagne, n'est ni délicat ni difficile sur le choix des moyens ; mais gardez-vous de faire à Dorante le moindre reproche d'avarice et de cupidité ; gardez-vous sur-tout de croire qu'il se le fasse à lui-même ; au contraire il se regarde comme un bon père de famille ; il se persuade qu'il en remplit les devoirs; il vous assurera de très-bonne foi que pour son compte il n'aspire qu'au repos et à se retirer des affaires ; mais c'est pour son fils qu'il travaille ; il veut lui assurer une existence indépendante, honorable ; il est père, en un mot, et bon père ; c'est ainsi que de ses vices il se fait une vertu.

On a dit que les grandes pensées viennent du cœur. Je crois qu'on pourrait dire, avec quelque vérité, que les pensées justes en viennent aussi. Sans droiture de cœur, il est mal-aisé de garder un jugement sain ; de même que, sans une grande rectitude de jugement, on risque d'être dupe des faiblesses du cœur.

On pense généralement que les hommes sont toujours conduits par leur intérêt ; mais lorsqu'ils se trompent sur leur intérêt véritable ! ou lorsque, le connaissant très-bien, ils sont entraînés par leur entêtement dans une opinion contraire à leur intérêt, ou par une passion qui les subjugue, même sans les aveugler ! Il est donc bien plus juste de penser que les hommes sacrifient souvent leurs intérêts à leurs opinions, et plus souvent encore leurs opinions à leurs passions.

Apprenons donc à nous défier de nos propres illusions. Différentes suivant les divers caractères et les situations diverses, il n'est presque personne qui n'y soit sujet, d'autant plus dangereuses, que ces mensonges, ces trahisons envers nous-mêmes peuvent entrer plus ou moins dans les ames les plus délicates. Nous sommes alors d'accord avec nous pour nous séduire; et, au lieu de combattre nos erreurs, nous nous en rendons les esclaves volontaires. Ainsi, non-seulement les méchans sont trompés et conduits aux crimes par des passions hideuses; mais les hommes les plus respectables, pour se laisser trop aller à des penchans vertueux et purs, peuvent tomber dans de grandes fautes et dans des erreurs criminelles. *Decipimur specie recti.* L'exagération dont les bons cœurs doivent le plus se garder, c'est l'exagération du bien. Mais malheureusement ce dernier précepte convient à peu de personnes.

ALLÉGORIE,

TRADUITE DU GREC D'UN AUTEUR INCONNU.

Rarus enim ferme sensus communis.....
JUVÉNAL, sat. 8.

En dépit de son nom, le sens commun est rare.

ARISTON, mon respectable père, avait un ami intime, nommé *Noagore*. Celui-ci ne se prodiguait pas; il semblait, à en juger par son nom [1], qu'il dût se trouver partout; et, dans la réalité, on le rencontrait chez peu de nos concitoyens.

Je crois que Noagore était de Béotie; du moins il avait un peu de la pesanteur et de la simplicité qu'on attribue aux hommes de cette province; sa conversation n'était pas brillante, elle n'était que juste; son ton n'était pas décisif et tranchant, il était celui de la modestie et du doute. Noagore ne se laissait point surprendre aux apparences, et ne prononçait qu'après avoir écouté et examiné: s'il se permettait quelque plaisanterie, elle n'altérait jamais l'exactitude de son discours;

[1] *Noos*, sens, esprit; *Agoraios*, public, trivial, commun. *Noagore*, c'est comme qui dirait *sens commun*.

ennemi de toute exagération, il n'affirmait pas sans preuve que telle chose ou telle action était exécrable ou merveilleuse; il disait tout uniment qu'elle lui paraissait bonne ou mauvaise; et quand on voulait bien l'entendre, il ajoutait les raisons qui la lui faisaient trouver telle.

On conçoit que, dans une ville brillante et frivole comme Athènes, Noagore ne devait pas être beaucoup fêté: il semblait ennuyeux et froid aux jeunes gens, aux femmes, aux beaux esprits qui ne voulaient que plaire, aux orateurs qui ne cherchaient qu'à émouvoir: cependant son excellente réputation faisait que tout le monde voulait au moins passer pour le connaître: c'eût été une injure de dire à un homme que son avis sur quoi que ce fût serait improuvé par Noagore: cependant j'ai connu tel philosophe, tel membre même de l'Aréopage, à qui il n'arrivait pas deux fois sur dix de mériter le compliment contraire.

Socrate a peut-être été le seul qui ait toujours vécu avec lui en bonne intelligence; on m'a assuré qu'ils ne se quittaient pas, et que les inspirations du démon familier de Socrate n'était autre chose que les conseils de son sage ami.

Mon père, qui faisait le plus grand cas de Noagore, le consultait à tout moment; il m'a pourtant avoué qu'il avait quelquefois négligé de prendre ses avis, ou que les ayant reçus il s'en était écarté dans sa conduite, et qu'il avait toujours eu lieu de s'en repentir.

Je recevais donc d'excellentes instructions par la

bouche de mon père : il voulait me faire aimer son ami, et me mettre avec lui dans une étroite liaison : mais j'étais jeune et livré aux passions de mon âge ; l'air grave de Noagore m'effrayait, ou plutôt je n'étais pas en état de sentir son mérite et le prix de ses avertissemens.

Je n'avais pas vingt ans quand j'eus le malheur de perdre mon père ; maître de moi-même, je commençai par oublier ses leçons ; je me souvenais à peine du nom de Noagore ; je poussai même le délire jusqu'à parler de lui avec dédain, et le tourner en ridicule.

Tous ceux que je voyais habituellement pensaient comme moi, c'est-à-dire qu'ils ne pensaient guère ; nous ne disions pas un seul mot où l'on pût soupçonner Noagore d'être pour quelque chose : notre conduite répondait à nos discours. Les courtisanes, la parure, le jeu et la bonne chère nous jetaient dans des dépenses excessives : en moins de deux ans, mon patrimoine fut dissipé.

Alors, ne pouvant plus me divertir, et regrettant le passé, je m'avisai de songer à l'ami de mon père : mais où le trouver ? C'était après l'époque [1] où notre Athènes, long-tems déchirée par les factions de Cléon, d'Alcibiade, de Nicias, avait enfin passé sous le joug des

[1] Il paraît que l'auteur vivait entre la 88e et la 98e olympiade, c'est-à-dire l'an du monde 3573 à 3612. Son récit est exactement conforme à l'histoire de ce tems.

trente tyrans établis par Lysandre le Lacédémonien. L'heureux et sage Trasybule avait depuis chassé les trente ; il avait voulu nous rendre la liberté ; et comme chaque citoyen avait droit de demander vengeance du sang de ses proches et de ses amis, qu'on avait répandu dans le tems de cette cruelle oppression, il avait fait engager par serment les Athéniens à oublier tout le passé. La loi d'amnistie (*amnistie* veut dire *oubli*) portée par Trasybule, qui le premier employa ce mot dans une loi, était le moyen le plus sûr de rétablir la tranquillité ; mais elle ne renaît pas si promptement après de pareilles secousses. Toutes les passions furent long-tems à se calmer ; Socrate fut sacrifié à la haine des prêtres deux ans après l'expulsion des trente : je n'avais que trop de raisons de penser que Noagore s'était pour long-tems exilé de notre pays : chaque mot que j'entendais sortir de la bouche de nos citoyens, dans ces tems de divisions et de trouble, l'eût fait frémir et s'enfuir bien au-delà des bornes du territoire de l'Attique.

Triste et désolé, je risquai d'aller plusieurs fois aux assemblées publiques chercher quelqu'un du moins qui pût m'apprendre ce qu'il était devenu ; mais je ne voyais et n'entendais que de vains discoureurs, que je jugeais facilement être ses ennemis irréconciliables.

Un jour, je rencontrai un personnage à l'extérieur sévère, à la mine composée : il me vit inquiet, il vint à moi obligeamment ; quand je l'eus instruit de l'objet de

mes recherches, il me loua beaucoup de ce qu'à mon âge je désirais me lier avec Noagore : « Qui peut mieux que moi, ajouta-t-il, vous en donner les moyens ? Il n'habite plus que chez moi ; j'ai l'honneur de le posséder seul. Venez. » Je le suivis dans sa maison; là, je fus introduit près d'un triste personnage qui se donnait effrontément pour Noagore, dont il avait quelques traits; mais je reconnus en lui un certain Païdarque [1] que j'avais vu ailleurs, et que je n'avais jamais pu souffrir. Je le quittai brusquement.

Une autre fois, cherchant toujours Noagore, je rencontrai par hasard ses deux filles, Aploë [2] et Sophrosyne [3]; elles étaient seules, négligées, et paraissaient cependant satisfaites; elles m'apprirent que Noagore avait été plusieurs fois outragé publiquement par Anaïde [4] et Lalête [5], deux de nos plus impertinens rhéteurs; ils avaient entraîné tous nos citoyens dans leur parti, et enfin étaient parvenus à faire proscrire Noagore, au point qu'il était devenu dangereux pour lui de se montrer. Elles m'annoncèrent qu'elles étaient sur le point de l'aller rejoindre, et qu'on ne les verrait bientôt plus dans Athènes.

Enfin, il n'y a pas long-tems que, me promenant au

[1] *Païdarchon*, régent, pédant.

[2] *Aploé*, simplicité.

[3] *Sophrosuné*, modestie.

[4] *Anaïdés*, impudent.

[5] *Lalété*, bavard.

Céramique [1], après deux heures passées dans une méditation profonde, je crus apercevoir de loin Noagore; je ne me trompais pas : c'était lui-même ; je l'abordai. « Depuis, me dit-il, que les Athéniens se sont repentis de la mort de Socrate, depuis qu'ils ont révoqué l'arrêt de sa condamnation, et lui ont élevé une statue de bronze de la main du fameux Lysippe, j'ai cru pouvoir risquer de reparaître au milieu d'eux; mais j'arrive à peine, et je me vois forcé de repartir : mes ennemis sont nombreux et puissans; je crois que l'air trop vif de ce pays-ci m'est contraire, et qu'il ne me sera jamais permis d'y faire un long séjour. »

Je suppliai Noagore de demeurer ; je lui rappelai son amitié pour mon père ; nous eûmes ensemble une conversation assez longue, et dont j'aurais profité peut-être, sans un incident qui la dérangea.

Aspasie vint à passer près de moi ; Aspasie que j'avais tant aimée, et qui avait le plus contribué à ma ruine !... Je brûlais de courir près d'elle ; Noagore me retint un moment; mais bientôt, voyant que j'allais lui échapper : « Allez, me dit-il, allez joindre cette coquette; je vois qu'il ne m'est pas possible de demeurer plus long-tems avec vous. »

A ces mots il me quitta ; je ne l'ai pas revu depuis, et j'ai eu le malheur de ne rencontrer dans Athènes personne qui pût m'en donner des nouvelles.

[1] Promenade d'Athènes. Il est assez singulier que ce mot, *le Céramique*, signifie précisément *les Tuileries*.

AVIS AU PUBLIC.[1]

INSÉRÉ DANS UN JOURNAL.

Elixir précieux, très-commode et très-agréable à prendre, qui réjouit les sens et l'esprit, et produit sur les personnes qui en font usage des effets aussi merveilleux que satisfaisans pour elles.[2]

Le docteur Papelardini, de la nombreuse famille des Adulanti de Rome, ayant fait ses études chez les ci-devant jésuites, se flatte de posséder le secret d'un élixir qui ne peut manquer d'être bien accueilli du public. De nombreuses expériences lui en assurent le succès. Il est le médecin, ou, pour mieux dire, le docteur des fous. Il n'est pas assez fou lui-même pour essayer de les guérir; mais il leur procure un enivrement plein de

[1] « On n'a que faire d'avoir peur de trop charger la com-
» plaisance; la manière dont on joue les hommes a beau être
» visible, les plus fins sont toujours de grandes dupes du côté
» de la flatterie; et il n'y a rien de si impertinent et de si
» ridicule, qu'on ne fasse avaler, lorsqu'on l'assaisonne de
» louanges. »

(Molière, *l'Avare*, acte I, scène 1re.)

[2] Ce morceau est imité de l'anglais de *the Guardian* (le Mentor), n° 11. L'original est de Pope, ou de Gay.

charme, où ils trouvent la consolation et le bonheur. S'il est vrai, comme tous les philosophes en conviennent, que le bonheur et le malheur résident principalement dans l'imagination, peut-on trop vanter un spécifique dont l'effet infaillible est de rendre chacun content de soi-même et de lui faire croire que les autres le sont aussi ?

Ce spécifique est une espèce d'élixir que j'appelle *sciroppo di lusinga* [1], autrement la grande panacée pour toutes les faiblesses humaines. C'est un remède qui se conforme à tous les goûts, à tous les tempéramens, et ne fait jamais qu'aider la nature chez les sujets auxquels il est administré; du reste, l'odeur et l'opération n'en ont rien que d'agréable : on peut le prendre à toute heure, sans garder la chambre, et au bal, et à la comédie, tout aussi bien que chez soi. Il fortifie l'ame abattue, détruit ou corrige ce qu'elle trouve de dur et d'amer dans la connaissance d'elle-même. Dès la première dose, il répand dans toute l'économie animale une chaleur bénigne qui accélère le cours des esprits, réjouit le cerveau, ranime la contenance et la physionomie. Le malade se sent guéri de toute réflexion affligeante, de toute défiance injurieuse à son mérite; il n'a plus qu'à jouir voluptueusement du spectacle de ses perfections. Quand je dis le malade, j'entends le plus désespéré; et il n'est point de pensée si cruelle, si opiniâtre, point

[1] En français, *sirop de flatterie.*

d'habitude de penser si absolument formée, dont on ne puisse se guérir avec mon remède. On le prend par l'oreille, et l'on se le fait donner par qui l'on veut, par une servante, par l'homme le plus inepte et le plus balourd. J'ai même observé que sà vertu augmente à proportion de la simplicité réelle ou apparente de celui qui l'a présenté.

J'avertis qu'on contrefait mon élixir, et que beaucoup de personnes se mêlent d'en distribuer; mais elles le préparent si grossièrement, qu'il peut faire mal au cœur et donner des nausées; le mien est de la plus fine espèce : j'ai retrouvé la recette de celui que le poète Boileau préparait pour Louis XIV.

A cause de sa bonne qualité, j'en ai vendu énormément dans toutes les cours de l'Europe, d'où je reçois encore tous les jours de nouvelles demandes.

Depuis deux semaines seulement que je suis arrivé à Paris, je pourrais citer déjà plus de cent cures faites par mon élixir. Je me contenterai d'indiquer les plus remarquables.

Un homme en place commençait à craindre que ses fautes n'eussent des suites trop funestes; au lieu de parler à tort et à travers dans les assemblées publiques, il y gardait un triste silence; il ne se trouvait plus assez de forces pour l'énorme fardeau dont il est chargé; il était tourmenté d'inquiétudes et d'insomnies. Quelques personnes, qui avaient besoin de sa protection, lui ont fait présent de plusieurs phioles de mon élixir. Elles ont

prononcé, en les lui offrant, les mots de *Lycurgue*, de *Solon*, de *Démosthènes ;* ce citoyen est parfaitement rétabli, et dans le plus heureux état de bonne opinion de lui-même, de confiance indéfinie dans l'étendue de ses lumières et le pouvoir de son éloquence ; il est même assez fort pour ne pas daigner écouter, et pour mépriser profondément quiconque n'est pas de son avis sur quelque matière que ce soit.

Un jeune commis voyait souvent un étudiant en médecine, son ami d'enfance, et nouvellement arrivé de son département ; en peu de tems il en avait gagné la maladie de se croire très-ignorant, accompagnée d'un désir ardent de s'instruire ; il éprouvait des attaques de honte du tems qu'il avait perdu et des chaleurs de travail ; il n'avait plus de goût pour la toilette ; enfin il était considérablement changé ; mais quelques femmes de sa connaissance lui ayant fait prendre de mon remède, il a retrouvé bientôt toute sa vivacité et sa présomption ; il se garde bien d'ouvrir un livre, et de chercher aucune occupation raisonnable ; mais il fredonne entre ses dents, parle haut, dit de petits mots qui n'ont ni suite ni sens, et ricane de satisfaction aux jolis traits et aux calembourgs qui lui échappent ; en un mot, il est tout aussi bien qu'il ait jamais été.

Trois jeunes personnes, sœurs, avaient eu quelques légers accès de réflexion ; on me les fit voir ; l'une d'elles était déjà devenue sérieuse, circonspecte ; enfin elle était réduite à un si triste état, qu'elle ressentait des atteintes

de prudence et d'économie. Elles n'ont pris que deux onces de mon *sciroppo di lusinga*, qui leur a été administré, par des petits-maîtres, dans un bal où elles sont allées, et elles sont heureusement délivrées de toutes ces idées qui les tracassaient; elles ne sont plus occupées que de leur beauté, de leur parure, du plaisir de médire, de dépenser de l'argent, et de courir le bal et le spectacle, où elles prononcent avec toute l'intrépidité possible sur le mérite des pièces et le talent des acteurs.

Leur tante, âgée de quarante ans, et fort riche, à la veille d'épouser un très-joli garçon de vingt-deux ans, fut travaillée de quelques doutes sur la sincérité des sentimens que son futur lui témoignait; recours à mon spécifique; il a opéré très-promptement, le tempérament de la malade étant bien disposé : la noce va se faire sous peu de jours; mais j'ai déclaré, pour cette fois (car je ne suis point un charlatan), que je ne garantissais pas qu'après le mariage il ne survînt une rechute, dont la guérison pourrait être très-difficile.

Un acteur, qui faisait ses débuts sur le théâtre d'une grande ville de département, fut si mal accueilli, qu'il en devint sur-le-champ muet, et ne put achever son rôle. Depuis ce tems, le bruit d'un sifflet le faisait tomber en pamoison, et il ne pouvait même entendre prononcer la lettre *S*, sans éprouver des mouvemens de spasme. Je connus bientôt les causes de sa maladie; et, en faisant prendre au malade une seule dose de mon *sciroppo* préparé *secundùm artem*, j'eus la satisfaction de

le rétablir dans sa folie ordinaire ; il est si bien guéri, qu'il se propose de débuter sur un des théâtres de la capitale, l'hiver prochain.

Je supprime un plus long détail, et je me hâte d'exhorter toutes sortes de personnes à recourir promptement à mon remède.

PAPELARDINI.

P. S. J'espère, Messieurs, que vous voudrez bien donner place à cet avis dans votre journal. Acceptez, comme une marque de ma reconnaissance, quelques gouttes de mon élixir.

. . . . . hommes instruits. . . . . talens . . . .
connaiss . . . util . . . . . égance du sty . . . .
. . . heur . . . choix des sujets . . . .

Note des Rédacteurs du journal.

La dose dont nous gratifiait le docteur Papelardini se trouvait jointe à son *post-scriptum ;* par égard pour nos lecteurs, nous avons pris soin de la supprimer ; mais cette drogue est si subtile et si tenace, que nous n'avons pu empêcher qu'elle ne laissât les marques qu'on aperçoit ci-dessus.

FIN

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

DANS LE TROISIÈME VOLUME.

*

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

ERRATA.

Tome III, page 4, lignes 1 et 2,
Du dévergondage de *situation*,
lisez :
De *situations*.

Page 261, vers sixième, au lieu de :
Sont tout noircis de *diable* et d'enfer,
lisez :
Sont tout noircis de *diables* et d'enfer.

Page 300, vers huitième,
Quelque soit leur prophète, etc.,
lisez :
Quel que soit leur prophète, etc.

